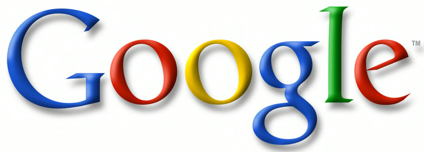
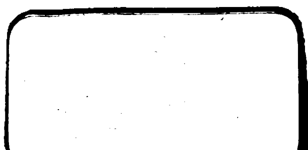


NKH
Almanach

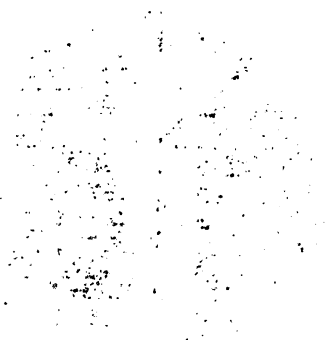


NKH

ALMANACH DES MUSES

POUR 1817.

CINQUANTE-TROISIÈME ANNÉE.



ALMANACH
DES
MUSES
M.D.CCCC.XVII.



A PARIS

Chez { LE FUEL, Lib.re Rue S.t Jacques, N.° 54.
DELAUNAY Palais Royal Gal.ie de bois.

1817

JANVIER.		
Pleine Lune le 3. Dernier Quartier le 10. Nouvelle Lune le 17. Premier Quartier le 25.		
merc	1	LA CIRCONCIS.
jeudi	2	s Basile
vend	3	*ste Geneviève*
sam	4	s Rigob. *V. J.*
D.	5	s Simon, St.
lund	6	L'EPIPHANIE.
mar	7	s Théau
merc	8	s Lucien
jeudi	9	s Furcy, abbé
vend	10	s Paul, herm.
sam	11	s Théodose
1 D.	12	s Ferjus
lund	13	Bap. de N. S.
mar	14	s Félix
merc	15	s Maur, abbé
jeudi	16	s Guillaume
vend	17	s Antoine
sam	18	Ch. de s. Pier.
2 D.	19	s Sulpice
lund	20	s Sébastien
mar	21	ste Agnès
merc	22	s Vincent
jeudi	23	s Ildephonse
vend	24	s Babylas
sam	25	C. de s. Paul.
3 D.	26	ste Paule, veu.
lund	27	s Julien
mar	28	s Charlemagn
merc	29	s Fran. de Sal.
jeudi	30	ste Bathilde
vend	31	s Pierre, n.

FÉVRIER.		
Pleine Lune le 2. Dernier Quartier le 8. Nouvelle Lune le 16. Premier Quartier le 24.		
sam	1	s Ignace
DIM.	2	PURIF. *Sept.*
lund	3	s Blaise.
mar	4	s Philéas
merc	5	ste Agathe
jeudi	6	s Vast, év.
vend	7	s Romuald
sam	8	s Jean de Mat.
DIM.	9	*Sexagésime.*
lund	10	ste Scholast.
mar	11	s Séverin, ab.
merc	12	ste Eulalie.
jeudi	13	s Lézin, évêq.
vend	14	s Valentin
sam	15	s Faustin.
DIM.	16	*Quinquagés.*
lund	17	s Onésime, év.
mar	18	s Simon, év.
merc	19	*Les Cendres.*
jeudi	20	s Eucher
vend	21	Les 5 Plaies
sam	22	Ch. s P. à A.
1 D.	23	*Quadragés.*
lund	24	s Mathias.
mar	25	ste Taraise
merc	26	*Quat.-Tems.*
jeudi	27	ste Honorine
vend	28	s Romain.

EPACTE. . . . . . XII.

LETTRE DOMINIC. E.

MARS.		
Pleine Lune le 3. Dernier Quartier le 10. Nouvelle Lune le 17. Premier Quartier le 26.		
sam	1	s Aubin
2 D.	2	*Reminiscere.*
lund	3	ste Cunégonde
mar	4	s Casimir
merc	5	s Drausin, é.
jeudi	6	ste Colette.
vend	7	ste Perpétue.
sam	8	s Jean de D.
3 D.	9	*Oculi.*
lund	10	ste Doctovée.
mar	11	Les 40 Martyrs
merc	12	s Paul, évêque
jeudi	13	ste Euphrasie
vend	14	s Lubin.
sam	15	s Longin
4 D.	16	*Lætare.*
lund	17	ste Gertrude.
mar	18	s Alexandre, é.
merc	19	s Joseph.
jeudi	20	s Joachim
vend	21	s Benoît.
sam	22	s Paul, év.
5 D.	23	*La Passion*
lund	24	s Simon, m.
mar	25	ANNONCIAT.
merc	26	s Ludger, év.
jeudi	27	s Rupert
vend	28	*La Compass.*
sam	29	s Eustase
6 D.	30	*Les Rameau*
lund	31	ste Balbine.

AVRIL.		
Pleine Lune le 1. Dernier Quartier le 8. Nouvelle Lune le 16. Premier Quartier le 24.		
mar	1	s Hugues
merc	2	s Fr. de P.
jeudi	3	s Richard, év.
vend	4	*Vend.-Saint*
sam	5	s Vincent.
DIM.	6	PAQUES
lund	7	s Hégésipe.
mar	8	s Gauthier.
merc	9	ste Mar. Egyp
jeudi	10	s Onésime
vend	11	s Léon, pa.
sam	12	s Jules, pape.
1 D.	13	*Quasimodo.*
lund	14	s Tiburce.
mar	15	s Maxime
merc	16	s Fructueux
jeudi	17	s Anicet
vend	18	s Parfait.
sam	19	s Elphège
2 D.	20	ste Hildegond
lund	21	s Anselme.
mar	22	ste Opportune
merc	23	s Georges
jeudi	24	s Marcelin
vend	25	s Marc. *Abst.*
sam	26	s Clet, pr. m.
3 D.	27	s Policarpe.
lund	28	s Vital
mar	29	s Robert, ab.
merc	30	s Eutrope

MAI.		
Pleine Lune le 1. Dernier Quartier le 8. Nouvelle Lune le 16. Premier Quartier le 24. Pleine Lune le 30.		
jeudi	1	s Jacq. s Ph.
vend	2	s Athanase
sam	3	Inv. ste Croix
4 D.	4	ste Monique
lund	5	C. des August.
mar	6	s Jean P. Lat.
merc	7	s Stanislas
jeudi	8	s Désiré
vend	9	s Grégoire N.
sam	10	s Gordien
5 D.	11	s Mamert, év.
lund	12	*Rogations.*
mar	13	s Servais
merc	14	s Boniface
jeudi	15	ASCENSION
vend	16	s Honoré, év.
sam	17	s Paschal.
6 D.	18	s Félix
lund	19	s Célestin
mar	20	s Bernardin.
merc	21	s Hospice.
jeudi	22	ste Julie, v.
vend	23	s Didier, év
sam	24	*Vigile-Jeûne*
DIM.	25	PENTECOT.
lund	26	s Philip. de N.
mar	27	s Hildevert.
merc	28	*Quat.-Tems.*
jeudi	29	s Maximin
vend	30	s Hubert.
sam	31	ste Pétronille.

JUIN.		
Dernier Quartier le 6. Nouvelle Lune le 14. Premier Quartier le 22. Pleine Lune le 28.		
1 D.	1	*La Trinité*
lund	2	s Pothin, év.
mar	3	ste Clotilde
merc	4	s Quirin
jeudi	5	FÊTE-DIEU.
vend	6	s Claude
sam	7	s Paul, C.
2 D.	8	s Médard, év.
lund	9	s Prime.
mar	10	s Landri, év.
merc	11	s Barnabé
jeudi	12	OCT. FÊTE-D.
vend	13	s Antoi. de P.
sam	14	s Rufin, mar.
3 D.	15	s Guy, mart.
lund	16	s Fargeau
mar	17	s Avit, ab.
merc	18	ste Marine, v.
jeudi	19	s Gervais s Pr.
vend	20	s Silvère, p.
sam	21	s Leufroi, ab.
4 D.	22	s Paulin.
lund	23	s Andri. *Vig.*
mar	24	s JEAN-BAPT.
merc	25	Transl. de s. E.
jeudi	26	s Babolein.
vend	27	s Crescent
sam	28	*Vigile*
5 D.	29	s PIERRE s P.
lund	30	Comm. s Paul

JUILLET.		
Dernier Quartier le 6. Nouvelle Lune le 14. Premier Quartier le 21. Pleine Lune le 28.		
mar	1	s Martial
merc	2	*Vis. de N. D.*
jeudi	3	s Anatole, év.
vend	4	Trans. s. Mar.
sam	5	ste Zoé, mart.
6 D.	6	s Tranquillin
lund	7	ste Aubierge
mar	8	ste Elisab., r.
merc	9	ste Victoire
jeudi	10	ste Félicité.
vend	11	T. de s Benoît.
sam	12	Tr. de s Prix.
7 D.	13	s Turiaf, év.
lund	14	s Bonaventure
mar	15	s Henri, emp.
merc	16	N. D. du M. C
jeudi	17	s Sperat, etc.
vend	18	s Clair, évêq.
sam	19	s Vincent de P.
8 D.	20	ste Marguerite
lund	21	s Victor, mar.
mar	22	ste Magdelain.
mer	23	s Apolinaire.
jeudi	24	Jours Canic.
vend	25	s Jacq. s Chr.
sam	26	Transl. s Mar.
9 D.	27	s Pantaléon
lund	28	ste Anne
mar	29	s Loup.
merc	30	s Abdon.
jeudi	31	s Germ. Aux.

AOUT.		
Dernier Quartier le 5. Nouvelle Lune le 12. Premier Quartier le 19. Pleine Lune le 26.		
vend	1	s Pien.-ès-Li
sam	2	s Etienne.
10 D.	3	Inv. de s. Et
lund	4	Suscep. ste C
mar	5	s Yon, mart
merc	6	Trans. de N.
jeudi	7	s Albert, év
vend	8	s Justin, ma
sam	9	s Romain
11 D.	10	s Laurent,
lund	11	Susc. ste Cou
mar	12	ste Claire, v
merc	13	s Hippolyte
jeudi	14	*Vigile-Jeû.*
vend	15	ASSOMPTI
sam	16	s Roch.
12 D.	17	s Mamès, m
lund	18	ste Helèn. im
mar	19	s Jules.
merc	20	s Bernard
jeudi	21	ste J. F. de C
vend	22	s Symphorie
sam	23	s Timothée
13 D.	24	s Barthelem
lund	25	*s Louis.*
mar	26	Fin des J. C
merc	27	s Césaire
jeudi	28	s Augustin
vend	29	s Méderic
sam	30	s Fiacre
14 D.	31	s Ovide

SEPTEMBRE.			OCTOBRE.		
Dernier Quartier le 3. Nouvelle Lune le 11. Premier Quartier le 17. Pleine Lune le 25.			Dernier Quartier le 3. Nouvelle Lune le 10. Premier Quartier le 17. Pleine Lune le 25.		
lund	1	s Leu s Gilles	merc	1	s Remi, évê.
mar	2	s Lazare	jeudi	2	ss Anges Gar.
merc	3	s Grégoire	vend	3	s Denis, aréo.
jeudi	4	ste Rosalie	sam	4	s Franç. d'As.
vend	5	s Bertin, ab.	19D.	5	ste Aure, v.
sam	6	s Onésiphe.	lund	6	s Bruno
15D.	7	s Cloud, prê.	mar	7	s Serge et Co.
lund	8	NAT. DE N.D.	merc	8	s Démetre
mar	9	s Omer, évê.	jeudi	9	s DENIS, év.
merc	10	s Nicolas Tol.	vend	10	s Géréon et C.
jeudi	11	s Patient év.	sam	11	s Nicaise et C.
vend	12	s Serdot, év.	20D.	12	s Vilfride, év.
sam	13	s Maurille	lund	13	s Géraud
16D.	14	Exal. steCroix	mar	14	s Caliste, pr.
lund	15	s Nicomède	merc	15	ste Thérèse
mar	16	s Cyprien	jeudi	16	s Gal, abbé
merc	17	*Quat.-Tems*	vend	17	s Cerbonney
jeudi	18	s Jean Chris.	sam	18	s Luc, évang.
vend	19	s Janvier	21D.	19	s Savinien
sam	20	s Eustac.	lund	20	s Sendou
17D.	21	s Mathieu.	mar	21	ste Ursule
lund	22	s Maurice.	merc	22	s Mellon, év.
mar	23	ste Thécle, v.	jeudi	23	s Hilarion
merc	24	s Andoche	vend	24	s Magloire
jeudi	25	s Firmin, év.	sam.	25	s Crépin s Cré.
vend	26	ste Justine, m.	22D.	26	s Rustique
sam	27	s Côme s Dam.	lund	27	s Frumence
18D.	28	s Céran, év.	mar	28	s Simon s Jud.
lund	29	s Michel Arc.	merc	29	s Faron, év.
mar	30	s Jérôme, pr.	jeudi	30	s Lucain
			vend	31	*Vigile-Jeûne*

NOVEMBRE.

Dernier Quartier le 2.
Nouvelle Lune le 9.
Premier Quartier le 15.
Pleine Lune le 23.

sam	1	TOUSSAINT.
23D.	2	*Les Trépas.*
lund	3	s Marcel
mar	4	s Charles
merc	5	ste Berthilde
jeudi	6	s Léonard
vend	7	s Willebrod
sam	8	stes Reliques
24D.	9	s Mathurin
lund	10	s Léon, pape
mar	11	s Martin, év.
merc	12	s René, évêq.
jeudi	13	s Brice, év.
vend	14	s Maclou
sam	15	s Eugène, m.
25D.	16	s Edme
lund	17	s Agnan, év.
mar	18	ste Aude, v.
merc	19	ste Elisabeth
jeudi	20	s Edmond
vend	21	Prés. de N. D.
sam	22	ste Cécile
26D.	23	s Clément
lund	24	s Séverin, sol.
mar	25	ste Catherine
merc	26	ste Gen. des A.
jeudi	27	s Vital
vend	28	s Sosthène.
sam	29	s Saturnin
1 D.	30	AVENT. s And.

DECEMBRE.

Dernier Quartier le 1.
Nouvelle Lune le 8.
Premier Quartier le 15.
Pleine Lune le 23.
Dernier Quartier le 31.

lund	1	s Eloi, év.
mar	2	s Franç. Xav.
merc	3	s Mirocle
jeudi	4	ste Barbe
vend	5	s Sabas.
sam	6	s Nicolas
2 D.	7	ste Fare, vier.
lund	8	LA CONCEPT.
mar	9	ste Gorgonie
merc	10	ste Valère
jeudi	11	s Fuscien
vend	12	s Damase
sam	13	ste Luce
3 D.	14	s Nicaise
lund	15	s Mesmin.
mar	16	ste Adélaïde
merc	17	*Q. Tems.*
jeudi	18	s Gatien, év.
vend	19	ste Paulile, v
sam	20	s Philog. *Vig.*
4 D.	21	s Thomas, ap.
lund	22	s Ischirion
mar	23	ste Victoire.
merc	24	*Vig. Jeûne*
jeudi	25	NOEL.
vend	26	*s Etienne.*
sam	27	*s Jean Evan.*
5 D	28	ss Innocens.
lund	29	s Thom. de
mar	30	ste Colom.
mer	31	s Sylvestre



ALMANACH DES MUSES,

OU

CHOIX DE POÉSIES FUGITIVES.

LE LIS.

ODE.

TEL qu'aux bords fleuris de la Seine,
Le cygne, fier de sa beauté,
Au-dessus des eaux, son domaine,
Balance son col argenté;
Tel, et plus éclatant encore,
Au milieu des champs qu'il décore,

Le Lis lève un front radieux ;
Et tandis que la fleur vulgaire
S'incline, ou rampe sur la terre,
Debout, il regarde les cieux.

O Lis, qui dépeindra tes charmes,
Lorsqu'au moment de ton réveil,
Ton calice épanche les larmes
Dont la nuit baigna ton sommeil ?
Je crois voir l'épouse nouvelle
Que le soir l'hyménée appelle
Sous un dais parsemé de fleurs,
Baissant sa tête virginale ,
Et, sur la couche nuptiale,
Laissant échapper quelques pleurs.

Comme en toi la magnificence
Est unie à la dignité !
Dans ta forme quelle élégance,
Dans ton port quelle majesté !
A l'œil ravi qui le contemple
Ton sein entr'ouvert offre un temple
Resplendissant d'albâtre et d'or,
D'où le sylphe aux ailes légères,
Pour apparaître à nos bergères,
Au déclin du jour prend l'essor.

Que j'aime à voir l'abeille errante,
Parcourant les plaines du ciel,

Venir dans ta coupe odorante
Puiser les trésors de son miel !
Chez les Francs, des hordes guerrières
Elle orna, dit-on, les bannières ;
Sous nos Louis perdant ses droits,
Pour prix de ta douce ambroisie,
Elle te voit sans jalousie
Parer l'étendard de nos rois.

O fleur pour nous toujours nouvelle,
Aux cœurs généreux des Français
Combien ta présence rappelle
Et d'héroïsme et de succès!
Triomphante aux champs de Bovine,
Je te vois, dans la Palestine,
Des combats braver les hasards ;
Et bientôt, du sein de la France
Chassant la honteuse ignorance,
Ombrager le berceau des arts.

Sous Valois, si sa tête altière
Se courbe et semble se flétrir,
Sous Henri, je la vois plus fière
Se ranimer et refleurir.
Louis paraît : ton front illustre
De lui reçoit un nouveau lustre
Dans les combats comme à la cour ;
O temps d'immortelle mémoire,
Où, chère à l'honneur, à la gloire,
Tu fus aussi chère à l'amour !

Dans la solitude profonde
Où, fuyant loin de la grandeur,
La Vallière n'avait, du monde,
Conservé qu'un Lis et son cœur,
À sa fleur discrète et fidèle
Souvent l'Héloïse nouvelle
Confia son secret tourment ;
Ses yeux, encor si pleins de charmes,
Souvent l'arrosèrent de larmes
Qu'elle donnait à son amant.

Mais, Dieux ! quelles vapeurs funèbres
Par degrés s'emparent des airs,
Et roulent vers nous des ténèbres
Que sillonnent d'affreux éclairs ?
Déjà le sinistre nuage
S'approche, suivi du ravage,
Et précédé par la terreur ;
Flore en a pâli d'épouvante,
Et sur sa tige chancelante
Le Lis a frissonné d'horreur.

Accourez ; prenez sa défense,
Dieux des champs !..... mais, que dis-je, hélas!
Les vents, jaloux de leur puissance,
Ont tous conjuré son trépas.
Noble et malheureuse victime,
Ton front que leur colère opprime,
Cède à leurs assauts furieux ;
Et de ta dépouille royale

Le dernier parfum qui s'exhale
Déjà remonte vers les cieux !

O deuil, ô regrets!.... mais l'orage
Semble redoubler ses efforts;
Je vois tour à tour, sous sa rage,
Expirer nos plus doux trésors.
Toi-même, hélas! toi que l'aurore
Ce matin contemplait encore
D'un regard d'orgueil et d'amour,
Du Lis compagne infortunée,
O rose! avec lui moissonnée,
Tu meurs avant la fin du jour!

Génie affreux de la tempête,
Si la pitié peut t'émouvoir,
Un jeune Lis nous reste..... Arrête !
Épargne notre seul espoir!
A son frêle et tendre feuillage
Fais grâce en faveur de son âge ;
Vaine prière !.... il n'est plus temps!
Sous ton haleine dévorante
Il penche sa tête expirante ;
L'année a perdu son printemps !

Jour désastreux, jour déplorable !
Source éternelle de douleur !
Partout la grêle impitoyable
Des jardins a détruit l'honneur.

De leurs doux parfums dépouillées,
L'Iris, la Jacinthe effeuillées
Jonchent les parterres flétris ;
Tandis qu'une fleur inodore,
S'emparant du sceptre de Flore,
Règne au milieu de leurs débris.

Fleurs que la tempête a courbées,
Et qu'aux traits du destin jaloux
Le ciel propice a dérobées,
L'orage a fui: relevez-vous!
Que vois-je ?.... une tige nouvelle,
De ces débris, renaît plus belle,
Semblable à l'immortel oiseau,
Qui, dans les champs de l'Arabie,
Plus brillant, retrouve la vie
Au sein même de son tombeau.

Tu renais, ô fleur adorée,
Beau Lis, objet de nos regrets!
Ta présence à Flore éplorée
A déjà rendu ses attraits.
Près de toi, rivaux de tendresse,
Un groupe de boutons se presse
Comme autour d'un père chéri;
Tandis qu'échappée à l'orage,
Une rose, sous ton feuillage,
Semble encor chercher un abri.

Des Autans ne crains plus l'audace,
Auguste roi de nos jardins!
Que peut aujourd'hui leur menace?
Le ciel protége tes destins.
Contre leur fureur ennemie,
A jamais ta tige affermie
Brave leurs efforts impuissans;
Et, loin d'outrager ta parure,
Leur souffle auprès de toi s'épure,
Et répand au loin ton encens.

Noble attribut de la Puissance,
O Lis, pour nous, sois désormais
Le gage heureux de l'abondance,
Et le symbole de la paix!
Et toi, qui te crus sa rivale,
Devant lui, fière Impériale,
Abaisse ton front éclipsé;
De ton fol orgueil détrompée,
Descends de ta gloire usurpée:
Ton règne d'un jour est passé.

M. Constant Dubos.

A UNE COQUETTE SURANNÉE.

Il vous faudrait, Alix, pour mériter des soins,
Vingt dents de plus, vingt ans de moins.

A Mme LOUISE N**,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE. (En 1793.)

La mort, depuis deux ans, s'agitait sur nos têtes,
Et cinq ans l'iufortune avait brisé nos cœurs.
Pour les amans, il n'était plus de fleurs ;
Pour les amis, il n'était plus de fêtes.
Courbé sous le malheur, dans le commun danger,
Des plus doux sentimens on repoussait les charmes ;
Les amis devenus l'un à l'autre étrangers,
N'osaient pas même partager
Le douloureux plaisir de confondre leurs larmes :
Ces jours de sang, eu s'éloignant de nous,
Nous ont laissé la craintive espérance ;
Et déjà nous sentons s'effacer près de vous
Le souvenir d'une longue souffrance.
Votre fête aujourd'hui, présage du bonheur,
Nous en fait éprouver la première influence ;
Mais combien ce beau jour serait cher à l'honneur,
Si votre fête était au reste de la France,
Tout ce qu'elle est à notre cœur !

M. Imbert D. C.

A UNE JEUNE PERSONNE.

Ange ou lutin, qui que tu sois,
Ris de mon imprudence extrême;
Ris, j'y consens, puisque je t'aime,
Moi, qui me suis dit mille fois:
Le bonheur, c'est l'indépendance,
La liberté, l'indifférence;
Il faut garder son cœur pour soi.
Vains discours! je m'en aperçoi,
Puisque je vis de ta présence,
Puisque je meurs de ton absence,
Puisque je raffole de toi.
Oui; j'en raffole. Ton image
En tout lieu, vient ravir mes sens;
Elle enchante ce vert bocage
Où s'égarent mes pas errans;
Elle se peint sur le nuage
Qu'à leur gré promènent les vents;
Je la trouve dans l'onde pure
Dont le cristal fixe mes yeux,
Dans les fleurs, vivante peinture
De ton coloris gracieux,
Et dans la violette obscure,
Et dans le lis majestueux;
Dans ce bouton ouvert à peine
Qui promet un fruit précieux;
Dans la rose dont ton haleine
Est le parfum délicieux.

Et ton nom! que j'aime à le lire,
Dans l'histoire, dans les romans!
Euphrosine, Aglaé, Thémire,
C'est bien toi que, dans son délire,
Un poëte, en montant sa lyre,
Voulut célébrer dans ses chants.

Et la nuit! en vain ma paupière
De Morphée attend les bienfaits.
Ton front, tes yeux, tes mille attraits,
Oui, ta personne toute entière
S'offre à mes regards satisfaits;
Je la contemple, je l'adore,
Je la vois, veux la voir encore......

Être charmant, parle; sur moi
A quoi bon prendre un tel empire?
Penser à toi, n'aimer que toi,
Est tout le bonheur où j'aspire.
Eh! que t'importe? Hélas! ton cœur
Est calme, et je t'en félicite.
A tes côtés, le mien palpite,
Palpite seul; plains mon malheur.

Mais puisqu'il est trop vrai que l'âge
Ne rend pas toujours l'homme sage,
Que même en l'arrière-saison,
A son secours, lorsqu'il s'égare,
Il appelle en vain la raison,
Pardonne un caprice bizarre,
Et pour mon excuse, entre nous,
Quand du sentiment le plus doux
Je t'offre l'indiscret hommage,

Laisse-moi, sans te faire outrage,
Dire : les amans sont des fous.

M. le Ch. Vigée.

ENVOI

A MM. DE BOURBON-CONTY,

De ma chanson biographique intitulée : *les Badauds célèbres* dans laquelle je chante leur père.

J'ai chanté votre illustre père,
Aimable dans la paix et terrible à la guerre.
Héritiers du nom de Conty,
Qui marchez à grands pas dans la même carrière,
Vous allez me donner des éloges à faire,
Et je me tiens pour averti.
Pour que j'embouche, hélas ! la trompette héroïque,
On veut que vous ayez terminé votre sort;
La louange est permise à qui célèbre un mort.
Etre chantés tous deux par ma muse lyrique
Est peut-être un plaisir fort doux;
Mais je vous conseille, entre nous,
D'ajourner à cent ans votre panégyrique.

M. le Ch. Jacquelin.

IMITATION DE L'ALLEMAND.

LE MÉNAGE COMME ON EN VOIT PEU.

Je chante, en fait de mariage,
Un trait dont on sera frappé;
Point d'hymen, dit-on, sans nuage:
On le croyait, on s'est trompé.

Des hymens j'ai vu le modèle
Aussi pur qu'une nuit d'été,
Tableau d'une amitié fidèle,
Dont j'atteste la vérité.

La femme n'était point un ange,
Et son époux lui ressemblait;
Chacun d'eux offrait du mélange:
Nul, dans ce monde, n'est parfait.

Si telle chose n'est point crue,
Pour la prouver, je dis tout court:
La femme avait perdu la vue,
Et son cher époux était sourd.

M. de Moncla (Henri).

A MON PASTEUR DE G.....

J'ÉTAIS riche autrefois ; la fortune inconstante
A repris ses faveurs, et trompé mon attente ;
Mais je pourrai du moins léguer à mes neveux
Le bonheur que j'éprouve à contempler les cieux,
Le plaisir d'admirer ces fertiles campagnes,
Ces prés, ces bois, ces lacs, ces superbes montagnes,
Ces pics couverts de neige et vainqueurs des hivers,
Cet Océan fameux par d'illustres revers......
Mais je leur laisse encore, et j'en gémis d'avance,
La guerre, ses fureurs, la haine, la vengeance,
Et tous ces maux divers que le ciel en courroux,
Prolonge d'âge en âge, et fait naître avec nous.
Les maux suivent les biens ! L'Ordonnateur Suprême,
Près du vice qu'on hait, mit la vertu qu'on aime ;
Usons de ses bienfaits, supportons les chagrins,
Et nous verrons encor luire des jours sereins ;
Tous ceux où l'amitié fait sentir sa puissance,
Tous ceux où nous pouvons soulager l'indigence,
Et ce dernier de tous ! jour fatal, solennel !
Qui doit nous assurer un repos éternel.
C'est là, qu'on peut braver le Sort et sa furie !
Là ' que s'explique enfin l'énigme de la vie :
Et si dans le néant..... Ce mot doit effrayer ;
Non, l'homme n'est pas fait pour mourir tout entier,
Et d'abord, si nos noms ont acquis quelque gloire,
Nous pouvons vivre encor.... un instant dans l'histoire ;

Mais, si la mort levant un voile redouté
Nous ouvre le chemin de l'immortalité....
Si l'Eternel réserve une ample récompense
Aux vertus, qui long-temps ont souffert en silence,
S'il permet qu'à l'instant où nos fers sont rompus,
Nous pressentions déjà le bonheur des élus !...
Si dissipant enfin notre longue ignorance,
Dieu ! Dieu ! se montre à nous dans toute sa puissance !
Avec un tel espoir, qui peut craindre la mort ?
C'est le méchant qui meurt; l'homme de bien s'endort.

M. le Ch. MARSOLLIER.

LE DUEL FÉMININ.

CATAU prétendait que Colin
A son seul moulin devait moudre ;
A se départir du blondin
Marthon ne pouvait se résoudre ;
Enfin, le pistolet en main,
Toutes les deux au bois voisin
S'acheminent pour en découdre ;
Et vous, lecteur doux et benin,
Vous tremblez pour ces entêtées ?
Rassurez-vous sur leur destin :
Toutes les deux se sont ratées.

M. BLANCHARD DE LA MUSSE.

ÉLÉGIE.

A MA MÈRE.

L'HIVER n'attriste plus la plaine,
Le zéphyr de sa douce haleine
Caresse la naissante fleur,
Et le flambeau de la nature
Verse sa clarté vive et pure
Sur les guérets du laboureur.
Les chants d'amour de Philomèle
Ont salué le vert printemps;
Déjà de la rose nouvelle
L'abeille a goûté les présens;
La barque a quitté le rivage,
L'herbe a verdi pour le troupeau,
Et les simples jeux du hameau
Ont consacré le jeune ombrage.
L'été va commencer son cours,
Et la gaîté vole et devance
Le règne heureux de l'espérance,
Et des plaisirs et des amours.
Le bonheur renaît sur la terre,
Tandis qu'en proie à ma douleur,
Du repos je perds la douceur,
Et pleure encor, quand tout espère!
En vain le jour naît radieux!
Quand de la saison fortunée,
Verte couronne de l'année,

Célébrant le retour joyeux,
On revoit des mortels heureux
La troupe bruyante et légère
Voler sous de rians berceaux,
Je vais dans le champ solitaire
Partager l'oubli des tombeaux.
Je vais sous ces tristes ombrages
Où la vertu dort sans hommages
Et l'amitié sans souvenir;
Sur ce sol inculte et funèbre
Où la palme la plus célèbre
Au commun cyprès vient s'un
C'est près de l'urne de ma mère
Que je viens d'un lugubre chant
Saluer le cours renaissant
De cette saison qui, naguère,
Propice à mes folâtres jeux,
S'offrait si riante à mes vœux.
Oh! quel charme dans mon jeune âge
Me guidait dans le frais bocage
Qu'elle parait de ses couleurs!
Ce bonheur n'est plus mon partage;
Je ne te dois plus que des pleurs,
Triste saison, qui de ma vie
As marqué le deuil éternel :
Ah! que ton retour est cruel!....
M'as-tu donc pour jamais ravie,
Ma mère?.. ô regrets déchirans!
Au retour du dernier printemps,
Hélas! je te voyais encore;

Tu jouissais de mon bonheur,
Et jusqu'à ta dernière aurore
Bravant les traits de la douleur,
Et ton courage et ta tendresse,
Ton souris pour les tiens si doux,
Sur la rigueur d'un sort jaloux
Ont su nous abuser sans cesse.
Un jour, dernier de mes beaux jours,
Tu revins, ô mère chérie,
Tu semblais renaître à la vie,
Le soir tu dormais pour toujours.
Toi, qui chérissais l'existence,
Toi, le soutien de l'indigence,
Toi, le bonheur de tous les tiens,
Ah! que l'arbitre des années,
Protecteur de tes destinées,
Pour tes jours n'a-t-il pris les miens!
Ma mère, mon unique amie,
Sans doute avec d'affreux regrets
Tu dus abandonner la vie
Consacrée à tant de bienfaits!.....
Tu n'es plus là, ma tendre mère!
La vie est pour moi sans attraits.
Depuis un an, le noir cyprès
Couvre ta tombe solitaire,
Et moi, je redemande en vain
Et ton amour et ta présence
A ces lieux qui de mon enfance
Ont vu couler l'heureux destin!
Rien ne peut désormais me rendre

A Mᵉ .....

Je rêvais que j'étais zéphire,
Et vous prenais pour la reine des fleurs.
Je vous aimais, et crois qu'en mon délire
Je faisais plus que vous le dire.
Je regrette, Zelmis, ces aimables erreurs.
Vous avez, il est vrai, des formes aussi belles :
Vous m'inspirez d'aussi vives ardeurs;
Mais j'étais plus heureux, et j'ai perdu mes ailes.

M. Viennet.

ÉPIGRAMME.

Lorsqu'Alix était jeune et belle,
La foule courait après elle;
Mais que trente ans sur des appas
Font une impression profonde!
Alix, mais disons-le bien bas,
Voyant qu'on n'est plus sur ses pas,
Est sur les pas de tout le monde.

M. Bazot (E. F.)

SUR LE SECOND RETOUR

DE

LOUIS XVIII.

Vive, vive Louis! dissipons nos alarmes;
Au lieu de pleurs amers, versons de douces larmes.
Sur nos fronts trop long-temps voilés par la douleur,
Rattachons de nos Rois l'éclatante couleur.
Ainsi que le soleil triomphant des orages,
Monte rayonnant d'or au-dessus des nuages,
Vainqueur des factieux, Louis est de retour.
Aux acclamations d'un Peuple ivre d'amour.
La ligue criminelle en ses fureurs succombe.
Du trône de Henri l'usurpateur retombe.
Déserteur des combats, il vole sur les mers,
De sa fuite honteuse étonner l'Univers.
Puisse enfin un rayon de céleste lumière,
Des ennemis du Roi dessiller la paupière,
L'amour dompter la haine, et faire retentir
Dans le fond de leur cœur la voix du repentir!
Un temple nouveau s'ouvre: il attend notre hommage.
De Louis sur l'autel je reconnais l'image.
Chacun des nobles traits de son front radieux
Respire la bonté, caractère des Dieux.
L'Amaranthe aux épis teints de pourpre immortelle,
Où des feux du matin la rosée étincelle,

Les Lis d'or et d'albâtre à peine épanouis,
Ensemble unissons-les sur le front de Louis.
Après tant de malheurs, puissent les destinées
Lui garder un long cours de prospères années!
Qu'adoré de son Peuple, il comble tous ses vœux,
Et soit encor l'amour de nos derniers neveux !

M. de Nesle.

LA MAISON DE SOCRATE.

Le fils aîné de la raison,
Socrate, fit bâtir maison;
Vous savez qu'elle était petite
Autant que cellule d'ermite.
Aux sots plaisans de son pays
Puissé-je, disait le bonhomme,
La voir pleine de vrais amis !
Il la remplit, et voici comme
Agit ce digne citoyen :
Il y mit sa femme et son chien.
Un cynique d'une autre espèce,
Fit bâtir un même taudis :
J'y logerai mes ennemis,
Dit-il au fils de la sagesse;
Et renonçant au célibat,
Il y mit sa femme et son chat.

M. Pepin de Bourges (C. J.)

A Mlle ÉMILIE LEVERD,

Jouant le rôle de Bathilde, dans le mariage de ROBERT DE FRANCE, représenté sur le Théâtre Français, le 22 juin 1816.

PARDONNEZ-MOI, jeune et belle Émilie :
L'amour du ROI, ce sentiment si doux,
Je l'ai rempli d'amertume pour vous.
J'ai mis en deuil l'empire de Thalie ;
Pardonnez-moi, vous, sa fille accomplie,
J'ai mérité votre juste courroux.
En vain, hélas ! votre bouche jolie
Prêtait aux vers échappés de mon cœur
De ses accens le prestige enchanteur.
Votre talent, qu'idolâtre Lutèce,
D'un zèle pur les efforts généreux,
Rien ne fléchit un public rigoureux.
Le nom du ROI, ce signal d'alégresse,
Ce cri du cœur, si cher aux vrais Français,
Quand de LOUIS je chantais les bienfaits,
Pour moi devint un signal de détresse.
Ah ! plaignez-moi !.... Dans la publique ivresse
Seul je gémis sous le poids des regrets..
Mais, non.... Je veux supporter sans faiblesse
Le vain arrêt de juges prévenus :.
Sots ou méchans, leurs vœux seront déçus.

Quand pour ce Roi que notre amour contemple
Mes soins, mon zèle ont été méconnus.
Pour m'en venger, vous prenant pour exemple,
Je veux l'aimer, s'il se peut, encor plus.

M. Viellard (P. A.)

RÉPONSE

A une objection sur le peu de luxe que l'on remarque à la Cour.

A la Cour de Louis aucun faste ne brille,
Il est très-vrai ; mais on sait bien pourquoi.
De son or bienfaiteur, qui ne connaît l'emploi?
Entrant dans son palais, on vient moins chez le Roi
Que chez le père de famille.

M. le Ch. Vigée.

A Mme LE BRUN,

Sur le tableau où elle a représenté Nina au moment qu'elle dit:
Paix !..... il appelle.

Que j'admire, ô Lebrun, ta sublime merveille !
Ton pinceau fait parler le silence à mes yeux,
Comme de Daleyrac le luth ingénieux
A su le peindre à mon oreille.

M. Fayolle.

LES BORDS DE LA BEÏSE (*),

ÉLÉGIE, composée en 1808,

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

Au dernier concours des Jeux floraux.

Riant trésor de nos jardins,
Déjà la pêche se colore;
Déjà sous les pleurs de l'aurore,
Mûrit la pourpre des raisins:
Septembre est de retour, et la divine Astrée
Fait luire à nos regards sa balance dorée:
Tout me rappelle aux champs; je pars; mais en quels lieux,
Fuirais-je des cités la bruyante industrie?
Loin d'un séjour tumultueux,
Sur quel rivage aimé des cieux,
Dois-je porter ma rêverie?

Murs de Nérac, bords enchanteurs,
Qu'arrose la fraîche Beïse,
Vous fixez tous mes vœux; et ma Muse est éprise
De vos vallons inspirateurs!
Fidèle au souvenir d'un héros, que la France
A pleuré si long-temps et qu'elle aime toujours,
Oui, j'irai réveiller le luth des troubadours,

(*) Petite rivière qui baigne les murs de Nérac.

Dans ces lieux que Henri charmait de sa présence.
J'irai sous cet ormeau que lui-même a planté (1),
Faire dire à l'écho sonore,
Sa bravoure, sa loyauté,
Et revoir le séjour qu'habita, jeune encore,
Cet heureux favori de la postérité.

Tout, il est vrai, dans ces vallons que j'aime,
Le rappelle au cœur attendri;
La chaumière, le désert même (2),
Y parle encore de Henri;
Mais parmi vingt cités qu'un nom si cher enflâme,
Quels lieux en ont gardé de plus doux souvenirs
Que ces bords fortunés, asile des zéphirs,
Où je vais reposer mes regards et mon âme?
Ce fut là qu'agité d'un nouveau sentiment,
Henri vit sa jeunesse à l'amour asservie,

(1) Dans la garenne de Nérac, est une fontaine qui fut restaurée par les ordres de Henri IV. Lui-même en donna les plans, et présida à leur exécution. Deux magnifiques ormes en ombragent les abords, et l'attention se fixe bien davantage sur eux, quand on sait qu'ils furent plantés, l'un par Henri IV, et l'autre par Marguerite de Valois, sans doute comme des gages de la durée de leur réconciliation.

(2) Ce Prince était bien connu dans toute la partie des Landes qui avoisine Nérac. Partout on l'y nommait le *Réyot*, nom qui ne fut donné qu'à lui seul; et comme dans ses chasses il avait eu souvent occasion d'entrer chez divers particuliers, pour se reposer ou se rafraîchir, sa bonté et son affabilité y étaient généralement appréciées.

À l'amour, qui devait jusqu'au dernier moment,
Enchanter à la fois et tourmenter sa vie !

O toi, qui dans ces murs, d'un simple jardinier (1),
Reçus, avec le jour, le doux nom de Florette,
Toi, qui dans l'âme du guerrier,
Allumas, la première, une flâme secrette,
Ah! parmi ces bosquets, témoins de ta défaite,
Ne me diras-tu pas quel antique laurier
Protégea vos plaisirs de son ombre discrette?
Et vous, dont tour à tour il chantait les appas (2),
Ne vous verrai-je point, ô Fosseuse! ô d'Ayelle!
Innocentes beautés, couple aimable et fidelle!
Qui, mêlant la tendrese aux fureurs des combats,
Vous disputiez l'honneur de retenir ses pas,
Dans la demeure paternelle?

(1) C'est à Nérac, et tout près du château, que naquit cette jolie Florette pour qui Henri sentit se développer le premier germe de cette passion qui occupe tant d'instans dans l'histoire de sa vie ; c'est dans ces lieux, dit M. de Villeneuve, que ses grâces naïves, que les charmes qu'elle tenait de la nature furent aperçus et appréciés. Ce fut dans ces bosquets que l'amour rapprocha la distance des rangs.

(2) Mademoiselle d'Ayelle, belle Grecque que le sort avait soustraite aux horreurs du siége et du sac de Chypre, pour l'amener à la cour de France, où elle sut fixer quelques instans les regards de Henri.

L'aimable Fosseuse, l'une des plus intéressantes maîtresses de Henri IV, la seule peut-être qui l'aima véritablement pour lui. Elle avait suivi la Reine-mère à Nérac, ainsi que sa compagne.

A ces doux souvenirs et de gloire et d'amour,
Il me semble déjà parcourir ce rivage;
Oui, des bains de Henri je reconnais la tour (1);
La voilà, dans les eaux répétant son image.
Voilà ces beaux jardins, voilà ce frais bocage (2),
Dont la Beïse embrasse et suit chaque détour.
Oh! que l'illusion se plaît sous cet ombrage!
Du soleil qui s'éteint les rayons expirans,
Rougissent de ces bois les dômes transparens
Et d'un jour fantastique éclairent le feuillage.
Enchanté, je m'arrête, ou j'erre lentement;
J'abandonne ces bords, j'y reviens; je les quitte (3)
Pour les restes épars du pieux monument,

(1) A l'angle du Jardin Royal, du côté de la rivière, s'élevait le pavillon des bains, qui subsiste encore, et dans lequel se trouvent deux pièces, l'une sur l'autre, ornées de cheminées, et prenant jour par deux croisées.

(2) Une large et belle allée se dirige depuis le pont jusqu'au moulin de Nazareth, en suivant toujours dans une longueur d'environ trois mille pas, toutes les sinuosités de la rivière, dont les eaux calmes vont baigner les murs de Nérac; des ormeaux, des chênes touffus s'élèvent de chaque côté, et forment de la promenade un berceau continuel. Le coteau au pied duquel est située la promenade, est couvert d'un bois taillis, qui est ce qu'on appelle la Garenne.

(3) C'est une petite chapelle bâtie pour donner à la reine Marguerite la facilité de suivre les exercices du culte catholique. Elle-même en parle dans ses Mémoires. Ce bâtiment est adossé au rocher, et divisé en deux pièces qui communiquent entr'elles. Un sentier passe devant et s'élève sur le coteau voisin, qu'il prolonge jusqu'au petit village de Nazareth.

Où jadis venait humblement
Prier la reine Marguerite.

Mais parmi ces débris, et le long du sentier
Dont cette rive est couronnée,
Quel noble et brillant chevalier
Se montre tout à coup à ma vue étonnée?
Un casque, au panache éclatant,
Presse sa noire chevelure,
Et jouet d'un souffle inconstant,
Sur l'acier de sa riche armure,
Un manteau d'azur va flottant.
Du haut de la roche escarpée
Il descend armé d'un épieu :
Une écharpe, couleur de feu,
Soutient sa redoutable épée :
L'éclat du couchant vient encor
Lui prêter des grâces nouvelles :
Et de ses longs éperons d'or,
Semblent jaillir mille étincelles.

Immobile et caché parmi ces arbrisseaux,
Avec émotion, je l'observe en silence;
Il approche, et déjà sous ces rians berceaux,
De l'air d'un souverain je le vois qui s'avance.

A ce front où respire une noble candeur,
A ce sourire affable et d'un si doux présage,
Surtout à ce regard où brillent d'un grand cœur
Et la clémence et le courage,

Qui pourrait s'y tromper? c'est l'ombre de Henri;
C'est elle qui revient près du fleuve chéri (*),
Comme aux beaux jours de son jeune âge.

O Prince! que l'amour a tant de fois séduit,
Il doit te sembler doux, lorsque le jour s'enfuit,
De visiter encor ces retraites charmantes,
Et d'y rêver au léger bruit
De ces fontaines murmurantes.
Ici, tout vient t'offrir des souvenirs heureux.
Cependant, je le vois, à ta première ivresse
Ont déjà succédé les regrets douloureux.
Ton front s'est obscurci; tu soupires; tes yeux
Redemandent avec tristesse
Ces créneaux qui virent les jeux (1)
Et la gloire de ta jeunesse.
Chère ombre! épargne-moi de pénibles aveux.

Tant de morts descendus au ténébreux rivage,
Dans leurs gémissemens, t'auront sans doute appris

(*) Ad flumina nota.

(1) Le château de Nérac fut constamment le séjour de prédilection de Henri IV. Je le vois encore enfant, dit M. de Villeneuve, dans sa notice historique sur la ville de Nérac; je le vois encore enfant, nager dans la rivière, gravir les rochers, chasser dans les bois, se désaltérer de l'eau des fontaines, se livrer, dans les allées, à la course, à la lutte, au jeu de mail, à tous les exercices du corps, qui lui formèrent une constitution si robuste. A l'âge de douze ans, il y disputa le prix de l'arc à Charles IX qui était aussi venu visiter la cour de Navarre.

Que naguère le trône et l'empire des Lys
Furent battus d'un long orage :
Eh bien! ces vieilles tours, ces remparts protecteurs
Dont tes regards encor semblent chercher le faîte,
Insultés et proscrits par de nouveaux ligueurs (1),
Comme tes nobles successeurs,
Ont disparu dans la tempête.

Tout s'est anéanti : mais malgré nos fureurs,
Quand le printemps sourit; quand la nouvelle année (2)
Ramène parmi nous la première journée
Du mois voluptueux où renaissent les fleurs,
En mémoire du pur hommage
Que venaient t'offrir leurs aïeux,
Les habitans de ces beaux lieux
Se rassemblent sous cet ombrage :

(1) La démolition de cet antique château, chef-lieu des seigneurs de l'Albret, fut ordonnée en 1793. J'en ai vu les restes qui consistaient en de vieilles tours, presque rasées jusqu'à la surface du sol. Sa position sur un rocher escarpé, au bord de la Beïse, devait en faire un point de vue très-pittoresque. Quelques murs de la salle des Gardes et un escalier souterrain qui descendait vers le pont, subsistaient encore dernièrement.

(2) Cette fête du premier dimanche de mai n'est établie par aucun acte public, aucune cérémonie religieuse ne la consacre. La plupart de ceux qui la célèbrent, le font par suite d'un usage qu'ils ont reçu de leurs pères, et cependant, deux siècles et demi se sont écoulés, sans qu'elle ait éprouvé d'autre interruption que celle des années orageuses de la révolution. Mais cette fête remonte à Henri IV. Faut-il s'étonner si un souvenir si cher la perpétue!

Des flûtes, des hautbois les champêtres accords,
Animent jusqu'au soir, la gaîté de leur danse;
on nom se mêle à leurs transports,
t les vieux rochers de ces bords,
es airs que tu chantais répètent la cadence.
Ici, tous à l'envi, montrent aux voyageurs,
La trace de tes pas en cent lieux imprimée,
Le sage, le guerrier te donne encor des pleurs:
Et ta mémoire bien aimée
Se conserve dans tous les cœurs,
Comme au déclin de la journée,
Après le départ des faueurs,
Dans la prairie abandonnée
Reste encor un parfum de fleurs.

M. S. Edmond Géraud.

IMPROMPTU

Sur un oiseau donné à Mademoiselle ***

Aimable oiseau, qu'un tendre hommage
Met au pouvoir de la beauté,
Ne regrette point le bocage
Où tu volais hier avec légèreté:
Auprès de Philis l'esclavage
Est plus doux que la liberté.

M. Delcroix (F.)

LA CHÈVRE ET LE CHIEN.

FABLE.

Pataut, chien de berger, sous sa forme grossière,
N'en était pas moins un bon chien.
Qu'importe l'air des gens, quand ils vous servent bien?
Hors le temps des repas, il ne s'écartait guère
D'une chèvre vive et légère
Dont il était l'ami plutôt que le gardien.
De son côté, la chèvre, en fidèle compagne,
Ne quittait point son cher Pataut,
Mais la dame (c'est son défaut),
Aimait à l'attirer au pied d'une montagne,
Pour y grimper, courir, sauter, cabrioler,
En un mot, pour batifoler.
Ils jouaient donc ensemble un jour de promenade,
Lorsque, autour de Pataut, la chèvre gambadant,
Par mégarde et légèrement,
Lui porte un coup de corne; à quoi le camarade
Riposte par un coup de dent.
La riposte était un peu vive :
Le sang coule. Soudain, notre chèvre plaintive,
Au maître du logis court dénoncer le fait
Le chien a comparu, l'œil morne, l'air défait.
Quand Thomas (c'est le maître), a bien pesé l'affaire,
Il s'adresse à la chèvre et lui dit : — « Quoi! ma chère,
» Ne te souvient-il plus que, par la faim pressé,
» Un loup t'enleva l'an passé?

B.

» Il te fit sur l'échine une large blessure.
» Cependant, par miracle, échappée au trépas,
» Tu gémis de ta chute, et ne t'en plaignis pas.
» Aujourd'hui tu te plains d'une faible morsure;
» Et qui dénonces-tu?.... Pataut..... un si bon chien!....
» Un ami!.... car il est le tien! »
A ce mot, la chèvre soupire
Et lui répond : — « C'est là le trait qui me déchire.
» Un loup me fait la guerre : il est mon ennemi;
» Et j'en dois redouter une atteinte mortelle,
» Mais sa plus rude attaque est cent fois moins cruelle
» Que le plus léger mal que nous fait un ami.

M. LE BAILLY.

SUR UNE FEMME QUI DISSIMULE SON AGE.

Imitation de Martial. *Liv.* 10, *ép.* 39.

Vous prétendez, vieille et coquette Orèze,
Avoir brillé du temps de Louis Seize :
Or, quant à moi, j'offre de parier
Qu'on vous fêta lors de François premier;
Et si du fait la date est contestée,
Je vais plus loin, et je prouve à mes frais,
Que le limon dont usa Prométhée
Servit de germe à vos naissans attraits.

M. E. T. SIMON.

ODE

AUX MUSES.

NYMPHES brillantes d'Aonie,
Qui, parmi nos vallons fleuris,
Des champs de Grèce et d'Ausonie
Retrouviez les bois favoris;
O Muses long-temps exilées,
Venez; nos rives désolées
Redemandent vos doux concerts:
Venez, votre heureuse présence
Peut seule consoler la France
De tous les maux qu'elle a soufferts.

Si, du fond des antres sauvages,
A vos lois pliant ses humeurs,
L'homme vint aux pieds de vos sages
Abjurer ses barbares mœurs,
Si de la naissante harmonie
Les lions même d'Hyrcanie
Ont senti les puissans effets,
Inspirez de nouveaux Orphées,
Et que nos fureurs étouffées
Signalent encor vos bienfaits.

Le feu des discordes civiles
Dévore le flambeau des arts,

Mais souvent l'âge des Virgiles
Succède au siècle des Césars :
Tel, après la nuit des tempêtes,
Lorsque les vents ont sur nos têtes
Promené le courroux des Dieux,
Le soleil se montre à la terre,
Et les vains éclats du tonnerre
Expirent au loin dans les cieux.

Assez la noire Tisiphone
Tourmenta nos cœurs inhumains;
Assez, dans les jeux de Bellone,
Le fer ensanglauta nos mains :
Mortels amoureux de la gloire,
Sachez qu'au temple de mémoire
Les Dieux ouvrent plus d'un sentier,
Et que la route la plus belle
Est celle où l'olivier fidelle
Unit son ombrage au laurier!

O Muses, brisez les images
De ces dieux, qui, sur leurs autels,
Demandent des pleurs pour hommages,
Et boivent le sang des mortels!
Montrez la fortune légère
Qui de sa faveur passagère
Est toujours prête à les punir,
Et par un mépris équitable
Devancez l'arrêt redoutable
De l'incorruptible avenir.

Et vous, ô maîtres de la terre,
Par nos malheurs désabusés,
Eteignez enfin le tonnerre
Dont ces champs fument embrasés!
Rendez-nous la paix fortunée!
Que Cérès d'épis couronnée
Renaisse en nos riches sillons,
Espoir du laboureur avare
Qui ne craindra plus qu'un barbare
Recueille à ses yeux ses moissons!

Alors ramenés sur la trace
Des chantres par vous inspirés,
Muses, les disciples d'Horace
Vous suivront dans les bois sacrés.
De son champ possesseur tranquille,
Peut-être un moderne Virgile,
Dans le calme de ses plaisirs,
Essaîra la flûte champêtre,
Pour chanter à l'ombre d'un hêtre
Le Dieu qui lui fit ces loisirs.

Bientôt, ô filles de mémoire,
La France, admirant leurs concerts,
Oublîra la sanglante gloire
Dont elle effraya l'univers.
Cherchant un honneur plus durable,
C'est dans votre sein favorable
Que ses maux seront consolés,
Et vos chants à jamais célèbres

Feront taire ces cris funèbres
Dont gémissent les airs troublés.

Ainsi, dissipant les haleines
Du Dieu qui souffle les frimas,
Le doux printemps rend à nos plaines
Et leur richesse et leurs appas.
Cybèle reprend sa parure,
Les bois, les fleurs et la verdure
Renaissent avec les beaux jours;
Et les accens de Philomèle
Annoncent la saison nouvelle
Qui vient réveiller les amours.

Oui, vous reprendrez dans notre âge
Et votre culte et vos honneurs!
Espérez tout d'un Prince sage
Qui, jeune, eut part à vos faveurs.
Il sait, d'un aïeul son modèle,
Comment votre lyre fidèle
Paya les bienfaits inouïs,
Et qu'à l'égal du nom d'Auguste,
La postérité toujours juste
Révère le nom de Louis.

Heureux le Prince magnanime
Dont le génie ami des arts,
Encourage leur vol sublime
Et le soutient de ses regards!
Pour prix de sa faveur puissante,
De leur gloire reconnaissante

Sur lui rejaillit la splendeur,
Et son nom, fier de leurs suffrages,
Obtient jusqu'aux jaloux hommages
Des ennemis de sa grandeur.

Même quand son destin s'achève,
De la tombe où tout vient finir,
Une immortelle voix s'élève
Et retentit dans l'avenir.
Vaincu jusque dans son empire,
Le Dieu de l'oubli se retire,
Et vole reprendre ses droits
Dans ces fastueuses retraites
Où dorment les cendres muettes
De la foule obscure des Rois.

M. de Cazenove.

A UNE INHUMAINE.

C'en est fait, je succombe à ma vive douleur:
Oui, puisque je ne peux attendrir votre cœur;
Puisqu'au plus tendre amour, vous résistez, cruelle,
Adieu, je vais me pendre..... au cou d'une autre belle.

M. Edmond D. (d'Alençon).

A UNE FEUILLE DE ROSE.

ÉLÉGIE.

Où voles-tu, feuille éphémère
De la plus aimable des fleurs?
Dans ma retraite solitaire
Viens-tu distraire mes douleurs?

Viens-tu, par les vents emportée,
Implorer ici le repos?
Ah! vois-y mon âme agitée
Comme la nef au sein des flots.

Ici, vainement je réclame
Le calme, doux trésor des cœurs;
Ici, l'amour est pour mon âme
Ce que la tempête est aux fleurs.

Cherche, cherche plutôt l'asile
Où l'amour, encore inconnu,
Laisse un sommeil doux et facile
A la vierge au cœur ingénu.

Sur son sein, lorsqu'elle repose,
Fais-toi guider par le zéphir :
Aimable feuille de la rose,
Vas; c'est là que tu dois mourir.

M. Baès (J. P.)

A MA MAISON DE CAMPAGNE.

ÉLÉGIE.

Je te revois enfin, paisible solitude,
Retraite chère aux arts, favorable à l'étude,
Où mon père éclairant ma raison et mon cœur,
Par l'attrait des vertus me guidait au bonheur.
O pénates, salut! salut, Dieux domestiques!
Pour couronner vos fronts, pour orner vos portiques,
Ma main tresse en ce jour des guirlandes de fleurs;
Puissent ces faibles dons mériter vos faveurs!
O champs de mes aïeux, ô modique héritage,
Vous m'offrez tous les biens que desire le sage:
De l'ombrage, des fleurs, et sur vos bords charmans
Les plus nobles pensers, les plus doux sentimens.
Ici finit le trouble, ici la paix commence;
Silence, ambition! vaine gloire, silence!
L'orgueil ne parle plus à mon cœur affermi;
Mon cœur n'a qu'un besoin, c'est le cœur d'un ami.
Dans ce bocage frais, à l'ombre de ce hêtre,
Plus heureux chaque jour, ne songeant pas à l'être,
Je saurai, du repos goûtant les doux loisirs,
Accroître ma richesse en bornant mes désirs.

Qu'il est doux d'être assis sur les bords d'une eau pure,
D'y respirer le frais au bruit de son murmure,
D'oublier les humains et d'être oublié d'eux!
Rêveur et non chagrin, ce sont là tous mes vœux!

Au fond de ces forêts, dans ce vallon paisible,
Heureux l'ami des champs, heureux s'il est sensible!
C'est pour lui que les prés sont émaillés de fleurs,
Que l'aurore au matin vient répandre ses pleurs,
Que le chant des oiseaux, de son âme attendrie
Prend soin d'entretenir la douce rêverie,
Que la fraîcheur des eaux, que le baume des airs,
Aux beaux jours du printemps raniment l'univers.
O champs! heureux séjour de paix et d'innocence,
Où respire la joie, où règne l'abondance!
Au tumulte échappé, fuyant de vains débats,
Pour trouver le bonheur, je porte ici mes pas.
O qui pourrait quitter ces fortunés bocages,
Où l'âme est sans douleurs, et le cœur sans orages!
Je me fixe en ces lieux pour ne plus en sortir;
Je veux y vivre obscur, en paix j'y veux mourir.
O mes amis, venez, à mon heure dernière,
Voir ma Julie en pleurs me fermer la paupière;
Je fixerai la mort sans en être abattu,
Et le sommeil est doux quand il suit la vertu.

M. Talairat.

SUR LA NATURE.

La Nature a des lois que l'homme doit subir;
Et, pour lui commander, il lui faut obéir.
Sait-on l'interroger, elle n'est pas muette :
Descarte en est l'oracle, et Newton l'interprète.

M. Fayolle.

ÉLÉGIE.

Gustavi paululum mellis, et ecce morior!

Des plaisirs un moment j'ai goûté l'ambroisie,
Et dans la tombe je m'endors,
Quand de la coupe de la vie
Ma soif n'a touché que les bords.

Mort cruelle et prématurée!
Hélas! sur la foi des amours,
J'osai croire que de mes jours
La trame était longue et dorée.
J'osai, des vers mélodieux
Demander le secret aux nymphes d'Aonie,
Et de l'aigle de Méonie
Suivre, en espoir, le vol harmonieux.
Mais la mort, de sa faux sinistre,
Efface un rêve si brillant,
Et, comme l'oiseau du Caïstre,
Je soupire mon dernier chant.

Adieu, songes de mon enfance,
Amours, beaux vers, divins accords:
Le champ de deuil que je commence,
Je dois l'achever chez les morts.

Toi, que ma voix implore, alors que je succombe,
Toi, dont le noble cœur ne m'a jamais trompé,

O mon ami! place ma tombe
Près de ce jeune ormeau que la foudre a frappé.
Puis, à la vierge au front modeste,
Qui m'avait engagé sa foi,
Tu diras le destin funeste
Dont je n'ai pu braver la loi.
Conduis, par degrés, sa tendresse
A supporter ce coup affreux,
Et de l'ami de sa jeunesse
Pour elle, reçois les adieux;
Dis-lui qu'il ne veut pour offrande
Qu'une larme de ses beaux yeux,
Et qu'une fleur de la guirlande
Qui s'enlace dans ses cheveux!

M. Antonin DE SIGOYER.

VERS

Mis au bas du BUSTE DU ROI, lors de l'inauguration de ce BUSTE dans la Salle du Conseil Municipal de *Neuilly-sur-Seine*.

FRANÇAIS, dont il pleurait, durant sa longue absence,
La servitude et le malheur,
Dans ces traits si touchans, avec reconnaissance,
Vois ton ami, ton père et ton libérateur.

M. le chevalier VIGÉE.

LE LOUP ET LA BREBIS.

FABLE.

A travers les barreaux nombreux
Dont s'armait une bergerie,
Certain loup, passé maître en fait de fourberie,
Veneur actif, discoureur dangereux,
Et surtout d'humeur très-gloutone,
Disait à la brebis qu'il dévorait des yeux :
Ouvrez la porte, ma mignone;
Je viens d'un avis précieux
Vous faire part. D'honneur, à vous je m'intéresse.
Ouvrez, ouvrez. — Non pas, répond dame brebis.
Vous êtes loup : or, de ses ennemis
Se méfier c'est preuve de sagesse.
— Il est vrai, je suis loup; mais n'appréhendez rien,
J'ai pour vous beaucoup de tendresse.
Ne me punissez point des torts de mon espèce.
J'en fais serment, je viens pour votre bien.
— Sur tels propos est fou qui se repose.
Hier, sur un semblable ton,
Il m'en souvient, vous disiez même chose
A mon cousin Robin-mouton,
Et, plein du zèle ardent qui pour moi vous anime,
Vous juriez aussi par l'honneur.
Trop crédule, Robin devint votre victime.
Adieu donc, sire loup : adieu, beau protecteur,

Grâces à la leçon que m'offre le malheur,
Je n'oppose à vos vœux qu'un refus légitime.
C'est ainsi qu'on paie un trompeur.

Du loup pénétrant la finesse,
La brebis agit prudemment.
Il ne faut point croire au serment
De celui qu'on a vu parjure à sa promesse.

M. Lambert (Adrien).

A ***.

Il t'en souvient, je te disais naguère :
« Si dans ton cœur jamais nouvel amour
S'ouvrait accès, sans feinte, sans détour,
Viens m'avouer qu'un autre a su te plaire ».
Ainsi parlant, je comptais sur ta foi,
Fier d'être au port, je craignais peu l'orage;
Mais, à présent que je te crois volage,
Tremblant, hélas! d'être éclairé par toi,
Dans ma frayeur je change de langage,
Et seulement je te dis : « trompe-moi ».

M. Mézès.

LE SOUCI.

ROMANCE.

Air : *La comédie est une grande salle.*

Voici le temps cher à la rêverie,
L'été nous fuit emportant ses bluets,
Septembre arrive ; au sein de la prairie
Allons cueillir et chanter ses bouquets !
A l'amitié que l'amitié fidelle
Offre en tribut les doux myotolis ;
Jeunes auteurs, épiez l'immortelle,
Mais laissez-moi les modestes soucis !

Dans les bosquets de l'heureuse Idalie,
Belle Vénus ! lorsqu'à ton beau chasseur
Un monstre affreux eut enlevé la vie,
Quel ne fut point l'éclat de ta douleur !
Tes vœux en vain renouvelés sans cesse,
Sans cesse, hélas ! rappelaient Adonis ;
Ton cœur long-temps fut ivre de tristesse,
Et de tes pleurs naquirent les soucis !

Quand du souci la corolle brillante
S'ouvre avec grâce au souffle du matin,
S'il faut en croire une étude charmante,
Le jour entier sera pur et serein.

Gaîment alors, ô mes douces compagnes,
Allons cueillir la fleur chère à Cypris;
Courons les bois, dépouillons les campagnes:
N'ayons jamais, jamais d'autres soucis!

Oui, cette fleur fait rêver la tristesse;
Son doux attrait charme le sentiment.
Mais vous chez qui la bruyante jeunesse
Guide toujours les ris et l'enjoûment,
Légers amans de l'aimable folie,
Pour être heureux retenez mes avis:
Semez des fleurs au jardin de la vie;
Mais gardez-vous d'y placer les soucis.

Mlle (Caroline) Martelet.

LA BERGÈRE ET LA FEUILLE.

FABLE.

— Cesse de m'agiter, le repos est si doux!
Dit un jour au zéphir une feuille de tremble.
— Cesse de me poursuivre, Amour, je crains tes coups,
Disait Silvie. Or, il me semble
Que la belle et la feuille avaient tort de gémir.
Un peu d'activité ne nuit pas dans la vie :
Sans l'amour que ferait Sylvie?
Et la feuille sans le zéphir?

M. le Filleul des Guerrots.

L'ESPRIT DES DIFFÉRENS ÉTATS.

APOLOGUE, HISTOIRE, OU CONTE.

Il faut avoir, dit-on, pour être vraiment sage,
L'esprit de son état et celui de son âge;
Mais à les définir consiste l'embarras;
Au sens que leur donnait le primitif langage
Les mots ont si souvent dérogé par l'usage;
Et, sans aller plus loin, que de fois, ici-bas,
Le nom d'*esprit* se donne à ce qui n'en est pas!
On dit *esprit de corps, de parti, de vertige:*
Du véritable esprit, ce sont enfans ingrats,
Héritiers du nom seul, indignes de leur tige.....
L'esprit de corps souvent mal vu, mal dirigé,
Se croit un sentiment et n'est qu'un préjugé
Qui vous fait partager, par le nœud qui vous lie,
De vos associés l'erreur ou la folie.....
De l'esprit de parti qui n'a vu de ses yeux
Les coupables écarts, les excès odieux?
Il dénature tout, jusqu'aux principes même,
Ne voit qu'une couleur, n'adopte qu'un système,
Fait de l'ami d'hier l'ennemi d'aujourd'hui;
Mesurant toujours mal l'estime ou l'anathême,
Il ne voit de vertu, de mérite en autrui,
Que l'honneur, faux ou vrai, de penser comme lui.
L'esprit national qu'un faux orgueil inspire,
S'isole, se concentre et devient un délire,

Qui, divisant les rois et les états entre eux,
Voue à l'inimitié les peuples malheureux,
Et par de faux calculs, dont gémit la prudence,
Pour l'éclat d'un moment hâte leur décadence.
Nul de ces esprits-là n'offre donc le bonheur;
Ils sont tous dans la tête, aucun n'est dans le cœur;
Leur délire exalté toujours se passionne;
Et qui dit *passion*, dit ce qui déraisonne.

Aux lois, aux pas du Temps l'homme en naissant astreint
Croît, s'élève, mûrit, s'affaiblit et s'éteint.
Le ciel en le créant, pour cette règle austère,
A chaque âge imprima ses goûts, son caractère,
Et, comme a si bien dit un sage, grand penseur,
Qui n'a l'esprit du sien en a tout le malheur.
Cependant chaque jour que voit-on sur la terre?
L'imberbe encor à peine à l'âge de raison,
Voulant trancher déjà du grave personnage,
Le nain se croyant grand, le fou se croyant sage,
L'homme mûr sans plan fixe ou sans combinaison,
Vieillard tenant aux goûts de sa jeune saison,
Les parures d'Hébé couronnant la matrone
Et les fleurs du printemps sur le front de l'automne.
C'est comme un bal masqué; l'on n'y connaît plus rien,
Les rangs et les habits sont confondus ensemble.
Le plus adroit de ceux que ce chaos rassemble,
Fait consister l'esprit de tout son entretien
A tourmenter celui qui se masque moins bien.
Et c'est là comme on a la raison de son âge!
Mais conserve-t-on mieux celle de son état?

Et dès qu'on est guerrier, pontife ou magistrat,
Sait-on de son emploi mieux honorer l'usage ?
Oh ! que de gens ont cru pour en avoir l'esprit,
Qu'il suffit d'en porter le signe sur l'habit !
Je parle ici d'un temps fort éloigné du nôtre ;
Où le triste égoïsme, où le vil intérêt,
De la corruption était le vrai cachet :
Mon siècle et mon pays en ont pris un tout autre,
Mais à *Schiras* voici ce que Sadi contait.

Légitime héritier d'un vaste et bel empire,
Le fils d'un roi persan desira voyager,
Non pas pour se montrer, mais pour voir et s'instruire ;
Il partit sans éclat, sous un nom étranger,
Et d'un fidèle ami suivi pour tout cortége :
En voyageant ainsi, que de temps on abrége,
Et de combien d'ennuis on sait se dégager !
Point d'acclamations, de harangues, d'adresses,
D'importans curieux, de louanges traîtresses,
Mais l'œil moins ébloui sait mieux voir, mieux juger.
Je veux, dit Kiroé, visiter mes provinces,
Connaître justement ce que l'on cache aux princes,
Étudier l'esprit des différens états,
Sonder des cœurs persans les replis les plus minces,
Voir enfin les abus qu'on ne me dirait pas.
Il visita d'abord ses guerriers, ses soldats ;
Il les trouva zélés, valeureux, intrépides,
À la voix de l'honneur affrontant le trépas ;
Mais un peu trop épris des lauriers homicides,
Tuant par habitude et rapinant par goût,
Se croyant par le glaive en droit d'exiger tout,

Oubliant qu'ils ne sont soldés par la patrie
Que comme des vengeurs, et surtout des soutiens,
Et s'embarrassant peu dans leur sombre furie
D'être aussi les fléaux de leurs concitoyens :
Ils auraient vu piller, incendier le globe,
Vu périr tous les leurs sans être plus émus,
Pour une étoile, un grade, ou des sequins de plus.
Gloire ! tout ton mérite à mes yeux se dérobe,
S'écria, malgré lui, le jeune roi confus,
J'en voulais voir l'éclat, je n'en vois que l'abus.
Allons voir les Imans, les Mollaks, les Derviches!
Ils prêcheront au moins la morale et la paix.
Il les vit : occupés de leurs seuls intérêts
Ils songeaient aux moyens d'être puissans et riches ;
Caressaient le pouvoir, mais pour s'en emparer ;
Abrutissaient le peuple afin de l'égarer,
Attiraient des mortels les tributs par la crainte,
Et refusaient les leurs aux besoins de l'état ;
Se paraient en public d'une austérité feinte,
Se vengeaient en secret du jeûne d'apparat !
Est-ce donc là l'esprit d'un si saint ministère ?
Dit Kiroé ; non, non : des organes d'un Dieu
Ils défigurent tous l'imposant caractère ;
De tels prêtres feraient déserter le saint lieu.
Mais voyons à *Schiras* comme on rend la justice :
Les juges, les cadis et les hommes de loi,
Doivent sentir le prix de leur auguste emploi...
Pour notre observateur, hélas ! nouveau supplice :
Ils faisaient tous ployer le code à leur caprice.

Le juge pour de l'or, ou sensible aux amours,
Fait chanceler des lois ou mentir la balance;
Le cadi, pour vanter plus haut sa surveillance,
Guette, épie, envenime actions et discours.
L'homme de loi, chargé des droits de sa partie,
Attise l'étincelle, en fait un incendie,
Et toujours chicanant, griffonnant, grossoyant,
Ne veut, tort ou raison, éclairer son client,
Que lorsque son dossier fécondé par sa plume
Aura d'un bon pied cube atteint l'épais volume.
O malheureux Persans! gardez-vous des procès!
A Schiras, du meilleur le gain n'a rien qui vaille;
Car de l'huître entre vous, disputée à grands frais,
Aucun des deux plaideurs n'aura même une écaille.

Laboureur, commerçant, artiste, financier,
Du prince, tour à tour, subissent la censure....
L'avidité sordide avilit le fermier
Qui, seul dispensateur des dons de la culture,
Au citadin peu riche, à l'actif ouvrier,
Ne prétend, qu'à prix d'or, livrer sa nourriture;
Et plus arabe encor, quand la saison est dure,
Enfouit sa récolte ou ferme son grenier.
Le marchand prend pour loi vendre cher, peu payer,
Et de ses gains honteux, pour augmenter l'usure,
Fraude la qualité, le poids ou la mesure.
Le régisseur du fisc, escorté de suppôts,
Par les vexations quadruple les impôts.
Sur les maux de l'état le financier spécule....
Le grand vise aux honneurs, au rang, aux dignités,

Au nom d'aïeux douteux qu'il n'a pas imités.
L'artiste se dégrade ou se rend ridicule,
En refusant justice au talent d'un émule.
L'écrivain vend sa plume au satrape en crédit.
Enfin tous les états n'ont plus qu'un même esprit :
L'intérêt personnel est ce qui les inspire.
J'ai vu, dit Kiroé, laboureurs, commerçans,
Prêtres, juges, guerriers; j'ai peu vu de Persans.
Un règne désastreux a tout fait disparaître,
Lui répondit alors le sage, son ami ;
Sur l'esprit des sujets dont le sort le rend maître,
Un roi ne peut jamais influer à demi ;
C'est à toi, Kiroé, de tout faire renaître.
Des talens, des vertus, dont tu vois le sommeil,
Tu peux, par ta sagesse, exciter le réveil;
Le mérite n'attend qu'un sol qui le féconde ;
Pour le faire germer que ta main le seconde :
L'œil d'un roi vertueux en est le vrai soleil.
Sois juste, vigilant, économe, sincère,
Éloigne les flatteurs, cherche la vérité.
Récompense en monarque, et ne punis qu'en père ;
A tes visirs, surtout, donne l'ordre sévère
De faire aimer tes lois et ton autorité ;
Tout reprendra la vie et la fécondité,
Et l'esprit des états, dépouillant l'égoïsme,
N'aura pour base alors qu'un vrai patriotisme,
L'amour du bien public et de l'humanité.

M. DE LA CHABEAUSSIÈRE.

LE TROUBADOUR ET SA BERGÈRE.

ROMANCE.

TROUBADOUR de belle apparence
Cherchait aventure d'amour :
Dans les montagnes de Provence,
Par hasard, il errait un jour;
En sortant de joli bocage,
Tout au bas d'un riche coteau,
Il voit assise sous l'ombrage
Fillette gardant un troupeau.

Désir que jeunesse fait naître
Brûle déja le Troubadour :
L'espoir vient, avant de connaître
L'objet de son nouvel amour.
Tant de Beautés du haut parage
Ont loué sa témérité!
Doit-il craindre, près d'un village,
D'éprouver la sévérité?

— Dieu vous gard', jeune Pastourelle....
Que faites seule en ce vallon?
— Je caresse la fleur nouvelle
Et la garantit du frêlon.

— Chantiez, me semble, une romance...
Et tant doux étaient vos accens!
— Si voulez que la recommence,
D'un peu loin écoutez mes chants.

— Eh quoi! gentille Pastourelle,
Craignez de me voir près de vous?
— Veux plaire à mon ami fidèle,
Dont le cœur est un peu jaloux.
— Vous ignorez, fille innocente,
Qu'amour s'accroît par le tourment.
— L'amour de mon ami s'augmente
Quand lui donne contentement.

— Me direz votre nom, la Belle,
Faut qu'il se grave dans mon cœur.
— Long-temps on me nomma cruelle,
Ne le suis plus pour mon bonheur.
— Montrez un peu trop de finesse,
Bergère; parlez sans détour.
— Pour bien-aimé n'ai que simplesse;
Pour les trompeurs ai plus d'un tour.

— Voyez-vous dans cette aumônière
Bourse pleine de pièces d'or?
— Mon ami n'a que la rivière
Et ses filets pour tout trésor;
Mais à votre bel équipage,
A tous vos anneaux de rubis,

Préfère le bien d'être sage:
Il ne baisse jamais de prix.

Le Troubadour, avec instance,
Priait Nice de l'écouter :
La Pastourelle, avec prudence,
S'enfuit sans vouloir s'arrêter.
Amant léger, va, ta conquête,
Dit-elle, n'a rien de flatteur :
Point ne verras femme coquette
Quand amour vrai règne en son cœur.

Mme de Montanclos.

L'ÉQUIVOQUE.

Un mari, sans ménagement
Pour sa fidèle et chaste épouse,
Donnait un libre épanchement
A son humeur noire et jalouse :
« Je ne puis souffrir votre Armand;
» C'est un fat, un sot; oui, madame,
» Le plus sot que vous connaissiez. »
— « Ah! mon ami, lui dit sa femme,
» Mon ami, vous vous oubliez. »

M. Ponsardin-Simon.

A ***.

Serait-il vrai que ta bouche infidelle
Me prescrirait de te fuir pour toujours,
Et que ton âme aux voluptés rebelle,
Eût abjuré l'empire des amours?
S'il est ainsi, que tu vas être à plaindre!
Tu chercheras vainement le bonheur :
Aux douces lois que tu prétends enfreindre,
Succéderont des lois dont la rigueur,
Te réduisant sans cesse à te contraindre,
Dessèchera ta beauté dans sa fleur.
Crois-moi, renonce à cette indifférence;
Des feux d'amour laisse-moi t'enivrer;
Assez long-temps, brûlant d'impatience,
A tes genoux tu m'as vu soupirer,
Et tu ne peux douter de ma constance.
Ah! prends pitié de ma vive souffrance!
Des longs tourmens que je sus endurer,
Accorde-moi la douce récompense;
Ou, si tu veux encor la différer,
Cruelle, au moins permets-moi d'espérer;
Car c'est mourir qu'aimer sans espérance.

M. Auguste Moufle.

SUR LA FAUSSE PHILOSOPHIE.

STANCES.

SAINTE Religion, que j'aime tes concerts !
Ils célèbrent un Dieu qui fit tomber tes fers ;
Dans l'empire des lys, te voyant reparaître,
En moi tout se ranime, et je me sens renaître :
Foudroie, il en est temps, ces coupables mortels,
Dont la philosophie outragea tes autels.

A leur système affreux je craindrais de répondre :
Un seul de tes regards saura mieux les confondre ;
Ils y verront briller l'immortelle clarté,
Sûre de triompher de l'incrédulité ;
Frappés du vif éclat que répand sa lumière,
Ils iront abjurer leur erreur mensongère.

S'ils persistent encor dans leur aveuglement,
Si l'orgueil à leurs cœurs fournit un aliment,
Que ta céleste voix alors se fasse entendre !
Leurs faux raisonnemens ne pourront les défendre ;
Et quand ils tourneront leurs regards vers les cieux,
Soudain ils se diront dans un transport heureux :

« Ces mondes étoilés qui brillent sur nos têtes,
» Ces fougueux aquilons précurseurs des tempêtes,

» Ces pins audacieux, ces fragiles ormeaux,
» Qui peuplent nos forêts, qui parent nos coteaux,
» Ces odorantes fleurs, cette fraîche verdure,
» Tout démontre aux humains l'auteur de la nature ».

Sans reconnaître un Dieu, tu ne peux faire un pas,
Philosophe insensé! quoi, ne vois-tu donc pas
L'ordre de l'univers et sa magnificence?
Tout, d'un Être suprême atteste l'existence;
Consulte la raison, que son charme vainqueur
Éclaire ton esprit et fléchisse ton cœur.

Eh! pourquoi t'obstiner à nier l'évidence?
Rentre en toi-même, ingrat; bénis la providence:
C'est elle qui prévoit tes renaissans besoins;
Elle pourvoit à tout par ses généreux soins,
Et ton âme endurcie ose la méconnaître?
Aux pieds du Dieu vivant tombe, et connais ton maître.

Fais taire ton orgueil, implore sa pitié,
Abaisse devant lui ton front humilié;
Apprends que ce Dieu bon, toujours prêt à t'absoudre,
Peut sur toi d'un seul mot faire éclater la foudre;
Ne sois donc plus rebelle à ses divines lois;
Redoute sa colère, obéis à sa voix.

M. Dusausoir.

LA FONTAINE DU GRAND BOIS.

ROMANCE.

Vois-tu sur cette couche obscure
Cet infortuné pélerin?
Son sang coule d'une blessure,
Et rougit sa robe de lin.
La lampe, à ses côtés placée,
Jette de mourantes lueurs,
Et, près de lui, sa fiancée
Se lamente et verse des pleurs.

Cette belle, c'est Isoline;
Ce pélerin, c'est Dieudonné:
Il arrivait de Palestine,
Blessé d'un trait empoisonné.
Vierge si tendrement éprise,
Se pourrait-il donc que le sort,
De la couche à l'hymen promise
Aujourd'hui fît un lit de mort!

Aux pleurs de sa fidèle amie
Dieudonné pressentit sa fin:
« Me faudra-t-il quitter la vie
» Sans avoir obtenu ta main!
» Combien du départ de mon âme
» Le moment serait moins cruel,

Et depuis ce jour, dans leur peine,
Les amans et les pélerins
Viennent au bord de la fontaine
Implorer la Reine des saints.

M. Lorrando.

LE MÉRITE.

A la porte de l'empirée,
Lorsque le mérite parut,
Voulant lui disputer l'entrée,
L'envie aussitôt accourut.

A combattre son ennemie,
Tous les dieux semblent l'animer....
Le mérite blesse l'envie,
Sans avoir pu la désarmer.

Pour fixer alors la victoire,
Le temps arrive à son secours,
Et lui donne auprès de la gloire,
La place qu'il garde toujours.

M. R*** de L**.

IDYLLE.

A votre sort je porte envie,
Jolis serins éclos pour le bonheur.
Les soucis, les chagrins dont mon âme est flétrie,
Sont inconnus à votre cœur.
Tranquilles, sans remords, vous goûtez la douceur
D'une vie innocente et pure.
Vous ne formez aucun desir
Que ne couronne le plaisir,
Le vrai plaisir, celui de la nature.

Attentif à tous vos besoins,
Je prépare le grain qui vous sert de pâture.
Vous devez à mes tendres-soins
L'eau claire où votre aile se baigne.
C'est moi-même qui vous enseigne
A moduler ces jolis airs
Dont vous enchantez mon oreille.
Quand, le matin, je me réveille
Au bruit de vos joyeux concerts,
Hélas! qu'ils sont heureux, dis-je alors en moi-même!
Tandis qu'à peine Églé soupçonne que je l'aime,
Ils donnent librement tous les instans du jour
Aux tendres soins de leur amour.
L'amour n'est point chez eux un tourment qui dévore,
Un feu qui ne s'éteint que pour renaître encore;

Mais rarement les rois font entr'eux des repas :
Ils se battent ensemble et ne se traitent pas.
Croiriez-vous d'Ibrahim un singulier caprice ?
Il voulut des pois verts au coulis d'écrevisse ?
Il en eut : les Sultans sont servis à leur goût.
Pour juger du succès de ce nouveau ragoût,
Il fait à son conseil tâter de sa cuisine.
Avec un simple mot, on la trouvait divine ;
Mais sur le point d'honneur, le prince délicat,
Avait caché le nom de l'inventeur du plat.
Le plat réussit mal. Le Sultan gastronome
Mande son cuisinier, sot et malhonnête homme,
Qui manque les coulis et veut l'empoisonner ;
Il le condamne à mort pour son mauvais dîner.
L'autre, à ce juste arrêt, tombe à genoux, s'excuse,
Défend son tripotage, et les litrons accuse.
« Le coulis était bon, mais les pois étaient durs,
» Magnanime Sultan ! qu'on me les donne mûrs,
» Je réponds de la sauce, et vous pouvez m'en croire ;
» Bien plus que de ma vie, il y va de ma gloire.
» Faites aux pourvoyeurs de votre majesté
» Subir le châtiment qu'ils ont seuls mérité
» Pour avoir compromis votre estomac sublime :
» Votre indigestion, à coup sûr, est leur crime ».
On ne pouvait, au fond, reprocher à Zamblis
Que le tort assez grand de manquer les coulis.
Après un bon Sultan, rien de plus rare au monde
Qu'un parfait cuisinier. Ibrahim, qui le gronde,
Signe enfin le pardon de son maître d'hôtel ;
Mais à son estomac il faut un criminel.

Les marchands de pois verts traduits à l'audience,
Entendent mettre aux voix leur terrible sentence.
«Il faut les empaler, criait le Grand-Visir.
» Brûlés à petit feu, nasille un vieux émir.
» Pour moi, je suis d'avis, dit le chef des eunuques,
» Qu'on presse du cordon leurs sacriléges nuques ».
Le Muphti ruminant, pensa qu'il serait bon
De les faire expirer sous le poids du bâton.
L'expéditif Aga, qui veut qu'on les décolle,
Étourdit le conseil du bruit de sa parole.
«Amis, dit le Sultan, vous m'embarrassez fort:
» Quoique je goûte assez tous ces genres de mort,
» Le knout avec le pal emporte la balance;
» A ces doux châtimens je borne ma vengeance ».
Chacun se récria, plein d'admiration,
Sur un si noble trait de modération,
Hormis les pourvoyeurs qui ne l'exaltaient guère,
Et trouvaient qu'à la cour l'éloge s'exagère.
Échinés, embrochés, et pour des petits pois!
N'ayant plus qu'un parti pour sauver à la fois
Et leur dos et le reste, aux pieds de sa Hautesse,
Ils tiennent ce discours plein de délicatesse:
« Très-gracieux Sultan, qui dictez notre mort,
» Daignez considérer que nous n'avons pas tort;
» Que si de mauvais fruits sont sortis de nos terres,
» La peine en doit tomber sur les propriétaires;
» Qu'en vain nous prodiguons pour vous faire un bon plat,
» Nos soins et nos talens, si le sol est ingrat:
» Par quoi votre sagesse étant mieux informée,
» S'en va nous rétablir dans notre renommée,

» Et punir justement les maîtres du jardin
» Pour les rendre attentifs sur le choix du terrain ».

Ils avaient du Sultan flatté la gloriole,
Et la distinction ne lui parut point folle.
Il fit quelques momens semblant de réfléchir ;
Puis, consultant de l'œil les yeux du Grand-Visir,
Absout les harangueurs, mande les vrais coupables,
De très-honnêtes gens, les plus considérables
Que l'on vit dans Bizance et dans les environs,
Fidèles Musulmans, bons parens, bons patrons,
Payant bien leurs impôts, mais dignes des galères,
Puisque les petits pois venaient mal dans leurs terres.
Cette fois Ibrahim étant déterminé
A pendre au moins quelqu'un dans son après-dîné,
Se promet de montrer un cœur inexorable.
Peut-on être cruel au sortir de la table ?
Mais quand on dîne mal, on devient très-bourru.

Ah ! quel triste cortége en ces lieux a paru !
Du moins si vous pouviez, malheureuses victimes,
Tromper du Grand-Seigneur les coups trop légitimes,
Et sortir d'embarras par un détour subtil ;
Mais tout le monde, hélas ! n'a, comme on dit, le fil.
Devant votre jury, je vous vois en silence
Ecouter votre arrêt, partir pour la potence,
Et, sans montrer d'esprit, marquer assez d'humeur.

Ciel ! d'où naît tout à coup cette vive rumeur ?
Sans voile, échevelée, et les yeux pleins de larmes,
S'élançant au milieu des muets et des armes,
Nommant son fils, son frère, appelant son époux,
Une femme aux bourreaux, qui suspendent leurs coups,

Crie : Arrêtez ! court, vole, et tombe évanouie
Aux genoux du Sultan, dont la vue éblouie,
A travers sa pâleur admirait sa beauté.
« Eh bien ! eh bien ! dit-il, d'un air inquiété :
» Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? que voulez-vous, ma fille » ?
Elle rouvre les yeux : « Ah ! sauvez ma famille ».
— Je ne puis, mon enfant : les cordons sont tous prêts,
Et je ne reviens pas sur mes justes arrêts.
—Quoi ! mes parens...—Mourront. Pour adoucir tes peines,
Je veux bien, par faveur, te laisser leurs domaines,
Que je puis confisquer et réunir aux miens.
—Ah ! Seigneur, sans leurs jours, que m'importent leurs biens ?
Ces biens les ont perdus : qn'ils obtiennent leur grâce !
De mes libres discours, daignez souffrir l'audace :
Ni votre cuisinier, ni vos marchands de pois,
Ni mes tristes parens, condamnés par vos lois,
N'ont mérité, Seigneur, l'exoès de vos supplices.
Vous vouliez des poids verts au coulis d'écrevisses ;
Mais, Votre Majesté, non plus que ses sujets,
Ne soupçonnent comment se font ces entremets ;
Ils se font dans la terre, et non dans la cuisine :
Il faut que, pour unir bon goût à bonne mine,
De coulis, au lieu d'eau, tous les jours inondés,
Les pois du sol natal sortent accommodés :
Après quoi, servis chauds sur vos tables sacrées,
Des meilleurs entremets, des plus fines entrées
Ils passent le mérite ; et Votre Majesté
Peut en faire l'épreuve et voir la vérité :
Ce plat de mon métier sera prêt dans l'année.
Jusques-là, suspendez la sentence donnée,

Et signalez le nom de Père des Croyans.
—D'accord ! à l'an prochain ; c'est là que je t'attends,
Dit le bon Ibrahim. Allez, qu'on les délivre!
Jusqu'à mon plat de pois, je leur permets de vivre.
Ils vécurent, dit-on, et le plat ne vint pas :
Le prince eut d'autres goûts : il voulut d'autres plats :
Il oublia les pois à l'époque fatale.
Bientôt de son neveu vint l'heureuse cabale
Qui renversa la nappe, et lui fit, aux Sept-Tours,
Pleurer le changement des cuisines des cours.

M. Briffaut.

LES ÉPOUX ÉPIDÉMIQUES.

Imité de Martial. *Liv.* 8. *ép.* 43.

A ses moitiés Letifer est fatal :
Tous ses maris, Vespilla les enterre.
Chacun des deux sur le lit conjugal
Secoue à part la torche funéraire :
Unis, Vénus, ce couple sépulcral;
La conséquence en est certaine et claire;
Car d'Atropos le tranchant infernal,
Pour accorder l'un et l'autre adversaire,
Au même instant et par un coup égal,
Des deux conjoints délivrera la terre.

M. Simon (E. T.)

DEUX TRAITS DE NAIVETÉ.

Certain soir, dans une maison,
Chacun racontait sa folie.
C'étaient des bons mots à foison,
Maint quolibet, mainte saillie,
Parfois un peu de déraison;
Qu'importe? pourvu que l'on rie.
Mieux valent ces doux passetemps
Que ces bouillotes insipides
Où mes bons amis sont avides
De s'enrichir à mes dépens.
Voici, parmi les traits d'histoire,
Qui, ce jour-là, furent contés,
Deux plaisantes naïvetés
Dont j'ai conservé la mémoire.

Une duchesse de Bouillon,
Jeune encore, unissait, dit-on,
A l'humeur vive et joviale
Une franchise originale.
Sans nulle gêne, elle disait
Trop vite ce qu'elle pensait.
Après une assez longue absence,
A Paris étant de retour,
Elle voulut revoir, un jour,
La compagne de son enfance,
Toujours chère à son souvenir.
Un matin elle va chez elle.

Hortense venait de sortir,
A sa place elle voit venir
Une vieille sempiternelle,
(Sara, c'est ainsi qu'on l'appelle)
Marchant, ou plutôt se traînant
Sur un appui qu'elle se donne.
Vous eussiez dit, en la voyant,
La décrépitude en personne.
La duchesse d'abord s'étonne
De voir ce squelette ambulant.
Puis, craignant qu'à chaque moment
Elle ne tombe en défaillance,
Elle se hâte, en se nommant,
De demander sa chère Hortense.
A ce nom, l'antique Sara
Lui dit d'une voix tremblotante :
« Votre chère Hortense est absente.
» Elle dîne en ville, et, de là
» On la mène à la comédie,
» D'où bien tard elle reviendra.
— » Ma bonne, eh bien! je vous en prie,
» Quand elle rentrera ce soir,
» Si vous êtes encore en vie,
» Dites-lui de venir me voir. »
A ce trait de franche simplesse
Joignons, comme je l'ai promis,
Naïveté d'une autre espèce.

Un riche habitant de Paris
Venait de prendre à son service
Un bon Picard, franc, sans malice,

Dont le père était son fermier.
Cet homme, un jour, à l'échéance,
Venant payer sa redevance,
Trouve son fils sur l'escalier.
« Bonjour, mon fils. — Bonjour, mon père.
— » Eh bien, Jean, te voilà, j'espère,
» Heureux, content dans la maison.
— » Pas beaucoup. — Pour quelle raison?
» Qui donc ici peut te déplaire?
» Sont-ce les maîtres? — Au contraire.
» Ils sont honnêtes, obligeans.
» Mais leurs gens, mon père, leurs gens,
» C'est bien la plus maudite espèce,
» Qu'on puisse voir dans l'univers,
» M'accusant à tort, à travers,
» Ou bien me jouant quelque pièce.
» Je suis leur vrai souffre-douleur.
» A-t-on commis quelque fredaine?
» C'est Jean. Brise-t-on, par malheur,
» Verre, faïence ou porcelaine?
» C'est Jean qui toujours a tout fait ».
Tandis qu'ainsi se lamentait
Le pauvre Jean contant sa peine,
Voilà grand bruit dans la maison,
Qui se fait entendre. Il s'arrête,
C'est lui qu'on appelle à tue-tête.
« Jean, Jean. — Eh bien! que me veut-on?
— » Cours vite chez la sage-femme;
» Qu'elle vienne assister madame;
» Elle souffre du mal d'enfant.

— » J'y vais, j'y cours. Eh bien! mon père,
» Vous l'entendez, la chose est claire,
» Voilà qui m'achève. — Comment?
— » Tenez, je le gage d'avance,
» Vous verrez que ce marmouzet,
» Dont ma maîtresse est en souffrance,
» C'est encor moi qui l'aurai fait ».

M. FAMIN.

VERS

Pour le PORTRAIT de madame la comtesse de M**.

Du papillon vous qui suivez les lois,
Fuyez, s'il en est temps, l'aimable Gabrielle;
En voyant ses attraits vous serez infidelle!
Mais, hélas, ce sera pour la dernière fois!

M. le baron DOCHELET.

QUATRAIN.

Que de projets formés que le destin dérange!
L'*usurpateur,* justement s'enfuyait,
Le jour où M.....e, inspiré, terminait
Un long éloge à sa louange.

M. MAYEUR (F.)

MORCEAU IMITÉ DE L'ARIOSTE.*

Le destrier qu'en ces vertes forêts,
Sur l'herbe épaisse, et sous l'ombrage frais,
Au pied d'un myrte avait lié son maître,
Non loin de lui voit une ombre paraître,
S'en épouvante, et soudain, de hennir,
En secouant le myrte qui l'arrête,
Mais dont en vain il fait trembler la tête;
A s'échapper il ne peut parvenir.
Vous avez vu le tronc d'un arbre antique;
Privé d'un suc dès long-temps desséché,
Lorsque dans l'âtre il repose couché,
Et qu'à son bois le feu se communique;
Tout à coup l'air enfermé dans son sein,
Se dilatant, s'en échappe avec force,
Sort, s'enfle, siffle, et se fraie un chemin;
Ainsi, blessé par le coursier divin,
L'arbre en criant entr'ouvre son écorce,
Distinctement il en sort une voix
Qui dit, poussant des sanglots lamentables:
« Beau chevalier, si ton esprit courtois,
» Si la bonté qu'en tes yeux j'aperçois,
» Est bien d'accord avec tes traits aimables,
» Daigne éloigner ce cruel animal
» Qui de mon arbre augmente encor le mal;
» C'est bien assez du tourment que j'endure,
» Sans qu'on y joigne un supplice étranger ».

À cette voix, soudain le bon Roger,
Qui reposait couché sur la verdure,
Tourne les yeux vers le myrte vivant,
Se lève, approche, et, de près l'observant,
Voit le prodige ; à peine il s'en assure ;
L'émotion colore son beau teint :
Il se saisit de son coursier mutin,
Que de cet arbre aussitôt il détache ;
Puis il s'écrie : « Esprit, ange, ou lutin,
» Déesse, ou Dieu, qu'un miracle nous cache,
» Pardonne-moi, de grâce ; j'ignorais
» Que cette écorce enveloppât des traits ;
» Si j'avais pu soupçonner ce prodige,
» Je n'aurais pas permis que mon coursier
» Fît une injure à ta sensible tige.
» Mais, cependant, dis-moi comment pressé
» Par un vieux tronc d'écorce hérissé,
» Tu peux cacher, sous cette forme vaine,
» L'esprit, la voix, l'intelligence humaine.
» Oh! que toujours l'indulgence des cieux
» Sauve ton front des torrens pluvieux ;
» Ah ! si je puis réparer mon injure,
» Dès à présent, ou bien dans l'avenir,
» Arbre sacré, je proteste, je jure,
» Par la beauté, chère à mon souvenir,
» Que tu verras pour toi briller mon zèle ;
» À ce serment mon cœur sera fidèle ».
Il dit : le myrte aussitôt tressaillant,
Paraît trembler du pied jusqu'à la cime ;
Bientôt son tronc de ses fibres exprime

Une moiteur pareille au suc bouillant
Qui sort du sein de la branche encor verte,
Quand par le feu son écorce entr'ouverte
Se rétrécit, et fume en pétillant.

M. Parseval.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

A UNE INFIDÈLE.

Adieu, trop cruelle bergère,
Non, je ne veux plus vous aimer ;
Puisque j'ai cessé de vous plaire,
Une autre saura m'enflammer.

Quoi ? sans pitié, vous avez vu mes larmes,
Et mes tourmens et ma douleur :
Je vais donc rêver seul, m'éloignant de vos charmes,
A ce qu'on nomme le bonheur.

Mais, quelque jour, de votre indifférence
Je verrai triompher un rival trop heureux ;
Vous songerez alors à ma souffrance,
Peut-être, en me plaignant, l'en aimerez-vous mieux.

M. Chambet (C.-J.), de Lyon.

LA CONSTANCE.

Imitation de PÉTRARQUE.

PLACEZ-MOI dans les lieux où règne un long printemps,
Où l'hiver fait durer sa piquante froidure;
Où du soleil les feux les plus ardens
Sèchent les fleurs et la verdure ;
Dans les climats lointains, où, s'élevant des eaux,
Cet astre radieux éclaire la nature ;
Où sa lumière enfin expire au sein des flots :
Indigent aujourd'hui, demain dans l'opulence,
Que je sois le jouet d'un bizarre destin ;
Que je respire un air nébuleux ou serein,
Vers mon automne que j'avance,
Que je revienne à l'âge des amours,
Que vite ou lentement se dévident mes jours ;
Que je sois libre, esclave même,
Que mon nom soit obscur, brille dans l'univers :
Oui, je serai toujours le même,
Et toujours, d'un amour extrême,
Je chérirai l'objet dont je porte les fers.

M. DIGOY.

ÉPITRE A M. LE COMTE DE....

(Mai 1814.)

AMI de la campagne et de ses doux plaisirs,
Le retour du printemps vient combler tes desirs.
Hâte-toi de jouir des bienfaits qu'il t'assure;
Accours à son réveil saluer la Nature.
Déjà, de ton amour elle t'offre le prix :
Lorsque sa voix t'appelle, abandonne Paris.
Privé de tes regards, ton domaine champêtre,
Inculte, abandonné, redemande son maître;
Viens calmer ses regrets en lui rendant tes soins;
Ta présence est pour lui le premier des besoins.
Reviens : à tes bosquets, à tes vertes prairies,
Nous irons confier nos douces rêveries.
Pour embellir ton sort, pour charmer tes momens,
L'amitié te convie à ses épanchemens.
Le silence des champs convient aux cœurs sensibles;
De la belle nature, admirateurs paisibles,
Nous saurons à la fois jouir de ses attraits,
Étudier sa marche, épier ses secrets.
Heureux, qui, possesseur du donjon de ses pères,
Comme eux, à son abri, coule des jours prospères;
Qui, chéri d'Apollon, disciple de Cérès,
Cultive tour à tour, les arts et ses guérets!
Exempt des noirs soucis enfans de l'opulence,
Il jouit noblement des fruits de l'abondance;

D.

Du mortel sans appui, l'ami, le protecteur,
Toujours dans ses devoirs il place son bonheur.

Vois-tu ce jeune arbuste à la tige légère,
Porté dans nos climats d'une terre étrangère?
Vainement la nature autour de lui sourit :
L'arbrisseau malheureux se dessèche et périt.

Tel est l'homme des champs exilé dans nos villes.
Ami des simples mœurs et des plaisirs tranquilles,
Le chaume qui le couvre a pour lui plus de prix
Que nos plafonds altiers, que nos riches lambris;
Il laisse en son délire une foule importune
Dans les palais des grands adorer la fortune;
Satisfait de son sort, sans soins, indépendant,
Il n'envia jamais un destin plus brillant.

Toi-même, avant l'époque à ton repos fatale,
Où, transfuge des champs, tu vis la capitale,
Ici, me disais-tu, je veux finir mes jours.
Ce n'est que dans ces lieux que l'heureuse nature
A nos regards charmés se montre toujours pure :
Ici, l'on sait régler ses desirs et son cœur;
La modération, source du vrai bonheur,
Dans l'asile rustique habite avec le sage;
L'homme, au sein des cités, n'en connaît point l'usage;
De la raison sévère éloignant le secours,
Les seules passions le gouvernent toujours.
Qui saurait à nos jeux, s'il a pu les connaître,
Préférer les plaisirs que la ville voit naître?
Vainement leur éclat un moment nous séduit,
L'ennui les accompagne, ou le remords les suit.

Autres temps, autres goûts, diras-tu : quand nos villes
S'embrasaient au flambeau des discordes civiles,
Je fuyais les cités, je cherchais aux hameaux
L'oubli de tant d'erreurs source de tant de maux;
Mais lorsque désarmé, le ciel dans sa clémence,
Rend un père à ses fils après vingt ans d'absence,
Et que tous les Français par l'amour enflammés,
De contempler leur Roi se montrent affamés,
Pourrais-je, inaccessible à leur vive alégresse,
Résister aux élans de la commune ivresse?
— J'approuve ce beau zèle, il t'honore à mes yeux;
Mais de l'ambition l'attrait est dangereux :
Crains sa trompeuse amorce, et fuis le ridicule
De tous ces *postulans* (1) dont la race pullule;
Aspirans (2) surannés, tristes originaux
Dévoués aux crayons des modernes Calots.
Observe ce vieillard, qui veut, par droit d'aînesse,
Enlever les emplois à l'active jeunesse;
Oui, Messieurs, nous dit-il d'une débile voix,
Tout mon département atteste mes exploits :
J'ai défendu le trône, et vingt ans, dans ma terre,
Aux ennemis du Roi j'ai déclaré la guerre;
Je viens lui demander le prix de mes travaux :
Mon cœur n'a pas vieilli; si mon bras moins dispos
Des atteintes du temps éprouve quelqu'outrage,
Je veux pour le conseil réserver mon courage.....
— « Quel vertige t'a pris! eh! bon homme, crois-moi,
» Les rois ont peu besoin de soldats tels que toi :

(1) — (2). L'*Aspirant*, le *Postulant*, caricatures qui parurent à l'époque où cette épître fut écrite.

» Laisse à tes fils l'honneur de défendre leur Prince :
» Ton âge a d'autres soins : retourne à ta province,
» Bois avec ton curé, fais la guerre aux perdrix,
» Et de tes jours, surtout, ne reviens à Paris ».
Mais tandis que pour toi, pleine d'un tendre zèle,
A tes goûts primitifs ma muse te rappèle,
De ces goûts négligés regrettant la douceur,
Et gémissant enfin d'une trop longue erreur,
Je te vois t'éloigner de ce théâtre immense
Qu'admire le mortel séduit par l'apparence,
Et d'un songe brillant détrompé pour jamais,
Joyeux et plein d'ardeur regagner tes bosquets.
L'illusion nous plaît ; bientôt l'expérience,
De ses charmes pour nous, détruit la jouissance.
Ainsi le grand Virgile à la cour des Césars,
Abjurant les honneurs, la gloire et ses hasards,
Invoquait le Lycée et le riant Ménale,
Le Taygète où se plut la candeur virginale,
Les grottes de Tempé, les bords du Sperchius,
Et les ombrages frais des vallons de l'Hémus !
Quand Dioclétien, pour ses champs de Salone,
Des Césars et du monde abandonna le trône,
Saisi d'un doux transport en abordant ces lieux
Témoins de sa jeunesse et de ses premiers jeux,
Rome, s'écria-t-il, tes grandeurs, ton empire,
Ne valent pas l'air pur qu'à Salone on respire ;
Qu'un autre désormais commande à l'univers,
Je lui cède mon rang, je lui lègue mes fers !

M. Chaudruc, de Crazannes.

COUPLETS

Adressés à S. A. R. MONSEIGNEUR le Duc de Berri, à l'occasion de son Mariage avec la Princesse de Naples.

Air : *de l'Oriflamme.*

O toi, l'honneur de la chevalerie,
Toi, dont l'aspect enflamme le guerrier,
Berri! le myrte, au gré de la patrie,
Va donc fleurir, pour toi, près du laurier.
Louis devait ce prix à ta vaillance,
Et nous, mettons nos voix à l'unisson,
Pour répéter le cri cher à la France :
Vive Berri! gloire au fils d'un Bourbon!

Peuple français, bénis ta destinée;
Vois Caroline, à la cour de Louis,
Le front orné des roses d'hyménée,
Consolider le triomphe des lys;
Son nom pour nous est d'un heureux présage,
Et nous verrons Caroline Bourbon
Mère d'un fils, objet de notre hommage
Et de l'amour qu'inspire un si beau nom.

Oui, des Bourbons, la race auguste et chère
A notre amour conservera ses droits,
Et nous serons, sous leur règne prospère,
Ce qu'ont été nos pères autrefois.

Fier d'obéir à leurs lois paternelles,
Tout bon Français tient gravés dans son cœur
Ces mots sacrés pour des sujets fidèles :
Tout pour le Roi, la patrie et l'honneur.

Plus de danger pour notre belle France;
Près de Louis, elle a dans Ferdinand,
Un défenseur dont la haute vaillance
Lui garantit les beaux jours qu'elle attend;
Et nos guerriers, si la voix de la gloire
Sous Ferdinand les appelle aux combats,
Sauront, par lui menés à la victoire,
A son exemple affronter le trépas.

ENVOI.

Du vaillant Béarnais, illustre rejeton,
La muse qui t'adresse aujourd'hui son hommage
Sait qu'il est malaisé de trouver un langage
Digne de ton auguste nom :
Mais témoin des apprêts de l'hymen d'un Bourbon,
Elle n'a pu résister à l'envie
De parler du guerrier, qui, tout à la patrie;
Quand l'honneur parle obéit à sa voix,
Toujours prêt à défendre, au péril de sa vie,
Le trône du meilleur des Rois.

M. Chas.

ÉPITRE

A MES CONFRÈRES les auteurs des Dîners du Vaudeville.

Au moment où la plus aimable....
La plus folle des nations,
Par un bienfait inestimable,
Libre du joug des factions,
Va reprendre un calme durable
Sous l'égide de ses BOURBONS,
Sa gaîté franche, inépuisable,
Sa lyre légère, sa voix
Qu'étouffait le fracas des armes,
Et la musette et le hautbois
Qui faisaient taire les alarmes;
Enfin, pour la première fois,
Au sein des jeux, séchant ses larmes,
Rentra dans ses antiques droits
Qui vont briller de tous leurs charmes
Sous le plus désiré des rois:
A moi, chansonniers, mes confrères,
Soyons prêts à nous réunir;
Rallions-nous sous les bannières
Du vaudeville et du plaisir.
Reprenons notre caractère
Et jusqu'à nos charmans défauts;
C'est par eux seuls que, sur la terre,

Nous n'eûmes jamais de rivaux (1).
Ma Muse trop long-temps muette
S'indigne d'un si long repos.
Aux Bourbons payant notre dette,
Faisons encor de nos cerveaux
Jaillir la vive chansonnette ;
Inventons des refrains nouveaux
Que le cœur d'avance interprète,
Et faisons redire aux échos
Des chants que par monts et par vaux
Dans toute la France on répète.
Croyez-moi, jouissons en paix
Des fruits de notre expérience ;
Puis aiguisons ces malins traits
Qui par mégarde, en apparence,
Passant à l'abri des couplets,
Ne tiraient point à conséquence.
Il n'est plus besoin désormais
De professer l'insouciance,

(1) L'auteur avait déjà dit dans le 3e No des Dîners du Vaudeville, 1re année, s'adressant à une marchande de modes :

Pour être bien, restons Français,
Malgré nos modernes stoïques,
J'aime mieux tes colifichets
Que leurs habillemens cyniques.
Conservons nos mœurs, notre goût,
Nos modes, notre politesse,
Et nos jolis défauts, surtout,
Qui valent mieux que leur sagesse.

Pour qu'on observe de moins près
Notre secrette intelligence,
Des dehors de l'indifférence
De couvrir un front sourcilleux,
Et même, en gardant le silence,
De craindre encore la vengeance
De certains esprits ombrageux.
Combien il fallait de prudence
Pour ne point paraître à leurs yeux
Des ennemis de leur puissance
Ou bien des frondeurs dangereux!
Courons donc d'une ardeur égale,
Recrutant au lieu où Bacchus
A su rassembler sans scandale
Tant de favoris de Momus,
Remplir chez les fils de Cancale,
Nos rangs que dans cet intervalle,
La cruelle mort a rompus.
Revenez, ô douces entraves!...
Plus de servile liberté.
Chantons le bonheur d'être esclaves
A l'ombre de la royauté.
Bannissons ces chimères vaines
Et tous ces systèmes pervers,
Monumens des erreurs humaines,
Fléaux de ce vaste univers.
Quand Louis, des rives lointaines,
Revient touché de nos revers,
De l'état rendons-lui les rênes,
Et poussons même le travers,

Dédaignant les clameurs hautaines
Des faiseurs de prose.... ou de vers,
Jusqu'à bénir nos lourdes chaînes
Et danser au bruit de nos fers.

M. le chevalier LE PRÉVOST (d'Iray).

LA QUESTION RÉSOLUE.

J'AI quelque temps prié beaucoup de grands en place
(Titres en main) de me faire la grace
De m'accorder quelque modique emploi ;
Je n'ai rien obtenu, pourquoi? —
Solliciter un Grand, quels desseins sont les vôtres?
Sachez que toujours, mon ami,
L'égoïste occupé de lui,
Ne saurait s'occuper des autres.

M. MAYEUR (F.)

ÉPIGRAMME.

ALEXANDRE me dit souvent
Que des sots très-grand est le nombre ;
Il a raison assurément,
Partout il rencontre son ombre.

M. CHAMBET (C. J.), de Lyon.

LE ROSSIGNOL ET LE VER LUISANT.

FABLE...... Traduite de l'anglais, d'*Édouard-Moore*.

FILLE jolie, au teint couleur de rose,
Doit cacher au public, avec soin ses attraits.
Trop souvent ses charmes sont cause,
Que l'Amour sur son cœur épuise tous ses traits.
Jeunes beautés, soyez donc plus farouches;
(1) Les beaux fruits attirent les mouches,
Ce proverbe est de tous les temps.
Pendant une nuit très-obscure,
Quand tout reposait dans les champs
Un ver luisant disait: « certes dans la nature
» Il n'est pas un insecte aussi brillant que moi;
» De mes pareils je suis le roi.
» Cette fourmi laborieuse,
» Et cette abeille industrieuse
» Que l'on vante partout, à mes yeux n'ont nul prix.
» Je vois encore avec mépris
» Le ver à soie et ses ouvrages;
» Tous ces êtres sont bien peu sages;
» Ils consument leur vie en pénibles travaux.
» Pour moi je suis issu d'une race divine,
» Et ne suis né, je m'imagine,

(1) Ce proverbe pourra choquer la délicatesse du goût français, mais j'ai cru devoir le conserver, avec les propres expressions du texte, à cause de son originalité. *Edouard-Moore* dit en propres termes: the fairest fruits attract the flies—les plus beaux fruits attirent les mouches. (*Note de l'auteur.*)

» Que pour l'éclat et le repos.
» Ces étoiles dont la lumière
» Des mortels éblouit les yeux,
» Sont, je n'en doute pas, les vers luisans des cieux,
» Qui, libres de tous soins, vivent à ma manière.
» Si le rubis, le diamant
» Des princes ornent la couronne,
» On admire en eux seulement
» Les feux dont brille ma personne ».
Ainsi parlait l'insecte suffisant;
Mais à ce discours méprisant,
Un rossignol prêtait une oreille attentive.
Il prend l'essor, et bientôt il arrive,
Guidé par la lueur, auprès du ver luisant.
Là, prêt à le saisir, il lui tient ce langage :
« Penses-tu donc, petit être orgueilleux,
» Qu'à présent ton éclat soit un grand avantage?
» Pour toi, ne vaudrait-il pas mieux
» N'avoir jamais brillé? tu vivrais, en ces lieux,
» Tout-à-fait inconnu, mais joyeux et tranquille ;
» Au contraire, c'est ta clarté
» Qui, me découvrant ton asile,
» Te cause ici la mort, l'arrêt en est porté ».
Et le ver, à ces mots, n'avait plus existé.

Une jeune beauté des mortels est l'idole,
Tous s'empressent de l'encenser ;
Mais l'honneur qu'on lui rend est trompeur et frivole;
On adore l'idole; oui, mais pour la briser.

M. Achille du Laurens.

VERS

FAITS DANS LA VENDÉE, EN 1811.

SALUT, terre de la Vendée,
Et de sang et de pleurs naguère inondée !
J'ai vu du *Booag* fameux
Et les buissons épais et les chemins pierreux.
Riche de souvenirs et souvent solitaire,
En paix, j'ai parcouru ces champs
Que le hideux fléau d'une intestine guerre
De tant de maux divers accabla si long-temps,
Et sur qui, sans pitié, des hordes assassines,
Au mépris des plus saintes lois,
Le feu, le fer en main, avides de rapines,
Se disputaient l'horreur d'entasser des ruines :
Ces débris éloquens rappellent à la fois,
Des crimes inouïs et de nobles exploits.

Ici, *Bonchamp*, *la Roche*, et *Delbée*, et *l'Escure*,
Partout signalèrent leurs bras;
Là, des rois pour venger l'injure,
On vit de toutes parts éclore des soldats;
On vit de campagnards une troupe grossière
S'élancer chaque jour à de nouveaux combats,
Et des lis abattus relever la bannière.
Tous neufs dans la lice guerrière,
Et pour armes n'ayant ni sabres, ni boulets,

Mais des rameaux noueux, enfans de leurs forêts,
Après une courte prière,
On les voyait vainqueurs de nombreux bataillons,
Triompher de l'audace et de l'expérience,
Au loin planter leurs pavillons,
Et, dénués de tout, dépourvus de science,
Tout remplacer par la vaillance.

Je ne suivis point leurs drapeaux ;
Mais j'aime à m'acquitter du légitime hommage
Qu'on doit à l'honneur, au courage,
Et que méritent leurs travaux :
Que manque-t-il à la mémoire
De ces illustres généraux,
Qui, sur leurs pas, long-temps fixèrent la victoire ?
Un rien qui peut tout dans l'histoire....
Le succès qui fait les héros.

M. F. F.

LE MARI BRETON

OU

LA RESSEMBLANCE PARFAITE.

De votre époux voilà bien tous les traits,
Il est frappant, c'est divin, sur mon ame.
Il est frappant, s'écrie alors la femme,
Il est frappant? las! je le reconnais.

M. Victor Augier.

LA MATINÉE D'UN JUGE.

(1783).

D'UN juge on croit le sort heureux;
Hélas, entouré de fâcheux
Dont souvent le palais abonde,
Ses jours sont filés par l'ennui;
Tout le monde dépend de lui,
Mais il dépend de tout le monde.
D'ailleurs, pour remplir ses destins,
S'il faut qu'il cons le les veuves
Et protège les orphelins,
Ma foi, de si rudes épreuves
Doivent fatiguer monseigneur;
Enfin, contrarié sans cesse
Par maint et maint solliciteur,
Il parv ent jusqu'à la vieillesse
Sans avoir connu le bonheur.
Voilà déjà qu'à sa rencontre
Arrive chargé d'un factum,
Ce bon prélat, qui pour et contre,
Prêche toujours *ad libitum*;
Le juge le voit, et de suite,
En le saluant du bonnet,
Esquive, en s'échappant bien vite,
Et le prélat et le paquet.
Mais un marquis, parfumé d'ambre,
Jusqu'aux portes de la grand'chambre,

Le suit en véritable oison;
Je connais fort peu mon affaire,
Dit notre homme, mais j'ai raison;
Demandez à mon secrétaire :
D'ailleurs, je me flatte, je croi,
Qu'on traite un homme tel que moi
Tout autrement que le vulgaire.
De cet imbécille titré,
Le juge à la fin délivré,
Chacun de vous peut-être pense,
Que libre d'embarras, de soins,
Il peut se reposer du moins
Une heure ou deux à l'audience.
Eh! le moyen, vu l'affluence
Des oisifs et des criailleurs.
Midi sonne, il lève le siége,
Mais un peloton de plaideurs
De nouveau l'entoure et l'assiége.
— Écoutez-moi, monsieur, pardon;
Mais c'est un duc qui me protége;
— Ne les écoutez pas; non, non,
Monseigneur, on vous tend un piége;
Enfin, tous parlant à la fois;
Notre pauvre juge, aux abois,
Loin de là cherche une retraite,
Et tout en s'y barricadant,
Convient qu'il aimerait autant
Se voir assis sur la sellette.

M. B.-D.-L.-M.

A UNE DAME

REDEVENUE GRANDE DAME.

OH ! combien vous étiez aimable
Dans cet heureux abaissement,
Où vous ne songiez seulement
Qu'à vous montrer honnête, affable,
Affectueuse à tout venant,
Qui, chez vous arrivé gaîment,
Et s'asseyant à votre table,
Sans froid respect, sans compliment,
Bien que servi très-sobrement,
Trouvait le dîner délectable,
Et, dans un entretien charmant,
De votre esprit inépuisable
Appréciant tout l'agrément,
Quand la pendule inexorable
Le congédiait brusquement,
Se retirait si tristement!

Au faîte des grandeurs le destin vous replace.
Que je vous plains! le matin et le soir,
Il vous faut, hélas! recevoir
Solliciteurs honteux dont l'aspect embarrasse,
Gens, sous un faux dehors, venant vous décevoir,
Et femmes sans esprit, et courtisans sans grace,
Qui, de vos vrais amis en usurpant la place,

De vous importuner s'imposent le devoir.
Vos vrais amis! pour eux, désormais, quel espoir?
Votre porte, à leur nom, ne s'entr'ouvre qu'à peine;
Lorsqu'ils veulent vous voir, vous avez la migraine;
Si vous les recevez, vous êtes à la gêne,
Et semblez, de leurs soins vous faisant un souci,
Dire de chacun d'eux : Que vient-il faire ici?

Pardon, cent fois, de ma franchise.
Mais cet air digne, ce grand ton
Qu'à présent vous croyez de mise,
Qu'est-ce au prix de cet abandon
Et de cet accueil sans façon
Qui d'une politesse exquise
Était pour nous une leçon?

Il n'est donc que trop véritable
Que *les honneurs changent les mœurs.*
Vous consacrez par des rigueurs,
Et des dédains et des hauteurs,
Cet axiôme détestable.
Et néanmoins, souvenez-vous
De ces temps si tristes..... si doux,
Où, pour mieux supporter la vie,
Vous armant de philosophie,
Vous disiez sans cesse entre nous :
« Les titres, ce sont des chimères,
» Les rangs, des faveurs éphémères;
» Le hasard seul fait tout cela.
» L'amitié vive, tendre et pure,

» Croyez-moi, tenons-nous-en là.
» C'est l'amitié qui nous assure
» De nos jours le don viager.
» Ah! petit cercle et vie obscure,
» Entretien libre et sans danger,
» Amour fidèle et sans mesure,
» Lien secret et sans rupture,
» Voilà ce qu'il faut désirer,
» Et ce qu'il est doux d'espérer
» De la bonté de la Nature ».
Vous le disiez. Mais, autres vœux,
Autre maintien, autre langage.
Eh bien! sur le sol dangereux,
Où d'un nom l'éclat fastueux
Vous devait frayer un passage,
Marchez sans trouble, sans orage.
Moi, je perds tout en vous perdant,
Je le sens bien; et cependant
A vous toujours je penserai sans peine,
Je chérirai toujours la chaîne
Qui long-temps nous unit tous deux.
Un crépuscule nébuleux
N'empêche pas qu'on se rappelle
Que d'une aurore fraîche et belle,
Sur un ciel pur, on vit briller les feux.

M. le chevalier Vigée.

VERS

SUR LES PRODIGES DE L'ESPRIT HUMAIN.

D'un aride désert faire un jardin fertile (1),
Tirer des végétaux un suc vivifiant (2),
Faire aimer la vertu de l'aurore au couchant (3),
Animer et la toile et le marbre docile (4),
Subjuguer les esprits, calmer les passions (5),
Célébrer les héros et consacrer leurs noms (6),
Mesurer l'univers, décrire sa surface (7),
Calculer des objets la distance et la masse (8),
Charmer le genre humain, l'éclairer, l'émouvoir (9),
Détruire de l'erreur le funeste pouvoir (10),
Et se guérir des maux auxquels on est en butte (11) :
C'est ce qu'entreprend l'homme et ce qu'il exécute.

M. Roques (J. L.), *aveugle*.

(1) L'Agriculture.
(2) La Chimie.
(3) La Morale.
(4) La Peinture et la Sculpture.
(5) L'Éloquence.
(6) L'Histoire.
(7) La Cosmographie et la Géographie.
(8) La Géométrie.
(9) La Poésie.
(10) La Logique.
(11) La Médecine.

ÉPITRE

A MADAME LA COMTESSE M. DE LA CL...,

OU

Avis important à une mère de famille très-pieuse, qui s'avise d'élever elle-même ses enfans.

Lyon, janvier 1815.

Enfin, Madame, certains bruits
Sont-ils faux? sont-ils véritables?
Au sein des fêtes innombrables
Par qui nos jours sont embellis,
A la renaissance des Lis
(Par des prodiges adorables),
Au milieu des travers aimables
De nos papillons étourdis,
Et de leurs bals interminables,
Vous n'affichez que du mépris
Pour les plaisirs *des incroyables!*....
Vous osez (ciel! d'où venez-vous?)
Végéter dans votre famille,
Soigner votre fils, votre fille,
Et, je crois, même votre époux!....
Quel ton gaulois! Pardon, Madame,
Vous nous scandalisez vraiment.
Cela, dit-on, donne à votre ame
Un orgueil rare.... Cependant

Cet orgueil-là n'est rien qu'un vice;
Peut-être l'épargnera-t-on;
Il est des vices de bon ton,
Dont on fait rarement justice,....
Le vôtre est-il?... J'ai peur que non.
Car *le ridicule* se glisse
Sur vos mœurs et sur votre nom.
Prenez-y garde, *un ridicule!*
Dans Lyon comme dans Paris,
On doit le fuir avec scrupule,
Nous ne connaissons rien de pis:
Son empreinte noircit et brûle
Les noms, les gens et les écrits.
Par exemple, l'on voit sans cesse,
Rire et jouer autour de vous
Les objets de votre tendresse,
Vos enfans, dont l'un vous caresse
De baisers innocens et doux;
L'autre, image de votre époux,
Sur vous et sautille, et vous presse,
Et vous présente ses joujoux......
Et ce tableau de petits fous,
Qu'électrise votre tendresse,
Vous voulez qu'il nous intéresse!.....
Pour moi, je l'avoue entre nous,
Un plaisir si bourgeois me blesse,
Je n'y vois point de gentillesse;
Tout jeu ne convient point à tous.
Les premiers jeux de la jeunesse
Souvent décident de nos goûts....

Convenez donc, belle Comtesse,
Qu'il faut choisir.... pour la noblesse,
Sans quoi nous rétrogradons..... Dieux!
Henri quatre en vaudrait bien mieux,
S'il n'avait point, dans son jeune âge,
Partagé les ris et les jeux
Des espiègles de son village:
Bien plus brave il aurait paru,
Si, loin du château de sa mère,
On eût cultivé sa vertu
Dans une école militaire.

Quand on aime bien ses enfans,
Des colléges et des couvens
(Que tous nos *libéraux* abhorrent),
Il faut qu'ils tâtent dix, douze ans,
Et soient sevrés de leurs parens.
Après l'exil, ils vous adorent;
Alors leurs succès vous honorent,
Surtout dans les arts d'agrément,
Divins incontestablement.
Ils charment par leur politesse,
Ils étonnent par leurs talens,
Et leur jeune cœur intéresse
Par de sublimes sentimens,
Dignes des héros de la Grèce
Et de Rome, dans le bon temps
Où du monde elle était maîtresse;
Moi, j'en ai vu dont la tendresse
Passait l'idéal des romans.
Je les ai vus, dans leur ivresse,

Partir pour la guerre à quinze ans,
Quitter leurs amis, leurs parens,
Chantant dans leur folle alégresse :
« Vive la liberté des camps!
» Ma seule maîtresse est la gloire,
» Adieu, patrie; adieu, parens;
» Je sers le dieu de la victoire ».
Mais à vos fanfans, revenons;
Ils seront pages des Bourbons,
Et feront peut-être la guerre.
Si.... mais que m'importe ?..... passons.
Qu'apprendront-ils près de leur père?
L'honneur antique, héréditaire,
L'art d'être heureux, ou bien d'en faire,
D'écrire et parler avec goût?....
Voyez un peu la belle affaire!
Tout guerier parle bien partout,
Et se moque de la grammaire.

Que peut leur enseigner leur mère?
Voici, je crois, à peu près tout :
L'art de s'occuper et de plaire,
Ce qu'il faut faire, ou ne pas faire,
Haïr, aimer, ou dire, ou taire,
L'amour du Roi, de Dieu surtout,
Et du prochain, souvent faux frère....
Tout cela n'est qu'une misère
Dont une *bonne* vient à bout.

En vérité! c'est bien la peine
De les garder auprès de soi!
Oh! les bons parens que je voi,
Ne se donnent pas tant de gêne.

Donc, belle Hortense, croyez-m'en,
Prenez un autre train de vie;
Faites aussi votre roman,
Bien tracé sur le nouveau plan
De *Corinne* ou de *Félicie.*
Goûtez les plaisirs, la folie,
Dont on médit et qu'on envie,
Qu'on chansonne sur l'air courant,
Et que pour un autre on oublie.
Les plaisirs sont notre élément,
Et sans eux *nous manquons la vie.*
Ceux dont vous vous glorifiez,
Dont votre jeune ame est remplie,
Satisfaite, heureuse, attendrie,
Sont aujourd'hui trop décriés
Parmi la bonne compagnie.

ENVOI.

Ah! cessons de complaire aux sots,
Cessons de froides ironies,
Il faut des foudres, non des mots,
Contre des maximes impies.
Honneur, fortune, volupté,
C'est en *bref* de quoi se compose
La suprême félicité
Du beau monde, objet de ma glose.
O toi qui toujours m'enchantas,
Sans jamais en savoir la cause,
Ton bonheur est bien autre chose,
Femme forte, qui méritas

E.

Les hymnes de l'apothéose!
Oui, ton bonheur n'est autre chose
Qu'un avant-goût des biens parfaits;
La nature en fait tous les frais,
Tes devoirs sont tes jouissances,
Et tes vertus sont des puissances
Célestes comme tes attraits.

M. Bérenger (L. P.)

IMITATION DE MARTIAL.

Ép. 23. *L.* 10.

Le sage Antonius compte quatre-vingts ans
Et touche sans regrets à ses derniers instans :
Combien il est heureux! en tournant en arrière
Un regard sur les pas de toute sa carrière,
Sur tant de jours passés qu'il se rend tous présens,
Quelque nombreux qu'ils soient, il les voit innocens.
Quel doux contentement pour son âme ravie!
Il doit jouir deux fois du plaisir de la vie (1).

M. E. D.

(1) Les derniers vers de cette imitation sont tirés du *Poème de la Religion*. (Note *de l'auteur.*)

LE PIGEON ET LE HIBOU.

FABLE.

Un pigeon, à l'air doux, au cœur sensible et bon,
S'était pour un hibou pris d'inclination.
Ce fait sans doute doit surprendre,
Quoique vrai : notre bon pigeon
Avait pour son ami toute l'affection,
Tout le zèle et les soins de l'ami le plus tendre.
Le soir, folâtrant avec lui,
Il lui contait pour charmer son ennui,
Quelque historiette nouvelle :
Le jour, protégeant son sommeil,
A côté de son lit il faisait sentinelle
Jusques à l'heure où le soleil,
Par sa fuite, annonçait l'instant de son réveil.
Un autre pigeon vint lui dire un jour : Mon frère,
D'où vous vient pour ce vieux hibou
Cette amitié constante et vraiment singulière ?
Entre nous, n'êtes-vous pas fou
De passer ainsi votre vie
Avec cet animal boudeur,
Que rien ne fait sortir de sa mauvaise humeur,
Et dont chacun évite et fuit la compagnie ?
On le fuit ! Ah ! c'est là ce qui m'attache à lui,
Répondit-il. Souvent, dans son trou solitaire,

Je songe avec plaisir que sans moi, sur la terre,
Le pauvre malheureux n'aurait pas un ami.

M. L. Petit (de Mons).

A UNE DAME

Que je voyais pour la troisième fois au bal de l'Opéra, couverte d'un masque hideux, et qui ne voulait pas se découvrir, sous prétexte qu'elle était laide.

Que ne peut l'esprit sur le cœur!
Depuis huit jours je t'aime, et t'aime à la folie.
Je connais, il est vrai, ton parler enchanteur;
Mais ton âge, tes traits, ta demeure, ta vie,
Tout, jusques à ton nom, est un secret pour moi.
Cesse de te cacher à qui brûle pour toi.
Quitte un déguisement qui ferait mon martyre.
Ah! sans doute ton masque outrage ta beauté?
Mais des dons de l'esprit n'eusses-tu qu'hérité,
Le tien de tous les cœurs t'assurerait l'empire.
Fusses-tu sans appas, je fais vœu de t'aimer.
Sous les traits de Vulcain lorsque l'on sait charmer,
Qu'importe, de Vénus, que l'on ait le sourire?

M. le baron de Brueys d'Aigalliers.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE:

Diffugére nives, etc.

Les neiges en perles fondues
Roulent sur les prés renaissans,
Et les vieux chênes, jusqu'aux nues,
Élèvent leurs fronts verdoyans.
Au bord du ruisseau qui murmure,
De son haleine douce et pure
Zéphire agite les gazons;
Mille fleurs s'empressent d'éclore,
Et la paquerette inodore
Tapisse déjà les vallons.

L'air est pur, le ciel sans nuages;
Et du char brillant du soleil
La noire vapeur des orages
N'obscurcit plus l'éclat vermeil.
Enchaînant les jeux sur ses traces,
Vénus guide le chœur des Grâces
Dans les bois, au déclin du jour;
Et les Nymphes toujours légères
Forment, sur les vertes fougères,
Des pas cadencés par l'Amour.

Des hameaux la beauté naïve,
Loin de son troupeau bondissant,

Dans l'onde claire et fugitive
Vient se baigner en rougissant.
Tout se reproduit ; et la terre
Des nombreux trésors qu'elle enserre
Offre le bienfait maternel :
Tableau ravissant! noble image!
Mais dont l'aspect apprend au sage
Qu'ici-bas rien n'est éternel.

Du printemps la douce influence
Dissipe les tristes frimas ;
Il vient, suivi de l'abondance,
Et les fleurs naissent sous ses pas.
Mais bientôt l'été dans la plaine
Soufflant sa dévorante haleine
Flétrit l'émail riant des fleurs :
L'automne à peine le remplace,
Que de l'hiver au front de glace,
On rèssent déjà les rigueurs.

Cet astre enseveli dans l'ombre
N'est point obscurci pour toujours ;
Mais, hélas! la nuit la plus sombre
Doit succéder à nos beaux jours !
Au Temps funeste rien n'échappe,
Et de sa faux quand il nous frappe,
Pour jamais se ferment nos yeux :
Sans retour il faut qu'on succombe ;
Près d'ici Tullus a sa tombe,
Et Numa repose en ces lieux.

Sur cette image douloureuse
Nos yeux ne s'arrêtent jamais,
Et notre âme voluptueuse
Cherche de plus rians objets.
De vingt chimères insensées
Nous berçons nos folles pensées ;
Rien ne suffit à nos désirs :
Et peut-être la mort cruelle,
Demain, dans son ombre éternelle,
Anéantira nos plaisirs.

M. A. Moufle.

L'ÉQUIVOQUE EXCUSABLE.

ANECDOTE.

Un jour, on fit un vol considérable
Au sieur Collé, procureur en la cour.
Le même soir, dans un grand cercle, à table :
« Connaissez-vous l'anecdote du jour » ?
Dit un convive. On demande : laquelle.
« Celle du vol du procureur Collé.
» — Non. En voici la première nouvelle.
» Mais, dites-nous, qui donc a-t-il volé » ?

M. Famin.

ÉLÉGIE.

Enfin, ma séduisante amie,
Par mes propos flatteurs et mes soins assidus,
J'ai touché ton âme attendrie;
Tu m'aimes : je n'en doute plus.
A peine les rayons de la naissante aurore
Dissipaient ce matin les ombres de la nuit,
Qu'un hasard trop heureux, dont je m'étonne encore,
Près de ta couche m'a conduit.
Dans ce moment si doux, ô ma sensible amante,
Loin d'armer tes appas d'une austère rigueur,
J'ai vu tes yeux remplis d'une langueur charmante,
M'exprimer tendrement ton amoureuse ardeur :
J'ai senti ta bouche brûlante
Presser ma bouche avec douceur;
Ta main serrer ma main tremblante;
Ton cœur battre contre mon cœur !...
Un bruit subit s'est fait entendre :
Il m'a fallu soudain quitter tes doux attraits;
Mais en nous séparant, ta voix timide et tendre
M'a dit : aimons-nous à jamais.....
Oui, ravissant objet de ma flamme nouvelle,
Oui, j'en prends à témoins Vénus et les Amours,
Je brûlerai pour toi d'une ardeur éternelle :
Eh! le moyen d'être infidèle ?
Qui te voit une fois, doit t'aimer pour toujours !

M. Truret.

LES MUSES.

Fragment du IXe chant d'un petit poëme, ayant pour titre :

Les douze heures de la nuit.

Si les galans recherchent les ténèbres,
On voit aussi les amans des neuf sœurs
Au sein des nuits convoiter leurs faveurs.
Plus d'un enfant de ces hymens célèbres
Est né dans l'ombre, à l'abri des clameurs
Dont le vulgaire étourdit les auteurs.
Young armé de ses crayons funèbres
Court de la nuit percer les profondeurs,
Et pour la peindre emprunte ses couleurs.
Ainsi Rouen, dans d'immortelles veilles,
Durant trente ans vit l'aîné des Corneilles
Prêter son âme à ses héros divers,
Et par milliers enfanter ses beaux vers.
Quand tout dormait autour de sa retraite,
Seul, et le front abaissé sur ses mains,
Il évoquait l'ombre des vieux Romains;
Et l'on eût vu leur sublime interprète,
Environné de tous ces morts fameux,
Sans embarras converser avec eux :
Tandis qu'en proie à sa sombre manie,
Là, Scudery, suant, mordant ses doigts,
Perdait la tête et le temps à la fois

A déchirer les œuvres du génie.
Comme autrefois la nuit aux arts encor,
Prête aujourd'hui son influence utile,
Et du talent favorise l'essor.

Heureux et libre en son modeste asile,
Près du foyer, là j'aperçois Delille
Sur ses tableaux semant l'azur et l'or,
Marchant souvent à côté de Virgile,
Et sur les pas du vieux chantre d'Hector.
Créateur faible, et même un peu stérile,
En inventant il imite, et son style
De frais détails est un riche trésor.
Jeune de verve à l'âge de Nestor,
De traits brillans son esprit étincelle;
Chez lui surtout le sentiment excelle;
Et tous ses vers ont passé par son cœur.
Heureux pourtant, si quelquefois plus pure,
Ou plus fidèle à l'antique couleur,
A sa palette un œil observateur
Ne reprochait un peu d'enluminure!

Mais Dieu! J'entends les chants de la douleur,
Delille expire! on court: cygne enchanteur,
Ce sont des vers que sa bouche murmure.
Hélas! il peut regretter la nature,
Il la peignit et lui dut son bonheur.
Tout haut déjà la voix du goût le nomme
Avant Gessner, Hésiode et Thompson:
La France en deuil pleure en lui son Milton;
Homme immortel, il fut presque un grand homme.

Mais d'un tombeau détournons nos regards.

A la faveur de ton calme propice,
O nuit, volons dans le temple des arts.
Là, fais-moi voir au milieu de la lice
Quelque génie, aux yeux fiers et hagards,
Entretenant sa lampe inspiratrice;
Et toujours vrai jusque dans ses écarts,
Sur un tableau qu'à grands traits il esquisse,
Faisant briller le feu de toutes parts.

Autour de moi d'où vient qu'on se récrie?
Quoi! parmi nous n'est-il plus de génie?
Et ce Paris si riche en vrais talens,
Paris, des arts n'est-il plus la patrie?
Dans son chagrin, Zoïle, à nos dépens,
Va-t-il encore exalter le vieux temps,
Et nous prouver deux fois qu'il nous ennuie?

Laissons crier l'impuissance et l'envie.
Quel temps, ô ciel! vit fleurir plus d'auteurs,
Et prosateurs et versificateurs!
Livré sans aide à sa bonne fortune,
Corneille, seul, conçut sa Rodogune.
Mais d'un second eût-il trouvé l'appui?
Rencontrait-on alors, comme aujourd'hui,
Quatre écrivains rivaux de même force,
Rimant à quatre, et partageant les frais
D'un vaudeville enflé de dix couplets;
Sans que jamais un scandaleux divorce
De l'attelage ait rompu quelques traits?

Pour consoler nos muses affligées,
N'avons-nous pas ces doucereux rimeurs
Dont le Parnasse est chez nos confiseurs;

Et dont les vers, devises obligées,
Ont tout le suc qui manque à nos dragées ?
Bonbons rimés, poëtiques fadeurs,
On ne vous suce, hélas! que pour vous lire ;
Et, grâce à vous, bien des gens qu'on admire
Sont devenus de grands littérateurs !.....

Et ces auteurs, Chaulieux à la douzaine,
Dont les couplets gravés sur porcelaine,
Au fond d'un plat, éternel monument,
Trompent d'abord l'appétit d'un gourmand ?
Parmi cent mets qu'assembla le caprice,
Leurs vers, toujours goûtés avidement,
Forment encor le luxe d'un service :
Sauf que le sel y pique rarement.....

Et ce rimeur dont la verve assassine,
En se jouant, fait les vers de Racine ?....
Ces gens, tout fiers de huit vers qu'ils ont faits,
Et promettant sans cesse une épopée,
Œuvre inédit qu'on ne lira jamais ;
Ou s'excusant d'exciter nos regrets,
A nous charmés d'une attente trompée
Qui se termine au gré de nos souhaits ?....

Et ce poète, à la triste figure,
Matthieu-Lansberg de la littérature,
Triplement sot sous trois noms différens ;
Et n'ayant pu par sa folle imposture
Tromper du goût les regards pénétrans ?.....

Moi-même enfin, parmi ceux de notre âge,
Pour rien aussi serai-je donc compté ?
Mais, dira-t-on, cessez ce badinage,

C'est méchamment et long-temps plaisanté :
Ça, parlez net, et sans froide ironie.
D'accord. Hé bien, puisqu'il faut l'avouer,
Il est passé le siècle du génie ;
Mais le présent peut encor faire envie.
Plus d'un talent, que certe on peut louer ;
Aux yeux du goût honore la patrie.

Veuve éplorée, aux mains de Raynouard
La tragédie a remis son poignard.
Sage, mais pur; simple, mais énergique,
Son vers se grave et reste dans l'esprit.
Objet d'éloge autant que de critique,
Ses Templiers eurent la voix publique,
Et ses rivaux à l'éloge ont souscrit.

Picard, vengeant la sœur de Melpomène,
Depuis vingt ans brille encor sur la scène.
Minutieux, mais plein de vérité,
Dans ses détails il peint la vie humaine,
Observe tout, et réunit sans peine
La négligence et la fécondité.

Parny, rival de Tibulle et d'Ovide,
Pense en poète, et décrit en amant :
A l'harmonie il joint le sentiment ;
C'est le pinceau du Corrège ou du Guide.
Heureux cent fois, si, sûr d'être immortel,
Il n'eût jamais prostitué sa lyre,
Et des tableaux qu'enfanta son délire,
N'eût point sali les marches de l'autel !

Par ses talens et ses vertus publiques,
Digne héritier du sceptre de Rollin,

Fontane unit au goût sûr d'un latin
Le ton français, et les grâces attiques.

En ma faveur craindrai-je de citer
Duval, Étienne, Andrieux, Millevoie,
D'autres encor que ma plume avec joie
Pourrait nommer ici sans s'arrêter?
Chateaubriand, plein d'âme et d'énergie,
Qui par un ton souvent déclamateur
Rappelle trop les écarts du génie,
Mais quelquefois offre aussi sa vigueur?
Ce Bernardin, son modèle et son maître,
Plus naturel, plus touchant, plus égal,
Et qui d'avance avec orgueil, peut-être,
Dans son disciple aperçoit un rival?
Et Lacépède, émule non sans gloire
De ce Buffon cher à l'honneur français?
Et Lacretelle, heureux par ses succès
De redonner un Salluste à l'histoire?

Et vous aussi, célestes enchanteurs,
Qui par les sons savez toucher les cœurs?
Grétry, Méhul, votre aimable éloquence
Fait les plaisirs et l'orgueil de la France.
Oh! quand la nuit descend du haut des cieux,
Mon œil vous suit; et sous vos mains savantes
J'entends frémir vos harpes ravissantes.
Vous préludez, des chants délicieux
Vont parcourant ces voûtes gémissantes:
Divins accords, accens mélodieux,
Je reconnais votre pouvoir magique;
Je le sens là, c'est la langue des dieux.

Grétry, salut. Va, laisse la critique
Sur toi lancer des traits audacieux :
Poursuis le cours de des savantes veilles;
Médite l'art d'enchanter nos oreilles :
Module encor ces airs si gracieux
Qui font toujours pâlir tes envieux,
Et fais les taire à force de merveilles.

Et cependant poursuivant leurs travaux,
Gros va rêver de nouvelles batailles,
Houdon saisir la pose d'un héros,
Et Girodet suivre à ses funérailles
Cette Atala l'honneur de ses pinceaux.
J'eusse voulu m'élancer sur leur trace.
Mais, humble enfant des vierges du Parnasse,
Je rampe au bas de ce mont sourcilleux,
Et je cultive, inconnu dans ces lieux,
Ces simples fleurs que ma main entrelace.

M. Louis Michaux.

ÉPIGRAMME.

Te voilà donc enfin membre de l'institut !
C'était depuis long-temps ton espoir et ton but;
Mais pour avoir ce rang dont tu te félicites,
De bonne foi, mon cher, qu'as-tu fait? — Des visites.

M. Victor-Augier.

LE JUREUR PRUDENT.

CONTE ÉPIGRAMMATIQUE.

Deux voyageurs, traversant l'Italie,
Dans l'Apennin trottaient de compagnie :
L'un des chevaux bronchait à chaque pas.
Son cavalier, fort en théologie,
Avec la bête entrait en altercas
Et la donnait à tout moment au diable.
« *Il Diavolo ti rilevi, Becco!* »
C'était ainsi qu'il traitait la coupable.
Son compagnon, récitant le *credo*,
Scandalisé d'un vœu si détestable,
Craignait l'effet, et tremblait *in petto*.
« Ne pourriez-vous, avec plus de justice,
» Dit-il, signor, jurer au nom de Dieu?
— » M'en garderai, de par le Saint-office!»
Dit le Romain. « Lisez, dans Saint-Matthieu,
» Ces mots sacrés, dont sans doute en ce lieu
» Je n'obtiendrais qu'un plus fâcheux service :
» *Au nom de Dieu que tout genou fléchisse!* (*)
» Broncher alors serait vertu, parbleu! »

M. E. T. Simon.

(*) *In nomine Domini omne genu flectatur.* Matt.

LES HARANGUEURS.

ANECDOTES FRANÇAISES.

Un Souverain, quand il voyage,
S'il ne le fait secrètement,
Trouve partout à son passage,
Une harangue qui l'attend.
Vous dire s'il est bien content
De cette rencontre éternelle,
Ce n'est pas ici mon objet.
Mais écoutez à ce sujet,
Deux faits plaisans qu'il me rappelle.
Un Roi de France visitant
Les pays voisins de la Saône,
Devait un jour, chemin faisant,
Traverser la ville de Beaune,
Et son fameux pont tant cité,
Pour son inscription naïve.
Dès que la nouvelle en arrive,
Les magistrats de la cité,
Présidés par leurs chefs de file,
Veulent aller hors de la ville
Au-devant de Sa Majesté.
On part muni d'une harangue,
Que promptement vient de tracer
Ce chef très-versé dans sa langue,
Et qu'il doit aussi prononcer.

Arrivés auprès d'une butte,
En tête du pont, le savant
Leur dit : « Allez toujours devant.
» Je suis à vous dans la minute. »
A peine ont-ils fait le trajet,
Qu'arrive du Roi la voiture,
Bien plus tôt qu'on ne l'attendait.
Pour la pauvre magistrature
Quel embarras ! Point de discours.
C'est l'absent qui l'a dans sa poche.
Tout le cortège, à leur approche,
De sa marche interrompt le cours.
Le Roi s'avance à sa portière.
Mais nos magistrats restent coi,
Regardant toujours en arrière.
Surpris de cet air de mystère :
« Eh bien, Messieurs, leur dit le Roi,
» Me voici prêt à vous entendre ».
L'un d'eux à la fin lui répond :
« Sire, un moment daignez attendre.
» La harangue est au bout du pont. »
Eh bien ! dit le Roi, qu'elle y reste.
Le cortége part d'un pas leste,
Et moi je passe au second trait.

Henri quatre en est le sujet.
Ce nom seul est d'heureux présage.
Certain jour, ce bon roi Henri,
Revenant d'assez long voyage,
Devait entrer à Montlhéry.
Eh vite ! eh vite ! à son passage

Accourent tous les habitans ;
Le curé s'est mis à leur tête.
A le haranguer il s'apprête.
Mais n'ayant eu que peu d'instans
Pour préparer ce qu'il doit dire,
Il se présente et lui dit : « Sire,
» Les habitans de Montlhéry
» Sont charmés de vous voir ici.
— » Bien, dit le vainqueur de la Ligue.
» Votre harangue me plaît fort,
» Mais je voudrais l'entendre encor.
» Bis, si cela ne vous fatigue.
— » Point du tout, Sire. » Et sur-le-champ
D'une voix plus ferme et plus nette
Notre bon curé lui répète
Son court et naïf compliment.
« Encor mieux, dit le Roi, j'ordonne
» Que, pour ses indigens, l'on donne
» Cent écus au digne Pasteur.
— » Bis, Sire, répond l'orateur.
— » Ventre saint gris, j'aime cet homme, »
Dit le bon Monarque en riant.
« Eh bien ! soit. Je double la somme. »
L'ordre s'exécute à l'instant ;
Et, pour terminer mon histoire,
Le Roi, le curé, l'auditoire,
Tout le monde s'en fut content.

M. Famin.

DIALOGUE.

Demain lundi, mais sans façon,
Voulez-vous chez moi dîner? — Non.
Chez le Ministre de la guerre
Je suis prié. — Dès lors, mardi....
— Non. L'Ambassadeur d'Angleterre
Compte sur moi. — Soit. Mercredi......
— Non. Ce jour-là, chez Beurnonville,
Mon couvert se trouvera mis.
— Eh bien! jeudi..... — Non. De la ville
Maires et Préfets réunis
M'ont invité. — Bon. Vendredi.....
— Non. Admission, audience
Chez Monseigneur duc de Berri,
Et je ne puis en conscience.....
— Fort bien. En ce cas, samedi.....
— Non, et ma peine en est extrême;
Mais Monseigneur duc d'Angoulême,
Reçoit. Attendez.... oui.... je croi....
— Dimanche.... — Non. Excusez-moi.
Merci de votre bienveillance,
Mais, dimanche, par complaisance,
Je vais, moi, dîner chez le Roi.

M. le chevalier Vigée.

ÉPITRE

A Monsieur de TOURNEMINE (*), Membre de la Chambre des Députés.

(Novembre 1815.)

QUEL est donc cet affreux délire
Qui, sous le nom du meilleur de nos Rois,
Veut dicter de sanglantes lois?
A ses nobles vertus laissez leur doux empire;
L'art de régner n'est point l'art de proscrire.

Un soldat peut encor regretter l'étendart
Sous lequel la victoire a daigné lui sourire;
C'est un vieux compagnon dont on plaint le départ,
Et qu'on salue encor par un dernier regard,
Mais qu'avec le temps on oublie.
D'une brillante erreur désabusé plus tard,
Il saura faire au Prince, à la patrie,
Des lis qu'il outragea devenu le rempart,
Le sacrifice de sa vie.
Ainsi, du saint Législateur
Ennemi furieux, ardent persécuteur,
Contre Jésus, le fougueux Paul conspire,
Et bientôt, zélé serviteur,
Pour lui rester fidèle il souffre le martyre.

(*) Président du tribunal de Ire Instance de Mauriac. (Dépt. du Cantal.)

A nos yeux effrayés ton vigoureux pinceau
Vainement, sage Tournemine,
D'un trait rapide et sûr a tracé le tableau
De l'inévitable ruine
Où, parmi les horreurs d'une guerre intestine
Nous entraîne un parti nouveau,
Qui, de l'expérience écarte le flambeau,
Et qu'un zèle aveugle domine.
O toi, qui sus des temps passés
Mettre à profit les leçons un peu dures,
Tu ne partages point les transports insensés
De ces novateurs empressés,
Qui, voulant nous guérir, déchirent nos blessures.
Tu veux aller au but par des routes plus sûres,
Mais on n'écoute point tes généreux avis:
Tournemine, au milieu du tumulte et des cris,
Ton éloquente voix ne peut se faire entendre.
De ces tristes débats que devons-nous attendre?
Un contrat solennel, en tous lieux publié,
Par lequel à son peuple un roi s'était lié;
Si l'on n'ose le rompre, on ose le suspendre;
Au mépris des sermens nos droits sont violés,
Et la liberté meurt sous les coups redoublés
De ceux qui devaient la défendre.

Vous que le choix du peuple a mis dans le sénat
Pour y veiller au salut de l'état,
Est-ce donc là remplir votre saint-ministère?
Ajourner de la loi le règne tutélaire,
Aux caprices d'un magistrat

Confier du pouvoir l'exercice arbitraire,
Semer la défiance entre les citoyens,
Ouvrir aux délateurs une vaste carrière,
De la société c'est rompre les lieus,
Et jeter sur la France un voile funéraire.
Hélas! que du passé l'exemple vous éclaire!
Gardez-vous de confondre et les temps et les lieux:
Faites des lois pour nous et non pour nos aïeux;
Il faut que l'on soit juste avant d'être sévère.
Étudiez nos mœurs; usages, caractère,
Tout est changé; du Français d'autrefois
Le Français d'aujourd'hui diffère.
Aux hommes, comme aux temps, appropriez vos lois.
Craignez les fruits amers d'une justice extrême;
La terreur qu'on inspire, on l'éprouve soi-même.
Vous avez dans l'histoire un exemple fameux
Des fruits de la clémence à la sagesse unie;
Rappelez-vous ces mots d'un Prince généreux,
Mots que nous a transmis en vers harmonieux
Le père de la tragédie:
« *Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie* ».
Quel supplice eût valu ces mots
Qui dans Rome, à la fois étonnée et ravie,
D'Auguste, pour toujours, à l'abri des complots
Mirent la couronne et la vie?
On a vu nos champs arrosés
De trop de sang, de trop de larmes;
Éloignez les soupçons, dissipez les alarmes,
Rapprochez les esprits déjà trop divisés;
Songez-y bien, la violence

Est mal habile à soumettre les cœurs;
Vous serez mieux servis par la douce indulgence.
Que vos soins conciliateurs
Des ennemis de notre belle France
Trompent la cruelle espérance;
Et méritez enfin tous les titres flatteurs
Que du peuple à ses bienfaiteurs
Défère la reconnaissance.

Mais d'un vertige affreux vous êtes tous frappés,
Malheureux! à peine échappés
Aux flots dont cent débris attestent les ravages,
Au lieu du calme invoquant les orages,
Malgré de sinistres présages,
Vous n'écoutez qu'un fol orgueil,
Et vous courez vers un écueil
Déjà fameux par des naufrages.

Eh quoi! de nos affreux malheurs
Avez-vous perdu la mémoire?
Et faut-il, de trente ans de crimes et d'erreurs
Vous retracer ici l'épouvantable histoire?
Vous peindre les partis, qui, de haine enflammés,
Tour à tour oppresseurs, tour à tour opprimés,
Transforment en déserts les cités florissantes?....
Mais non, qu'un voile officieux
Couvre les images sanglantes
De nos dissensions, tous les jours renaissantes.
Sur l'avenir jetons les yeux,
Songeons que l'étranger peut-être nous envie

Cet avenir qu'un roi nous permet d'espérer,
Et qui doit bientôt réparer
Les maux qu'a soufferts la patrie.
Autour de ce roi vertueux,
Gage le plus sacré de la faveur des cieux,
Qu'à l'envi chacun se rallie.
Que l'immortel objet de nos soins, de nos vœux,
Soit d'étouffer la discorde ennemie,
Et de recommencer une nouvelle vie
Sous des auspices plus heureux.

Toi, dont les talens, le courage,
Des Français méritent l'hommage,
Noble avocat, et de la liberté,
Et de la charte et de l'humanité,
Sois toujours l'ornement de cet aréopage
Où tes vertus et nos vœux t'ont porté,
Et dans lequel déjà tu n'as point hésité
A faire entendre le langage
De la sagesse et de la vérité.
Ah! n'abandonne point la glorieuse lutte
Que t'imposent ici ton honneur et ta foi,
L'amour de ta patrie et l'amour de ton roi.
Ne crains rien ; le vrai sage, aux factions en butte,
Par les difficultés jamais ne se rebute ;
Il redouble d'efforts, de constance et de soins,
Et s'il faut qu'il succombe, au moins
D'honorables regrets accompagnent sa chute.

M. Lamontagne (J.)

ANECDOTE.

Riche d'esprit, pauvre d'écus,
Un membre de l'académie,
Après quarante ans de vertus,
Venait de terminer son honorable vie.
De l'inhumer il était question :
En masse réunis, ses généreux confrères
Prennent la résolution
De supporter entre eux tous les frais funéraires.
Ce point principal arrêté,
Chacun prépare son offrande.
Un harpagon moderne et pour tel réputé,
Avant qu'on ne la lui demande,
Met la sienne dans l'esquipot
On fait la collecte, et bientôt
On s'adresse à lui : notre avare
Jure en son âme, et hautement déclare
Qu'il vient dans le tronc tout d'abord
De glisser une pièce d'or :
Je le crois, dit Reynier qui tenait l'escarcelle ;
Mais je ne l'ai pas vu. Témoin de ces débats,
S'avançant alors, Fontenelle,
Je l'ai vu, reprit-il ; mais je ne le crois pas.

M. Ponsardin-Simon.

LE ROSSIGNOL ET LES OISEAUX.

FABLE.

Naguère dans un cercle on parlait de musique;
Que dis-je, l'on parlait? on y disputait fort.
S'occuper d'un plaisir, et n'être pas d'accord!.....
Enfin la chose était. On s'échauffe, on se pique.
Pour paraître profond, l'un vante avec transport
Les accens un peu durs des Amphions du Nord :
Des Français défendant la gloire,
Un autre, avec raison, prenant part aux débats,
Cite plus d'un grand homme et le conservatoire.
Enfin un habitant de ces heureux climats,
Des beaux-arts, il est vrai, la première patrie,
S'agitait sur sa chaise, et ne concevait pas
Qu'il fût d'autres talens que ceux de l'Italie.
Ce n'est que là, dit-il, qu'on sait adroitement
Dénaturer un chant sans craindre l'anathême,
De trils et de fredons enjoliver un thême,
Du plus grave à l'aigu s'élancer brusquement,
Tendrement roucouler sur une seule note,
Et surtout cadencer à se rompre la glotte.
Sachez nous imiter; voilà sans contredit
Le vrai, le seul moyen de briller et de plaire.
A cet homme de goût, mais tant soit peu sévère,
J'offre pour ma réponse un modeste récit
Dont plus d'un amateur peut faire son profit.

J'ai lu dans un auteur (son nom n'importe guère)
Qu'un jour les oiseaux dans leurs chants
Voulurent opérer une réforme entière.
Un rossignol connu par ses talens,
A cet effet convoque l'assemblée
Sous l'ombrage secret d'une immense feuillée,
Et dit : « Il est honteux que nous, du genre humain
» Les premiers maîtres de musique,
» Nous ayons dans cet art fait si peu de chemin.
» Croyez-moi, renoncez à votre genre antique ;
» Pour être bon il est trop vieux.
» Tout fraîchement arrivant d'Italie,
» Je vous en apporte un, vraiment *délicieux*,
» Et qui va par sa mélodie,
» Rompre de vos gothiques airs
» L'ennuyeuse monotonie.
» D'ailleurs, chez les oiseaux pourquoi ces chants divers ?
» L'un fredonne en fausset sa roulade commune ;
» Celui-ci de deux sons, répétés coup sur coup,
» Compose sans pitié sa chanson importune.
» Celui-là s'égosille en alongeant le cou,
» Et fatigue l'écho d'un éternel glouglou ;
» Cet autre, nuit et jour, ouvrant un bec énorme,
» Fait retentir au loin son *quanquan* nasillard.
» Il est bien temps que chacun se réforme,
» Et qu'apprenant les finesses de l'art,
» Vous chantiez tous enfin de la même manière ;
» Je serai votre maître, et j'en fais mon affaire
Il a raison, dit un canard,
Je chante mal; mais ma voix est jolie ;

Je veux, pour la former, chanter incessamment
À la manière d'Italie.
Le rossignol, d'un plein consentement,
Fut chargé d'opérer cette réforme utile.
Le voilà donc travaillant jour et nuit
A corriger le chant de la gent volatile.
De tant de soins voulant cueillir le fruit,
Un beau matin notre docteur habile
Rassemble dans un bois tous ses musiciens,
Les range, suivant leurs moyens,
Dit à chacun ce qu'il doit faire,
Commande le silence et donne le signal.
Les voilà grimaçant de plus d'une manière,
Et redisant tant bien que mal
La leçon qu'ils viennent d'apprendre.
Pour dominer sur tous et mieux se faire entendre,
Tous les becs sont ouverts. Mais qui fut bien surpris ?
Ce fut le professeur trompé dans son attente.
Un mélange confus de sons mal assortis
Vient frapper tout à coup son oreille savante.
Ses nerfs sont attaqués par ce bruit infernal.
Il frémit et veut fuir, honteux de l'aventure.
Un modeste pigeon, ne raisonnant pas mal,
Lui dit : Vous étiez fou ; change-t-on la nature ?
Pour qui s'éloigne d'elle il n'est point de succès.
Chaque oiseau dans ses chants suit une loi secrette,
Et le bouvreuil plaintif n'imitera jamais
Le chant joyeux de la fauvette.

M. Moyria (G.)

LA MÉDECINE EN DÉFAUT.

Docteur, vous n'aurez point la pomme,
Disait Luc à son médecin,
Votre jugement n'est pas sain ;
Le vin, dites-vous, soutient l'homme ?
Je tiens, corbleu ! que c'est mentir :
A l'instant, pour faire merveilles,
Je viens d'en boire six bouteilles,
Et je ne puis me soutenir.

M. Vander-Burch (Émile).

VERS

Attachés à une montre que M. B..... donnait pour présent de noce à Mlle Flore D.... qu'il venait d'épouser.

Ce gage de ma foi, belle et modeste Flore,
Marque du temps qui fuit le cours silencieux ;
Si l'éternel amour d'un époux qui t'adore
Peut faire ton bonheur et suffire à tes vœux,
Il ne te marquera que des momens heureux.

M. Thuret.

UGOLIN.

TRADUCTION DU DANTE.

Le fantôme, sur moi, jette un regard hideux ;
Du crâne qu'il dévore, il saisit les cheveux,
Et soudain, les pressant sur sa bouche sanglante,
Il m'adresse ces mots, d'une voix gémissante.
Ah ! des maux que ce monstre à mon cœur fit souffrir,
Comment te retracer le cruel souvenir ?
Déjà je sens d'horreur frissonner tout mon être.
Eh bien ! si mes accens sur le front de ce traître
Impriment l'infamie et la honte à jamais,
Ma voix et mes sanglots t'apprendront ses forfaits.
J'ignore en quel climat tu reçus la naissance,
Et qui t'a fait descendre en ces lieux de souffrance.
Si j'en crois mes soupçons, tu naquis Florentin ;
Ah ! dans moi pourrais-tu méconnaître Ugolin ?
Ce traître est ce Roger, ce prélat exécrable
Que le remords déchire, et que l'enfer accable.
Pour expier son crime, il dut m'être livré.
Tu sais que dans son cœur lâche et dénaturé,
La cruauté bientôt suivit la perfidie,
Et que pour régner seul il m'arracha la vie.
Mais, ce qui fut toujours un mystère pour toi,
C'est l'horreur d'un trépas dont je frémis d'effroi :
Écoute, apprends le crime, et juge la vengeance.
Depuis ce jour fatal où, trompant ma prudence,

Du perfide Roger l'infâme trahison
Eût changé tout à coup mon palais en prison,
Pleurant avec mes fils, j'avais vu d'un jour sombre
La lueur par trois fois des nuits remplacer l'ombre,
Lorsqu'un songe en mes sens vint porter la terreur.
A travers ces rochers dont l'énorme hauteur
Domine des Pisans la fertile contrée,
Je crus voir, d'une meute une louve entourée,
Et des chiens haletans et de sang altérés
Ravir ses louveteaux à ses flancs déchirés.
L'illusion s'enfuit, une autre la remplace :
Un monstre, de mon cœur semblait chercher la place,
Et, dans ce monstre armé d'un poignard assassin,
Je reconnus Roger qui me perçait le sein.
Je m'éveille, baigné d'une sueur brûlante,
Et j'entends murmurer une voix suppliante.
C'était l'un de mes fils tourmentés par la faim.
O mortel! à ces mots tu prévois mon destin;
Hélas! si la pitié ne t'est pas étrangère,
Si tu reçus du ciel les entrailles d'un père,
Et si tu ne ressens l'excès de mes douleurs,
Sur quel objet jamais verseras-tu des pleurs?
Déjà l'heure approchait où des mains ennemies
Venaient alimenter nos déplorables vies;
Partageant mes terreurs, mes malheureux enfans
De la faim dévorante éprouvaient les tourmens;
Et j'invoquais pour eux la puissance éternelle,
Quand soudain, sur le seuil de ma prison cruelle,
Avec un bruit affreux, s'élève un mur nouveau
Qui m'enferme à jamais dans l'antre du tombeau.

Sans jeter un soupir, sans répandre des larmes,
Immobile, je vois de mes fils les alarmes;
Ils pleuraient en silence, et mon jeune Ancelmin
Me dit d'une voix faible, en me tendant la main:
Comme tes yeux sur nous sont fixés, ô mon père!
A ces mots je sentis de ma douleur amère
Jusqu'au fond de mon cœur le poison pénétrer,
Et je ne pus trouver des larmes pour pleurer.
Hélas! un jour entier je gardai le silence.
La nuit vint, et la nuit vit encor ma souffrance.
Mais dès que du soleil les rayons détestés
Frappèrent de nouveau mes yeux épouvantés,
Quel spectacle attéra mon âme déchirée?
Mes enfans, le teint pâle et la vue égarée,
Me montrent tous la mort dans leurs regards éteints;
Des morsures de rage ensanglantent mes mains;
Surpris, épouvantés, et tremblant pour ma vie,
Ils se lèvent tous trois, et Gadius s'écrie:
Tranche nos jours, mon père! Hélas! pour moins souffrir,
Tes enfans, de leur sang, offrent de te nourrir.
La terreur, à ces mots, glace toutes mes veines,
Et par pitié pour eux je dévore mes peines.
Deux jours vinrent encor prolonger ce trépas;
Ah! terre, tu ne pus t'entr'ouvrir sous mes pas!
Pour la sixième fois la lumière m'éclaire;
Je vois l'un de mes fils se rouler sur la terre.
O mon père, dit-il, viens, viens me secourir;
Il se traîne à mes pieds; Dieux! et c'est pour mourir.
Deux fois le jour encor remplaça les ténèbres:
Malheureux, et deux fois de ces adieux funèbres

Je vois renouveler l'agonie et l'horreur.
Sur les corps de mes fils expirant de douleur,
Après trois jours entiers je les appelle encore.
Bientôt l'horrible faim me presse, me dévore;
Hurlant, rampant, poussant de lamentables cris,
Je tombe inanimé sur les corps de mes fils.

M. Boucharlat.

APOLOGUE.

Un chêne hospitalier sous son épais feuillage,
En recueillant tout un village,
Lui donnait ce repos dont l'homme aime à jouir
Après un long orage
Qui le menace encor d'un sinistre avenir.
Même les étrangers s'empressaient d'accourir
Pour profiter de son ombrage.
Certains d'y rencontrer le bonheur, le plaisir,
Ils ne comptaient pour rien la peine du voyage.
Eh bien ! le croira-t-on? cet arbre bienfaisant,
Quelques voisins obstinément
Cherchaient tous les moyens de pouvoir le détruire.
Ainsi l'habitude de nuire,
Contre ses intérêts fait agir le méchant.

M. B.—D.—L.—M.

TRADUCTION LIBRE

Du commencement du onzième Chant du poëme italien de Ricciardetto.

Chacun se plaint d'être en butte à la mort;
Vivre est un bien, sans doute, et de son sort
L'homme a raison, selon moi, de se plaindre.
Pourquoi faut-il qu'il ait toujours à craindre
L'instant fatal où ses membres glacés,
Ensevelis dans une étroite bière,
Parmi les morts pêle-mêle entassés,
Iront nourrir les vers au cimetière?
Ce qui surtout ajoute au déplaisir,
C'est que souvent la mort vient nous saisir
Lorsqu'on s'attend le moins à sa visite.
Il faut d'abord déloger au plus vîte,
Paraître enfin devant le tribunal
D'un Dieu qui juge et le bien et le mal,
Qui, d'une voix et terrible et sévère,
Dit aux méchans livrés à son courroux:
Les feux vengeurs sont allumés pour vous;
Allez, maudits! mais moins juge que père,
Il dit aux bons qui pratiquaient sa loi:
Dans la vertu votre persévérance
Du paradis vous donne l'assurance;
Vous méritez d'être heureux avec moi.
Voilà pourquoi les ames criminelles
Craignent si fort les flammes éternelles.

A cette loi toutefois je souscris
Bien volontiers, et j'en sens tout le prix
Lorsque je vois dans la tombe descendre
Un insolent, un barbare oppresseur,
Dont le nom seul répandait la terreur.
Le *requiem* soudain se fait entendre,
Et je me dis : un heureux coup du sort
L'amène ici, rendons grâce à la mort.
Ah ! si du moins devenant plus traitable,
La mort pouvait se résoudre aujourd'hui
A ne frapper que l'homme impitoyable
Qui se complaît dans le malheur d'autrui,
En son honneur j'accorderais ma lyre ;
Et ses accens aux échos feraient dire :
Enfin la mort n'est plus au rang des maux.
Mais je la vois, soit caprice ou délire,
Le bras armé de sa cruelle faux,
Trancher les jours d'un véritable sage,
Par ses vertus l'ornement de son âge,
Et laisser vivre un tyran détesté
Dont rien ne peut lasser la cruauté :
J'enrage alors ; dans mon impatience
J'accuserais même la Providence
Si j'oubliais qu'elle a su de tout temps,
A ses desseins, des plus lâches tyrans
Faire servir l'audace et l'insolence,
Et que leur cœur vicieux, corrompu,
Est le creuset où souvent sa sagesse
Laisse épurer ici bas la vertu.
A dire vrai, la mort, dans leur jeunesse,

Peut les surprendre et leur fermer les yeux,
Et j'en ai vu plus d'un à qui les cieux
Ont refusé les jours de la vieillesse;
Ne sont-ils pas d'ailleurs un instrument
Dont Dieu se sert pour punir une offense,
Qu'il brise enfin lorsqu'il voit le moment
De pardonner et d'user de clémence?

M. CHAS.

ÉPIGRAMME.

A force d'intrigue et d'argent,
Mondor fils d'un simple manant,
S'est fait passer pour gentilhomme.
Mais comme on n'est jamais content,
Le voilà qui veut à présent
Passer aussi pour honnête homme!

QUATRAIN.

BOURSE vide est, dit-on, le diable;
Certes, rien n'est plus véritable:
Hélas!.... et je ne sais pourquoi,
J'ai toujours le diable avec moi.

M. VANDER-BURCH (Émile.)

ÉPIGRAMME.

Chez nous, soi-disant troubadour
Indistinctement fait sa cour
A vieille comtesse ou marquise,
S'il aperçoit la nappe mise.
Au dessert, c'est un chevalier
Qui, pour les venger d'une injure,
Saisit et casque et bouclier;
Mais le héros n'a pour armure,
Qu'une écritoire et du papier
Dont il usera maint cahier
Pour le salir d'une satire,
Qu'achète en rames l'épicier.
Au croquant ne pourrait-on dire
Que lui, sa plume, ses écrits,
Et ceux que protége sa lyre,
N'ont vraiment de droit qu'au mépris?

M. le Chev. Victe. de Limoges-St.-Saens.

IMITATION DE MARTIAL.

Liv. 2, *Ep.* 38.

Combien te rend ton champ? pourrai-je le savoir?
— L'agrément, ô Linus, de ne jamais t'y voir.

M. E. D.

LE TAPIS DE PIED ET L'ÉTENDART.

APOLOGUE.

Du palais d'un calife, ornement somptueux,
Et fier de s'étaler sous les pieds d'un monarque,
Un tapis de Bagdad, d'un ton présomptueux,
De son poste, à la cour, vantait l'illustre marque.
Dans l'angle des deux murs, reposait à l'écart,
Assez modestement un reste d'étendart,
D'un tissu presqu'usé, sans couleur, sans dorure,
Et même laissant voir plus d'une déchirure.
Que fais-tu dans ce coin, lui disait le tapis?
Quand du parvis entier je couvre la surface,
N'es-tu pas bien honteux d'une aussi mince place?
Tu devrais t'éloigner de ce riche pourpris.
Nous servons, j'en conviens, tous deux le même maître;
Mais quelle différence a marqué nos destins!!!
Un esclave assidu s'en vient tous les matins
Soigner mon riche éclat, et le faire renaître.
Constamment à l'abri de l'injure des vents,
Du tumulte guerrier, du fracas des tempêtes,
Je suis l'heureux témoin des plaisirs et des fêtes,
Et reçois chaque jour les belles et les grands.
Pour toi, triste jouet du soldat qui te guide
Par toutes les saisons, en butte à tous les temps,
Agité, ballotté, froissé dans tous les sens,
Tu n'as pour te montrer qu'un théâtre homicide;

Tu n'entends que des cris, ne vois que des combats,
Ne vis que pour le bruit, le meurtre et le trépas.
Alte-là, répondit l'étendard, et pour cause :
D'amour propre, ici bas, chacun porte sa dose,
Reprenez, croyez-moi, votre altière pitié :
Si vous plaignez mon sort, je plains aussi le vôtre;
Et s'il faut, entre nous, comparer l'un à l'autre,
Je ne sais qui des deux est plus humilié....
De l'éclat du matin il vous faut bien rabattre,
Quand on vous voit empreint des souillures du soir ;
Du soin qu'on prend de vous comment vous prévaloir,
Quand celui qui vous soigne a le droit de vous battre ?
Vos belles et vos grands vous les voyez d'en-bas :
Ils vous foulent aux pieds, vous font plus d'un outrage :
Que vous servent leurs jeux, leurs fêtes, leurs repas ?
C'est, si je ne me trompe, un fort triste avantage
Que de voir des plaisirs qu'on ne partage pas.
Moi, comme vous, parfois, je subis la poussière,
Mais poussière honorable et gage de valeur.
Je suis mal étoffé, déchiré, sans couleur ;
Mais le dernier lambeau d'une enseigne guerrière,
Partout libre ou captif, se montre avec honneur.
Enfin, pour terminer en deux mots la querelle,
On ne peut entre nous fonder de parallèle ;
Nos goûts et nos emplois sont tout-à-fait divers.
On me porte où je vais ; on vous cloue où vous êtes,
Vous n'habitez qu'un lieu, je parcours l'univers.
Vous gisez sous les pieds, je flotte sur les têtes ;
De tout cela, mon cher, que conclure aujourd'hui ?
Que chacun a son rang et son lot en partage,

Qu'il ne faut envier ni mépriser autrui,
Et que le plus modeste est toujours le plus sage.

M. DE LA CHABEAUSSIÈRE.

VERS

Sur Madame la Duchesse de ***.

Non, ce n'est point une mortelle;
Non; et jamais de la beauté,
La terre à notre œil enchanté
N'offrit un si parfait modèle.
Sans doute une jeune immortelle,
Pour charmer les ennuis de la divinité,
Un moment de l'Olympe aura voulu descendre.
Dans son regard, quelle douce fierté!
Dans son port, quelle grâce et quelle majesté!
Sur son visage noble et tendre
Que de charmes sont répandus!...
Est-ce Vénus?... Minerve?... il suffit de l'entendre:
Oui, c'est Minerve, on ne peut s'y méprendre;
Mais.... qu'elle ressemble à Vénus!

M. LAMONTAGNE.

LA CONSÉQUENCE NATURELLE.

CONTE.

Une de ces femmes jolies
Que nous voyons pour leurs atours,
Et quelquefois pour leurs amours,
Faire tant d'aimables folies,
Fidèle aux règles du bon ton,
Un jour voulut être chaussée
Par un cordonnier dont le nom,
Synonyme à perfection,
Attirait la foule empressée :
Mais notre belle courroucée
S'aperçut dès le lendemain,
Que sa chaussure était percée.
L'ouvrier est mandé soudain ;
Il arrive, et dans sa pensée,
Après avoir long-temps cherché,
L'œil baissé, la bouche mi-close :
De l'accident, je vois la cause,
Dit-il ; Madame aura marché.

M. A. de Caën.

AUX MANES DE CALLIMAQUE ET DE PHILÉTAS.

Traduction de PROPERCE. *Liv. III. Éleg. I.*

MANES de Callimaque, ombre de Philétas,
Au sein de vos bosquets j'ose porter mes pas.
Pontife consacré dans des eaux salutaires,
De la Grèce, en nos jeux, j'introduis les mystères.
De grâce, apprenez-moi quel antre inspirateur
Régla de vos concerts la flexible douceur,
Quel favorable augure y marqua votre entrée,
Et quelle onde abreuva votre muse altérée.
Loin les chantres guerriers et leurs hymnes de mort!
On aime un vers léger qui coule sans effort.
Je ne dois qu'à cet art l'éclat qui m'environne,
D'un triomphe nouveau je lui dois la couronne;
Près de moi, dans le char, sont groupés les amours,
Et d'auteurs sur ma trace, afflue un long concours.
A presser vos coursiers, qui donc peut vous contraindre?
Cessez, faibles rivaux, n'espérez pas m'atteindre :
Le sentier de la gloire est étroit et glissant.

Mille autres chanteront ton nom toujours croissant,
O Rome! et sous leurs doigts, la lyre prophétique
Étendra ton empire aux champs de la Sérique;
Moi, du double sommet, par de nouveaux chemins,
J'ai rapporté des vers inconnus aux Romains,
Ces vers qu'ils reliront durant les jours paisibles.

Muses, couronnez-moi de guirlandes flexibles ;
Le laurier hérissé siérait mal à mon front.
Oui, malgré les jaloux, mes honneurs resteront :
Ce que m'ôte mon siècle, un jour, avec usure,
Mon ombre l'obtiendra de la race future.
Par ses contemporains toujours persécuté,
Le génie en appelle à la postérité ;
Il entre dans ses droits en sortant de la vie,
Et, debout sur la tombe, il foule aux pieds l'envie.
Sans lui qui connaîtrait Déiphobe, Hélénus,
Polydamas, Pâris toujours cher à Vénus,
Achille corps à corps luttant contre le Xanthe,
Hector traîné trois fois dans la poudre sanglante ?
On aurait oublié le perfide cheval
Qui, des murs de Priam, hâta le jour fatal,
Et par les traits d'Hercule à deux fois renversée,
Troie, à peine un moment, fixerait la pensée.
Lorsqu'Homère, ô Troyens, a chanté vos revers,
Il a vaincu le Temps et conquis l'univers.
Et moi, du Temps aussi je domterai la rage !
Rome, je le prévois, me garde un juste hommage,
Et mes froids ossemens, de l'aveu d'Apollon,
Ne reposeront pas sous un marbre sans nom.
Mais rentrons dans le cercle à mes concerts propice ;
Qu'à leur doux bruit encor mon amante applaudisse.

Le chantre du Rhodope, aux accens de sa voix,
Vit s'arrêter les flots et s'incliner les bois.
Les rocs du Cythéron, qu'un art sublime entraîne,
Préparent le berceau de la grandeur thébaine ;

C'est peu, de l'harmonie, ô charme tout puissant!
Dirigeant tes coursiers sous l'Etna mugissant,
Tu prêtais, Galatée, une oreille attentive
Aux airs que Polyphême entonnait sur la rive.
Et mes vers qu'Apollon et Bacchus ont dictés
N'offriraient nul attrait à nos jeunes beautés?
Leur sort est plus heureux. Si mon verger peu vaste
Des bois d'Alcinoüs n'étale point le faste;
Si le Tibre, à grands frais conduit sous mes berceaux,
N'y vient point épancher la fraîcheur de ses eaux;
Si l'or n'embellit point ma modeste retraite;
Si le marbre africain n'en soutient point le faîte,
Qu'importe? je me mêle aux danses des Neuf Sœurs:
J'ai pour moi Calliope et l'amour des Lecteurs.

Heureuse la beauté que chantera ma lyre!
Sur les siècles futurs j'étendrai son empire.
Ce temple de l'Élide où l'art industrieux
A figuré la voûte et les flambeaux des cieux,
Ces tombeaux éclatans, ces hautes pyramides,
Ne sauraient de la Mort fuir les gouffres avides;
De la flamme ou des eaux l'inévitable affront,
La main du Temps surtout les presse.... ils tomberont.
Mais un nom avoué des filles de Mémoire
Brave le Temps: la Mort ne peut rien sur la Gloire.

M. DE SAINT-AMAND.

LE BAVARD ET LE SAGE.

FABLE.

Un insigne bavard qu'avec soin tout le monde
Fuyait de cent pas à la ronde,
Et qui dans mainte affaire ainsi qu'en ses discours,
Ne choisissait jamais les chemins les plus courts,
Se plaignait avec amertume
De la fuite du Temps dont il vantait le prix.
On eût de ses propos fait un épais volume,
Si par malheur quelqu'un les eût écrits.
Pourquoi, s'écriait-il, l'auguste Providence
Qui dans tous ses projets n'a pour but que le bien,
N'a-t-elle point à l'homme accordé le moyen
De prolonger sa rapide existence?
— Ce moyen, en partage, il vous est dévolu,
Reprit un sage outré de son impertinence.
— De grâce, quel est-il? — De fuir le superflu.
D'inutiles regrets c'est la cause funeste.
Sachez le retrancher toujours
Des actions et des discours,
Et vous aurez du temps de reste.

M. Adrien Lambert.

MA POLITIQUE.

Qui me délivrera des Grecs et des Romains ?
S'écriait un auteur, dont les pinceaux aimables
Tracèrent avec goût le luxe de leurs tables,
Mais qui n'admira pas ces vainqueurs *inhumains*
Ni les lauriers cueillis par leurs sanglantes mains.

Moi, las de tant d'essais et de plans chimériques,
Qui, depuis vingt-cinq ans, nous glacent de terreur,
Je m'écrie à mon tour, et du fond de mon cœur :
Délivre-nous, grand Dieu, de tous nos politiques!

Je ne puis faire un pas, sans voir un insensé,
Qui règle l'avenir, le présent, le passé :
— Êtes-vous pour la chambre ou pour le ministère,
Me répète en chorus un cercle d'Etourneaux,
Fort de l'instruction de quinze à vingt journaux ?
— Moi, je suis pour tous deux, messieurs, laissez-les faire,
Laissez-vous gouverner ; craignez qu'une chimère
Ne vous égare encore en vous promettant mieux.
Tristes imitateurs des nations antiques,
Quand vous vous en mêliez, étions-nous plus heureux?
Vous nous avez donné leurs lois, leurs républiques,
Leurs tribuns, leurs consuls, jusqu'à leurs sénateurs,
Et vous avez comblé vos chefs-d'œuvre tragiques
Par un digne abrégé de tous leurs empereurs!
De tant de droits divers, trop funestes arbitres,
Pour vous faire écouter voilà de bien beaux titres!

Et vous, qui, dans l'exil prolongeant vos douleurs,
Soutiens infortunés de la plus juste cause,
Avez de votre roi partagé les malheurs,
Vos vœux sont accomplis ; votre destin repose
Sur ce roi généreux que vous avez suivi.
Si c'est par dévoûment que vous l'avez servi,
Laissez-le réparer nos longues injustices,
Sans discuter des lois que vous n'entendez pas.
Modèles de l'honneur et nés pour les combats,
Ajoutez cet exemple à tous vos sacrifices.
Jadis nos grands guerriers, les Condés, les Villars
Respectaient de Louis la vieille expérience ;
Ils savaient le défendre au milieu des hasards,
Et jamais de Thémis n'agitaient la balance.
Vous aimez le passé, j'en fais aussi grand cas ;
Alors l'esprit français dominait seul en France.
Dans ces jours regrettés, sans troubles, sans débats,
On ne s'avisait point de régler les états.

Aimons, rions, soupons comme faisaient nos pères ;
Parlons de nos plaisirs, et jamais des affaires.
Ainsi que nos aïeux fions-nous aux Bourbons :
Seuls ils pouvaient finir une lutte si triste,
Et calmer, sans rigueur, toutes les factions.
De quelques mécontens n'augmentons pas la liste,
Et plaignons l'échappé des Petites-Maisons,
Qui prétend que le roi n'est pas bon royaliste.

M. d'Egvilly.

LE DÉPIT.

A ZÉLIE.

Imitation d'Ovide.

DÉDAIGNANT un amant fidèle,
Tu viens donc de trahir ta foi ?
De nouveaux nœuds, une flamme nouvelle,
Pour toujours t'éloignent de moi !...
Tu rougis de ta perfidie,
Et n'oserais reparaître à mes yeux :
Tu crains qu'en amant furieux,
Je n'exhale ma jalousie !
Rassure-toi, je n'ai point de dépit,
Et de moi tu n'as rien à craindre :
Le malade peut-il se plaindre
Du médecin qui le guérit ?
Ton infidélité, Zélie,
A mis un terme à mes douleurs.
Je ne verserai plus de pleurs,
Je ne maudirai plus la vie ;
D'une jalouse frénésie,
Rejetant le poison fatal,
Je n'irai plus, dans ma folie,
Servir de sentinelle aux plaisirs d'un rival.
Sans même y mettre de mystère,
Reçois ce rival, tu le peux :

Accorde-lui le doux salaire,
Que tu promettais à mes feux!
Profite du honteux délire
Où tes faveurs l'auront plongé,
A jamais sur son cœur assure ton empire;
Et je me crois assez vengé.
Fier d'avoir pu rompre une chaîne
Dont le poids devait m'accabler,
Loin de te revoir avec peine,
En tout temps, en tous lieux, je veux te contempler.
Ainsi le malheureux, échappé du naufrage,
Regarde encore avec plaisir
Les flots soulevés par l'orage,
Et sourit à la mer qui devait l'engloutir.

M. d'Artois de Bournonville (L. A. T.)

MORALITÉ.

Obligez toujours en silence,
Il faut des malheureux épargner la pudeur.
Mais quand vous aurez le bonheur
D'exercer votre bienfaisance,
Ne vous refusez point aux hommages du cœur.
C'est n'avoir qu'à demi soulagé la douleur
Que d'ôter le plaisir de la reconnaissance.

M. H. L.

STANCES HORATIENNES

IMITÉES DE L'ODE VI DU LIVRE IIe.

Septimi, Gades aditure mecum, etc.

A MES SOEURS ET A MON FRÈRE.

Ainsi, mes bons amis, vous voulez bien me suivre
En Afrique, au Brésil, en Chine, au Canada;
Partout où maintenant il soit permis de vivre;
Fût-ce à Botany-Bey, soit même au Kampschatka.

Je n'irai pas si loin fonder ma colonie:
Vieilli par les chagrins, fatigué de travaux,
Si j'eusse pu choisir le lieu de mon repos,
J'aurais sur l'Anio voulu finir ma vie.

Mais quand le sort en ordonne autrement,
Je veux du moins revoir le berceau de mon père;
J'y veux porter les cendres de ma mère;
Je veux au Reisenberg (1) creuser mon monument.

(1) Le Reisenberg, ci-devant le Cobentz-berg, est une des plus belles propriétés de campagne, château, parc, ferme, et vignoble, situés près de Vienne en Autriche, appartenans au comte de Pfaffenhoffen.

Tant est joli ce petit coin de terre,
Malgré ses longs hivers et les Autans fougueux,
Que même après Tibur, on peut encor s'y plaire,
S'y dérober au monde, et s'y trouver heureux.

Des confins du Morave, aux monts de la Styrie,
L'horizon avec pompe étale sous mes yeux
Vienne, l'Autriche entière, et jusques en Hongrie,
Le Danube roulant ses flots impétueux!

Quelle fraîcheur sous cet épais feuillage?
Quelle douceurs dans ces miels embaumés?
Une odeur de bouquet se goûte en ce laitage;
Et mes coteaux sont fiers de leurs vins parfumés.

Auprès de moi, tout ici vous convie:
Venez jouir d'un séjour enchanté,
Où nous pourrons, en savourant la vie,
Attendre en paix l'éternité.

Long-temps encor je ne puis m'en défendre;
Incessamment il m'y faudra descendre;
L'âge me presse, et m'y pousse avant vous....
Je réclame mon droit, n'en soyez point jaloux.

Mais vous, à votre tour, par une larme tendre,
Quand je serai dans la tombe endormi,
Ne viendrez-vous jamais y réveiller la cendre
D'un bon frère et d'un bon ami?

M. le comte DE PFAFFENHOFFEN.

EPITRE DÉDICATOIRE

DU

CHANSONNIER ROYAL,

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE D'ORLÉANS.

MA voix remerciait les Dieux justes et bons,
Du retour de la Paix, du retour des Bourbons;
Le jour s'était passé dans ce noble délire:
A peine à mon chevet je suspendais ma Lyre,
Que le Dieu du sommeil pour prix de mes travaux
Sur mes yeux fatigués répandit ses pavots;
Je rêvais au bonheur d'un retour si prospère...
Une ombre m'apparaît!.. c'est celle de mon Père!
« J'abandonne un instant le séjour éternel;
» Mais ne crains rien, mon fils, de mon cœur paternel.
» Tu sais que je guidai tes premières années,
» Je veux être pour toi l'Ange des destinées!
» Du meilleur de nos Rois chérissant le renom,
» J'appris à ton enfance à bégayer son nom;
» Dans un âge plus mûr tu chantas HENRI QUATRE;
» Chante ses petits-fils que rien ne put abattre,
» Dignes de leur aïeul, sensibles, généreux,
» Se vengeant des Français en les rendant heureux.
» Chez des Princes issus d'un Monarque adorable
» On ne saurait trouver une âme inexorable!
» Mieux que moi, des Bourbons, ah! qui connaît le cœur?
» De mon amour pour eux le trépas fut vainqueur...

» Que dis-je? dans un fils que je chéris, qui m'aime,
» Je suis fier que mon Roi trouve un autre moi-même.
» Pendant un demi-siècle un Prince de son sang
» (Et je ne consultai ni son or ni son rang!)
» M'a vu son serviteur respectueux, fidèle;
» Dans les cachots, l'exil, je lui prouvai mon zèle,
» Et couronnai ma vie en mourant dans ses bras,
» Conty n'est plus!.. sa mort a suivi mon trépas!
» Il eût été, mon fils, l'appui de ta jeunesse!..
» Travaille avec ardeur, dédaigne la richesse;
» L'argent au vrai poëte inspire du mépris:
» De ses nobles travaux quel doit être le prix?
» C'est la gloire! ôte-lui ce puissant véhicule,
» Ce n'est plus qu'un Pygmée, et c'était un Hercule!
» On chante par amour des Princes bienfaisans,
» Les Bourbons n'aiment point un mercenaire encens.
» Ils n'en ont pas besoin; de toi qu'on puisse dire
» Que pour eux ton cœur seul fit résonner ta Lyre. »
— Jugez si votre fils a suivi vos leçons.
— Que mets-tu sous mes yeux, un recueil de chansons!
— Chacun a son talent, et tout me persuade
Que peu de nos auteurs feraient la Henriade;
— Voltaire ne doit point t'inspirer de l'effroi:
Sans avoir son génie on peut chanter son Roi.
J'ai vu que le travail enfantait des miracles:
Oui, semblable au torrent dont les plus grands obstacles
Ne font qu'accroître encor l'impétuosité,
Le talent s'agrandit par la difficulté.
— En cueillant des lauriers à la foudre on s'expose
Rarement elle atteint la couronne de rose.

— Il est un sûr moyen d'en être respecté,
L'hommage de tes vers Conty l'eût accepté;
Conty, suivant les pas des Bourbons ses ancêtres,
Fut l'ami des beaux arts, le protecteur des lettres.
Un nom de sa famille à ta plume est offert,
Rappelle-toi, mon fils, ces beaux vers de Gilbert:
« *Sous un modeste habit déguisant sa naissance,*
» *Penthièvre quelquefois visite l'indigence;*
» *Et de trésors pieux dépouillant son palais,*
» *Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits.* »
De toutes ses vertus sa fille est l'héritière,
Qu'elle soit pour tes vers un Ange tutélaire;
A l'abri de son nom puisse le tien cité
Voler avec honneur à la postérité!
Cet espoir consolant réjouira ma cendre;
Dans mon dernier asile avant que de descendre,
Je me dirai : mon fils de gloire est revêtu,
Pour appui ses talens ont trouvé la vertu.

Daignez les protéger, c'est en vous que j'espère,
Ah! ne démentez point les derniers vœux d'un père.

M. le Ch. JACQUELIN (J. A.)

ÉPIGRAMME.

TOUJOURS Alcipe et se loue et s'admire,
A ses gaîtés il croit qu'on applaudit:
Mais il rit tant du bon mot qu'il va dire,
Qu'on ne rit plus aussitôt qu'il l'a dit.

M. DE LABOUÏSSE.

VERS

A Mlle. Mézerai,

Après la première représentation de *Défiance et Malice*, donnée le lendemain d'une représentation de *Pygmalion*.

Ainsi donc, de tous les talens,
Le ciel prodigue t'a pourvue!
Tu sais animer en statue;
Et tu sais plaire en cheveux blancs.
Tu peux seule, un instant, cesser d'être jolie
Sans rien perdre de tes attraits.
Tu montres ton talent quand tu caches tes traits;
On ne voit plus Vénus, on voit toujours Thalie.
Combien cet heureux dénoûment
Nous donne une aimable surprise!
Quand tu perds de *Catau* le triste vêtement
Pour rendre à nos regards *Céphise*,
En quittant ces gants noirs et ce tablier vert,
D'une vieille beauté parure peu brillante,
Tu sembles une fleur naissante
Qui sort des glaçons de l'hiver.

Legouvé.

LE CHANOINE ET LE VOYAGEUR,

OU

LES BAS-RELIEFS DE St. ANDRÉ (Bordeaux.)

ANECDOTE.

Naguère un voyageur, parcourant St. André,
Observait, contemplait une sculpture antique
Où le ciseau de l'art, par un effet magique,
Semble mêler d'abord le profane au sacré.
Là, c'est Jupin, confus que l'aigle du tonnerre
A ses pieds s'assoupisse, et laisse en paix les airs;
Cybèle abandonnant le sceptre de la terre,
Et Pluton descendu du trône des enfers.
Là, c'est Jésus prêchant au milieu des apôtres
L'humilité pour soi, la charité pour d'autres,
Rendant l'ouïe au sourd, la parole au muet,
Le soleil à l'aveugle, au boiteux son jarret;
Et, jusques au tombeau, par sa voix souveraine,
Epouvantant la mort de sa proie incertaine.
Ce contraste présente (on le voit d'un coup-d'œil)
Le triomphe éclatant du saint christianisme
Sur les dieux abolis de l'impur paganisme,
Et celui des vertus sur le démon d'orgueil.
Le *Millin*, toutefois, sa lunette baissée,
De mainte inscription par le temps effacée

Ne pouvant déchiffrer les signes trop douteux,
Voit passer un chanoine allant à la grand'messe :
« Monsieur l'abbé, dit-il d'un ton de politesse,
» De grâce, expliquez-moi ces passages hébreux ?
» — De l'hébreu, dites-vous? monsieur, je suis chanoine,
» Reprit-il aussitôt avec un fin souris;
» La science chez nous n'est plus un patrimoine,
» Doyen, théologal et moi....... c'est encor pis,
» A peine entendons-nous le latin d'Akempis !

M. Mullot (Ch.)

A M. FLEURY,

COMÉDIEN FRANÇAIS.

Modèle de bon ton et de grâce légère,
Du ridicule, habile observateur,
Et du vrai seul, fidèle imitateur,
Chacun a, sous tes traits, son propre caractère.
Petit-maître ou grand-homme, amant ou roi-guerrier;
Tour à tour Frédéric, ou Moncade ou Molière;
Joli marquis ou brillant chevalier,
Sous tous les masques tu sais plaire.
Du mobile parterre, aimable séducteur,
Des trésors de Thalie, heureux dissipateur,
L'art a versé sur toi ses faveurs peu communes :
Tout rôle, par ta voix, charme le spectateur,
Et nul n'est plus que toi *l'homme à bonnes fortunes.*

M. Bordeaux (A.)

L'ILLUSION DE L'AMOUR.

Dieux ! qu'elle est belle cette aurore
Que j'attendais depuis long-temps !
Dieux ! qu'ils sont beaux ces feux naissans
Dont l'Olympe entier se colore !
Viens à moi dans cet heureux jour
Où je dois revoir ma maîtresse,
Viens, illusion de l'amour,
Trésor de l'heureuse jeunesse.
Par les charmes de ton erreur
Tu plais à mon ame abusée,
Et tu me conduis au bonheur
Sur les ailes de la pensée.
C'est toi qui promets les plaisirs
A mon avide impatience ;
C'est toi qui soutiens mes desirs
Par les attraits de l'espérance.
Du sort je brave la rigueur,
De l'avenir je me rends maître,
Et sans rien perdre du bonheur,
Je suis heureux avant de l'être.
Ah ! qu'importe pour mes desirs
Que tes plaisirs soient des chimères?
Grâce à tes couleurs mensongères,
Ces chimères sont des plaisirs.
Mais, hélas ! bientôt mes beaux jours
Finiront avec ma jeunesse ;....

Non, non, tu me suivras toujours
Malgré ma débile vieillesse.
Ta main encór de mon printemps
Recueillera les fleurs écloses,
Et sur les glaces de mes ans
Tu semeras encor des roses.
Je veux à mes derniers instans
Embrasser encor mon amie;
Comme dans la fleur de ses ans,
Je la verrai fraîche et jolie.
Partant pour mon dernier séjour,
Pour cette dernière patrie
Où l'on voyage sans retour,
Je veux près de mon Euphrasie,
Voir changer en soupirs d'amour
Les derniers soupirs de ma vie.

M. CHARLES (R.)

ÉPIGRAMME.

RIEN n'est plus inconstant que le jeune Millon,
Sa mère, à ce qu'on dit, est loin d'être gentille ;
C'est naturel : une chenille
Devait produire un papillon.

M. G. MENARD DE ROCHECAVE.

LA SOIRÉE.

Dans un indolent abandon
Je promenais sur la rive fleurie
Du sinueux et fertile Armançon
Ma négligente rêverie.
Les derniers feux du jour mourans sous l'horizon,
Le silence des vents, les airs que Philomèle
Confie aux timides échos,
L'onde qui suit en paix sa pente naturelle,
Et la nuit invitant la nature au repos,
Tout éveilla dans moi cette mélancolie,
Charme des tendres cœurs et remède à leurs maux.
Les ombres s'étendaient sur la terre assoupie,
Le regret allait naître en mon cœur éperdu;
Tout à coup surprise charmante !
Plaisir d'autant plus vif qu'il est inattendu!
J'entends, je vois accourir mon amante.
Son regard aussitôt me rend l'azur des cieux.
Les accens de sa voix chérie,
Du rossignol les sons mélodieux;
Son souffle parfumé, les fleurs de la prairie,
Son baiser, du zéphir le murmure flatteur.
Au calme oisif de mon ame attendrie,
A succédé l'ivresse du bonheur.
Ainsi que cette onde endormie
Puissé-je bien long-temps d'un nœud si doux lié,

Voir sans bruit s'écouler ma vie
Entre l'amour et l'amitié !

M. Digot.

A UNE JEUNE VEUVE. (1)

Jeune et charmant objet, à qui, pour son partage,
Le ciel a prodigué ses trésors les plus doux,
Les grâces, la beauté, l'esprit et le veuvage,
Jouissez du rare avantage
D'être sans préjugés ainsi que sans époux.
Libre de ce double esclavage,
Joignez à tous ces dons le don d'en faire usage.
Faites de votre lit le trône de l'amour;
Qu'il ramène les ris, bannis de votre cour
Par la puissance maritale.
Ah ! ce n'est pas au lit qu'un mari se signale:
Il dort toute la nuit, et gronde tout le jour.
Loin de vous tout hymen, fût-ce avec Plutus même;
Pour vous faire goûter la volupté suprême,
L'amour se chargera bientôt de vous pourvoir;
Vous n'avez jusqu'ici connu que le devoir:
Le plaisir vous reste à connaître.
Quel fortuné mortel y sera votre maître !
Ah ! lorsque d'amour enivré,
Dans le sein du plaisir il vous fera renaître,
Lui-même trouvera qu'il l'avait ignoré.

Voltaire.

(1) Ces vers sont *inédits*, ainsi que les vers à *un jeune Poète*, insérés dans ce volume.

HISTORIETTE.

Tandis qu'au cabaret nous sommes à pinter,
Disait Ambroise à son ami Lapierre,
Je vais, mon cher, te raconter
Ce qui m'est arrivé la semaine dernière.

Vers minuit, portant mon falot,
Je rôdais encor dans la rue,
Et je faisais le pied de grue
Devant la porte d'un tripot,
Lorsqu'en sort un quidam. Peut-être
Est-ce un joueur heureux, me disais-je, à part moi.
Faut-il vous conduire, mon maître?
— Allons, marche, coquin, et tôt, dépêche-toi.
L'apostrophe, quoiqu'un peu dure,
Me semble être d'un bon augure
(Tant de gens ont parfois le bonheur insolent);
Je la prends pour un ordre, et me voila trottant,
Toujours à côté de mon homme.
Après un assez long trajet,
Il s'arrête à l'hôtel de Rome,
Place du Petit-Châtelet.
Tandis que le portier s'éveille
Aux trois coups de marteau qui frappent son oreille,
Je m'avance fort poliment,
Et demande pour mon salaire
Quinze sols; c'est bien peu. — Comment!

Me répond-il d'une voix de tonnerre,
Quinze sols! apprends-donc, maraud,
Que si la maudite roulette
M'eût laissé cette somme nette,
J'aurais pris un potage, et non pas un falot.

M. Ponsardin-Simon.

LE VER LUISANT.

FABLE.

Près d'un buisson, en été, vers le soir,
Modestement posé sur l'herbe,
Un ver luisant brillait, sans le savoir,
De tout l'éclat d'un diamant superbe.
De loin, tapi sous une gerbe,
Un crapaud contemplait l'insecte lumineux,
Dont l'éclat offusquait ses yeux.
Vers lui tout à coup il s'avance,
Et, de fureur gonflé, lui lance
Le venin de son corps hideux.
Ciel ! s'écria soudain l'insecte débonnaire,
Quel sujet as-tu donc de me faire du mal?
Eh quoi! répond l'envieux animal,
Ne répands-tu pas la lumière?

M. de Boinvilliers.

CAMOËNS,

ODE.

Au pied du trône inébranlable
D'où *Jupiter*, du haut des cieux,
Étend son sceptre redoutable
Sur les hommes et sur les dieux,
S'élèvent deux coupes profondes,
Du bien, du mal sources fécondes,
Que créa la Nécessité :
Suivant ses lois, du sein de l'une
Coule sans cesse l'infortune;
De l'autre, la félicité.

Si ces deux coupes, toujours pleines,
Composent ensemble nos jours,
Les plaisirs succèdent aux peines,
Et le bonheur a ses retours;
Mais si la source empoisonnée
Fait seule notre destinée,
Le malheur s'attache à nos pas;
Il nous assiége à notre aurore,
Dans le déclin nous suit encore,
Et nous conduit jusqu'au trépas.

Ce fut, hélas! cette dernière
Qui pour toi coula si long-temps,

O *Camoëns*, dont la carrière
N'offre que revers éclatans !
Toi, qui, sans secours, sans asile,
De lieux en lieux, de ville en ville
Errant, et partout rebuté,
Dans l'indigence et l'esclavage,
De tes talens, de ton courage,
Expias la célébrité.

Lorsque sur la rive infernale,
Le nocher avare et cruel
Reçut dans la barque fatale
De *Didon* le chantre immortel,
Calliope fondant en larmes,
De son deuil et de ses alarmes
Remplit le Parnasse attristé.
C'est ainsi qu'à la mort d'*Homère*,
Ses sanglots, sa douleur amère
Avaient autrefois éclaté.

Ni l'espérance enchanteresse,
Ni quinze siècles révolus,
N'ont pu calmer de la Déesse
Les regrets, hélas ! superflus.
« Impitoyable destinée !
» Faut-il que je sois condamnée,
» Dit-elle, à des pleurs éternels ;
» Et que des filles de Mémoire,
» Moi seule, je vive sans gloire,
» Et sans honneurs et sans autels » ?

Enfin, au sommet du *Parnasse*
Faisant briller ses ailes d'or,
Elle se montre, et dans l'espace,
Sans balancer, prend son essor.
Bientôt aux yeux de *Calliope*,
Entre *Pouzzole* et *Parthénope*,
S'offre un funèbre monument :
L'immortelle tout éperdue
Soupire, détourne la vue,
Et s'éloigne rapidement.

Déjà sous ses pieds emportées,
Ont disparu comme l'éclair
Toutes ces îles enchantées
Qui sortent du sein de la mer (1) :
Elle traverse dans sa course
Ces beaux lieux où près de sa source
Le *Bétis* promène ses eaux,
Et s'abat en *Lusitanie*,
Où respire l'heureux génie
Qui seul peut adoucir ses maux.

« De *Clio* le burin fidèle,
» *Camoëns*, t'apprit mes malheurs
» C'est toi que j'ai choisi, dit-elle,
» Pour mettre un terme à mes douleurs ;
» Prends la lyre, quitte l'épée (2),

(1) Les îles Baléares.

(2) Camoëns avait fait la guerre en Afrique lorsqu'il commença la Lusiade

» La carrière de l'épopée
» T'assure de nouveaux lauriers.
» Enfant des muses, de *Bellone*,
» Tu ceindras la double couronne
» Des poètes et des guerriers.

» D'*Homère*, de mon cher *Virgile*,
» Tour à tour emprunte les traits;
» Et de leur art, et de leur style
» Je t'apprendrai tous les secrets,
» Que ton chef-d'œuvre me retrace
» Le goût, l'élégance, la grace
» De leur esprit souple, fécond;
» Et, plein du dieu qui les anime,
» Comme le premier sois sublime (1),
» Et tendre comme le second (2).

» Si jamais l'implacable envie
» O *Camoëns*, t'ose assiéger,
» La gloire, charme de la vie,
» La gloire est là pour te venger.
» De la palme qu'elle t'apprête
» Le *Pinde* un jour verra la tête
» Monter fièrement dans les airs :
» Ainsi la pyramide aiguë
» De son sommet touche la nue,
» Et domine sur les déserts ».

(1) Épisode d'Adamastor.
(2) Épisode d'Inès.

A ces mots d'un bouillant délire
Calliope embrase ses sens :
Déjà *Camoëns* sur sa lyre
Forme des accords ravissans;
Il chante l'élite intrépide
De ces guerriers qui, sous un guide (1)
Dont leur monarque avait fait choix (2),
Allèrent, loin des bords du *Tage*,
De l'Océan braver la rage,
A l'Africain donner des lois.

Il chante ce géant terrible
Qui, s'élevant du sein des flots,
Tout à coup d'un prodige horrible
Vint effrayer les matelots;
Il dit les fortunes diverses,
Et les erreurs, et les traverses
Des nobles enfans de *Lusus*
Découvrant au milieu de l'onde
Cette terre, berceau du monde,
Qu'arrosent le *Gange* et l'*Indus.*

Mais quoi! l'infâme calomnie
T'exile sur ces bords lointains,
Infortuné, dont le génie
N'a pu désarmer les destins!
C'est peu : dans un affreux parage,
En proie aux horreurs du naufrage,

(1) Vasco de Gama.
(2) Emmanuel le Grand.

Tu luttes contre l'aquilon,
Et ta main, malgré la tempête,
Élève au-dessus de ta tête
Des chants dictés par *Apollon.*

Sortez de vos grottes humides,
Votre poète va périr,
Pour lui, pour vous, ô Néréides,
Hâtez-vous de le secourir !
Déployez ce zèle héroïque
Que le rivage de l'Afrique
A *Gama* vous vit témoigner
Quand dès états d'un roi barbare
Votre constance noble et rare
Parvint jadis à l'éloigner (1).

Mais que vois-je? c'est *Amphitrite*
Qui s'élance de son palais :
Ses nymphes nagent à sa suite
Vers le Virgile portugais.
Tandis que *Nise*, *Galatée*,
Pour apaiser l'onde irritée,
Réunissent tous leurs efforts,
Porté pour *Éphire* et *Driope*
Le fils chéri de *Calliope*
De la terre a touché les bords.

Grâce à ces déités propices,
Délivré d'un péril affreux,

1) Allusion à un épisode de la Lusiade.

Le poète, sous leurs auspices,
Revoit des climats plus heureux.
Tout entier à ses rêveries,
Il foule les rives fleuries
De la *fontaine des amours*,
Fontaine à jamais mémorable
Où d'*Inès*, l'ombre inconsolable
Revient, et soupire toujours (1).

Ah! dans les lieux qui l'ont vu naître,
Après de si cruels chagrins,
Le ciel lui réserve peut-être
Quelques jours calmes et sereins!
Vœux superflus, vaine espérance!
Dans les horreurs de l'indigence
Camoëns termine son sort:
Ainsi, victime infortunée,
Du mal la coupe empoisonnée
Coula pour toi jusqu'à la mort.

A cette nouvelle imprévue,
Se couvrant des voiles du deuil,
Calliope morne, abattue
De pleurs vient baigner son cercueil,
Tandis que sur les rives sombres
Les poètes suivant les ombres
Des chantres d'*Énée* et d'*Hector*,
Vont, d'un mouvement unanime,

(1) La tradition raconte qu'*Inès* et D. *Pèdre* s'y donnaient des rendez-vous.

Couronner le peintre sublime
Et d'*Inès* et d'*Adamastor*.

M. Vaugundy (W.)

ÉPIGRAMME.

On vole au-devant de l'amour ;
On aime ce dieu dont la bouche,
Du rire est le charmant séjour.
On craint l'hymen ; il est farouche,
A gronder c'est toujours son tour.
Taciturne, il marche au grand jour.
L'amour gai, chérit le mystère.
Pleurs d'amour ne sont sans plaisir ;
Pleurs d'hymen font fuir le desir.
Tous deux aiment, par caractère,
L'un à veiller, l'autre à dormir.
Enfans nés de différens pères,
Contrastant de but et de vœux,
Sans cesse ils sont en rixe entre eux.
Pourquoi, morbleu ! les fit-on frères ?

M. Delacoretterie.

INSCRIPTION QU'ON NE LIT PLUS GUÈRE.

La justice a gravé sur le trône des Rois :
LE FORT A DES DEVOIRS, ET LE FAIBLE A DES DROITS.

M. Drobecq.

ÉLÉGIE.

A MA VILLE NATALE.

PRENONS l'essor de l'aigle agile,
J'échapperai, disais-je, aux flèches de l'amour,
Et j'abattrai mon vol tranquille
Sur ces bords enchanteurs où je reçus le jour.
Ainsi, le cœur las de tristesse,
Par le trait de la haine atteint, persécuté,
Sans trahir ma noble fierté,
J'ai dit de longs adieux aux remparts de Lutèce.

Je vous revois enfin, mes pénates sacrés !
Fille de Stanislas, tout mon cœur bat de joie !
Ta noble architecture à mes yeux se déploie !
Voilà tes chers coteaux du ciel idolâtrés,
Où l'inépuisable nature
Des trésors de son sein t'enrichit sans mesure.
J'entends vers moi monter le chant de tes pasteurs;
Là, le tyrse a son culte, et le soc ses honneurs;
Là, le troupeau bêlant blanchit la longue plaine,
Non loin, la Meurte en paix mollement se promène,
Et les Vosges, fuyant au bout de l'horizon,
D'une bleuâtre écharpe embrassent le vallon.

Patrie! oh! combien, à ta vue,
De pensers chers et douloureux

Se pressent dans mon âme émue!
Vous que la pitié sainte unit aux malheureux,
Accordez une larme à mon sort rigoureux.
Je fus jeté mourant sur le seuil de la vie,
Et je n'ai pas, à mon matin,
Bu le lait de ma mère et joué sur son sein.
Des maux de l'état poursuivie,
Mon enfance exilée en un règne d'effroi
Réclamait un bon père exilé comme moi.
Mon frère a succombé sous le fer des batailles,
Et moi, j'ignore en quels climats;
Moi, je ne sus jamais, hélas!
Où baigner de mes pleurs ses tristes funérailles.
Ma sœur! ô coup toujours nouveau!
Alors qu'au sein de ma patrie,
Auprès de sa fille au berceau,
Je crus trouver ma sœur chérie;
Je n'ai trouvé que son tombeau!....
Dès-lors pour moi plus d'alégresse:
Seul, je vis avec mes ennuis;
Seul, muet, je confie au silence des nuits
Le silence de ma tristesse.
En vain de la raison j'invoque le secours;
Un instant j'essayai d'y trouver quelques charmes;
Triste refuge! vain secours!
Eh! la froide raison sèche-t-elle une larme?
Tu n'as donc pu toi-même engourdir mes douleurs,
Toi, qui seule réponds à mon cœur qui soupire,
Toi, mon cher trésor, toi, ma lyre?
Tu m'as vendu si cher tes perfides faveurs!

Mon ingrate cité déshérita ma muse :
Fidèle à ses jaloux penchans,
M'ôtant le seul plaisir dont ma douleur s'abuse,
Elle attaqua mon cœur et condamna mes chants.
Mais me suis-je trompé ? ne suis-je point poète ?
Sont-ils fils de l'orgueil, mes airs les plus touchans ?
Non, non : j'ai ressenti l'influence secrète !
C'est moi qui, le premier, à la fleur de mes jours,
Du Parnasse explorant les plus secrets détours,
Au banquet parfumé de ma muse chérie
Fis asseoir l'amant de Délie,
Et l'aimable Catulle, et le dieu de Cynthie :
Noms fameux qui vivront autant que les amours.
Si j'osai quelquefois m'élancer de mes ailes,
Chanter les lis rendus à leurs nobles honneurs,
Et les vertus d'un roi plus grand que ses malheurs,
Les vierges du Biérus me restèrent fidèles.
Reine de la lyre et des cœurs,
Si Vénus dans mon sein plongea des traits vainqueurs,
Oh ! comme allumés à sa flâme,
Les vers à flots brûlans s'élançaient de mon âme !
Pâlissez, lâches détracteurs !
Le trépas m'ouvrira le temple de mémoire :
C'est du sein des tombeaux que s'élève la gloire.

Oh ! quand la froide mort viendra fermer les yeux,
N'allez point m'élever un pompeux mausolée.
Sous l'arbre ami des morts, sous le cyprès pieux,
Cachez mon humble tombe au fond de la vallée ;
L'amour la gardera d'un soin religieux.

Aux brises embaumant l'aurore dans les cieux,
De l'Élégie en pleurs la lyre désolée,
Là, rendra des soupirs touchans, harmonieux,
Comme une odeur suave au matin exhalée.
Quelquefois, errante en ces lieux,
Le soir, la jeune fille, au détour d'une allée,
Montrant au jeune homme amoureux
Mon nom presqu'effacé sur la pierre isolée,
Au tendre souvenir de mes chants douloureux,
Dira : « craignons d'aimer, il fut trop malheureux! »

M. Mollevaut (C. L.)

A M. M**, (de Bar-le-Duc.)

En réponse aux vers qu'il m'a adressés.

Vous m'adressez de jolis vers;
Vous traitez ma muse en coquette;
Vous pensez qu'elle a le travers
D'aimer à l'excès la fleurette.
Vous vous trompez assurément;
Toutefois elle vous pardonne.....
Elle est femme, et conséquemment,
Ne peut haïr un compliment,
Surtout quand l'esprit l'assaisonne.

M. J. Blondeau (de Commercy).

LES TROIS AGES DE L'AMOUR.

ÉPITRE A UN AMANT TRAHI.

L'AMOUR allait tout seul dans l'enfance du monde,
Naïf, pur, sans détour, de la machine ronde
Il n'était point le Dieu comme l'ont dit des fous.
Bien assortir les cœurs par un sentiment doux,
Sans se piquer d'esprit, telle était sa science.
Un jour, funeste jour! l'amour eut l'imprudence
D'accoster la folie, il en perdit les yeux.
Tout l'univers le sait que le conseil des dieux,
Sans trop y réfléchir, à bien d'autres semblable,
Unit, par un décret, l'amour à la coupable.
La folie inventa, pour se venger du tour,
Cent mille rêves creux, tous au nom de l'amour.
Elle se créa dieu, Vénus était sa mère;
Tout l'Olympe en sourit, et puis la laissa faire;
Même on vit les grands dieux, dans leurs folles ardeurs,
Du dieu de contrebande être les sectateurs.
L'amour eut des autels : son culte sacrilége
D'abrutir les humains se crut le privilége.
La folie et l'amour dirigèrent l'essor
De ces poëmes fous que l'on relit encor,
Monumens éternels de ces temps si barbares,
Où l'amour sans pudeur, pour des motifs bizarres,
Entretint l'univers dans de cruels débats.
Temps d'horreur et de crime! où les plus beaux états

Se voyaient renversés pour ravir quelque belle,
Sans esprit, sans talens, surtout bien infidelle!
Ce délire fut long. Dans de tristes romans
On vit s'éterniser les erreurs de ces temps;
Pour ces derniers écrits que le mauvais goût prise,
Que de fois la folie invoqua la sottise!
C'est sa meilleure amie, elle eut à s'en louer;
Leur accord fut parfait, on peut bien l'avouer.
De l'amour aveuglé tel fut le second âge.

Le troisième arriva, l'amour eut l'avantage
De recouvrer les yeux qu'on lui voit maintenant.
Plutus fit ce miracle, et le fait est constant.
Nul savant ne l'a dit : qu'importe à mon histoire?
D'ailleurs, je parle en vers, l'univers doit me croire.
La folie, un matin, se lassant de l'amour,
Le quitta brusquement ; ce fut son dernier tour.
Sans guide, sans soutien, le pauvre misérable
Implorait du secours d'une voix lamentable ;
Soit hasard, ou destin, Plutus se trouva là.
Ce dieu spéculateur aussitôt calcula
Quels étaient ses profits s'il faisait cette cure;
Il s'y sentit porté, quoiqu'il ait l'ame dure.
D'abord il épuisa tout l'art des médecins,
Il sait tous les métiers; ses efforts furent vains.
Son orgueil compromis, pour dernière ressource,
Devant les assistans, fit paraître une bourse:
L'or en fut étalé.... l'amour ouvrit les yeux!
Plutus s'applaudissant de son art odieux,
Sans pitié, de l'amour exigea son salaire :
Ils allaient contester ; mais, pour finir l'affaire,

Ils firent le serment d'être unis à jamais.
L'amour, dit-on, perdit sa grace, ses attraits;
Grande erreur! tel qu'il est, il plaît à tout le monde.
Partisan de la paix, mais d'une paix profonde,
Il ranime les arts, excite les talens,
Et contraint au travail ses nombreux soupirans.
Tous ces vains attributs, ancienne allégorie,
Bandeau, flèches, carquois, présens de la folie,
Cités et répétés dans de plats madrigaux,
N'existent plus : l'amour en a pris de nouveaux.
Le caprice l'anime, et plus souvent la ruse :
Avec un ris malin, il provoque, il refuse :
Croit-il voir une dupe, il est plein de bonté.
Voici, pour tout amant, une moralité :
Gagne du bien, travaille, et sois dans l'assurance
Qu'un soupir de l'amour sera ta récompense.
Avec l'or tout vous rit : sans trop s'inquiéter,
Amis, maîtresse, épouse, on peut tout acheter.
Sur ces fatales mœurs si l'augure se fonde,
Cet âge doit durer jusqu'à la fin du monde.

M. M* N.

ÉPITAPHE.

Passant, ne pleure point le trépas de Germeuil :
Bouffi de sa noblesse, il étouffa d'orgueil.

A S. A. R. MADAME.

STANCES.

Pour adoucir les malheurs que la guerre
Répandait sur l'humanité,
La *Bienfaisance* a daigné sur la terre,
Descendre du séjour de l'immortalité.

C'est dans le sein de la France attendrie
Que règne en ce moment cette nymphe chérie ;
C'est là qu'aux malheureux prodiguant ses faveurs,
Elle sait en secret captiver tous les cœurs.

Sous les traits d'une humble mortelle,
Cette fille du ciel exerce sa bonté ;
Mais un charme touchant à nos yeux la révèle :
Dans *Irma* nous voyons cette divinité.

M. Bonaffos de la Tour.

A UN JEUNE POÈTE,

Qui faisait trop de vers, et les faisait trop vite.

Faites moins, faites mieux, s'il se peut, faites bien ;
Qui fait bien fait beaucoup, qui fait mal ne fait rien.

M. Drobecq.

LA JEUNE ELMIRE,

OU

LE TROUBADOUR AMOUREUX.

ROMANCE NOUVELLE.

Le troubadour sur sa lyre sonore
De nos guerriers célébrait les exploits.
Dès que brillait le flambeau de l'aurore
On écoutait les doux sons de sa voix.
Las! maintenant il ne sait plus rien dire,
Il ne fait plus que gémir nuit et jour.
Et qu'a-t-il donc le pauvre troubadour?
Le troubadour a vu la jeune Elmire.

Du dieu d'amour il avait le langage;
Comme l'amour il était séducteur.
Toujours heureux, presque toujours volage,
On le voyait voler de fleur en fleur.
Pour nous tromper il ne sait plus rien dire,
Et près de nous ne chante plus l'amour.
Ah! regrettons le pauvre troubadour.
Le troubadour a vu la jeune Elmire.

Dans maint castel, dame de haut parage
Du troubadour veut finir la douleur.
A tout oser doux souris l'encourage,
Et doux regard lui promet le bonheur.

Regards, souris ne savent rien lui dire,
Il n'entend plus le doux parler d'amour.
Ah! renoncez au cœur du troubadour :
Le troubadour a vu la jeune Elmire.

M. le Ch. DE GRESLAN.

A TEL.

Tu prétends que je fus toujours ton ennemi,
Et je veux te prouver que je suis ton ami,
Pour la première fois, hélas! et la dernière,
J'ai vu représenter une pièce de toi,
Pièce, il faut l'avouer, bien innocente en soi,
Et je me souviens de la guerre
Que te livraient balcon, loge, orchestre, parterre;
C'était un bruit, une fureur,
On sifflait, on sifflait....... Je demandai l'auteur.

M. le Ch. VIGÉE.

ÉPIGRAMME.

Tu la connais, dis-tu, Frosine, ma parente?
Eh bien! moi seul encor, je cueille à son pommier.
— Mon bon ami, j'en sais quarante
Qui l'attestent de même, et moi tout le premier.

M. DELACORETTERIE.

AUX MUSES.

A l'occasion du retour de S. M. Louis XVIII.

Muses qui trop long-temps avez gémi captives
Sous le joug odieux d'un cruel oppresseur,
Cessez de confier à vos lyres plaintives
L'accent de la douleur.

Lorsque de toutes parts mille cris d'alégresse,
Par l'écho répétés, s'élèvent dans les airs,
Joignez-y vos accords, et qu'une douce ivresse
Anime vos concerts.

Au gré de son délire, un tyran sanguinaire
Ne vous forcera plus à venir désormais
Brûler devant son trône un encens mercenaire,
En chantant ses forfaits.

La vertu seule a droit à vos libres hommages;
Tout l'or du crime en vain les voudrait acheter:
Le moyen le plus sûr d'obtenir vos suffrages,
C'est de les mériter.

Qui les mérite mieux que ce roi légitime,
De tous les vrais Français justement adoré,
Et qu'ils ont surnommé, d'une voix unanime,
Louis-le-Désiré?

Dans ses mains la justice a remis sa balance,
La sagesse l'inspire, il ne suit que ses lois ;
Et quand il faut punir, toujours de la clémence
Il écoute la voix.

A peine a-t-il paru ; le démon de la guerre
Fuit loin de nos climats, abjurant ses fureurs :
La paix, l'aimable paix, vient de l'Europe entière,
Sécher enfin les pleurs.

Hâtez-vous d'enlacer les lis aux immortelles
Et d'en parer le front de ce Prince chéri ;
Joignez à l'o lvier vos palmes les plus belles,
Pour le fils de Henri.

Sur le marbre animé, sur la toile vivante,
Qu'à l'envi les beaux arts reproduisent ses traits !
Eh ! qui pourrait les voir d'une âme indifférente,
Pour peu qu'il soit Français ?

Que dis-je ? au monde entier son image fidèle
Présente le tableau de toutes les vertus.
Il voit renaître en lui le divin Marc-Aurèle,
Et Trajan et Titus.

Daigne un dieu favorable égaler ses journées
Au nombre des heureux que son retour a faits,
Et puisse-t-il sur nous régner autant d'années
Qu'il versa de bienfaits !

M. P. DUPUTEL

LE MOULIN A VENT.

CONTE,

Qui est l'histoire de bien des gens.

Né dans ces temps de deuil, de trouble, de licence,
Je fus républicain..... comme toute la France!
Je m'en trouvai fort bien..... avec des assignats
J'achetai dix châteaux.... que je ne payai pas.
Le peuple souverain ivre de sa puissance
Se permettait parfois d'horribles attentats;
Je puis vous le jurer, je les blâmais..... tout bas!
Voulant prendre un état, je me fis anarchiste,
Tous les jours par degrés je me *mettais au pas*,
Et devins comme un autre un fort bon terroriste.
On tuait trop pourtant!..... un jour, le souverain
Eut un beau mouvement, il voulut être humain!
Et pour ramener l'ordre et prouver sa clémence,
Il rêve..... un directoire! on en forme un soudain.
Cinq fiers républicains, affamés de puissance,
Croyant déjà tenir tout l'argent de la France,
Faisant et défaisant..... on le disait tout haut:
Le Luxembourg était la cour du roi Pétaut.
J'allais tonner contre eux..... un emploi d'importance,
Doublant mon revenu, me condamne au silence,
Et pour tirer parti de ce *quine royal*,
Je m'annonce en tous lieux pour *directorial*.

J'eus beau les soutenir, ne pouvant plus s'entendre,
Les cinq, de leurs tréteaux sont contraints de descendre.
Le directoire expire!..... un Corse trop vanté
Saisit le gouvernail de l'esquif démâté.
Bonaparte est consul!..... pendant quelques années;
J'admirai ses exploits, ses hautes destinées:
L'ambition l'aveugle, il se fait empereur.
D'abord, je l'avoûrai, ce trait me fit horreur;.....
Mais ses nombreux suppôts et leur fatale liste,
Qui nous menaient au *Temple*.... et plus loin quelquefois,
Me forcent.... librement d'obéir à ses lois:
Prudemment je me fis grand napoléoniste:
Notre homme devient fou: trahi! sifflé! berné!
Le petit caporal est enfin détrôné.
Que faire alors? que faire? Eh! ma foi, je regarde
D'où vient le vent..... il est aux *Bourbons*, cette fois!
Je retourne au logis..... je change ma cocarde,
Je sors en m'écriant: « Rendez-nous nos bons Rois. »
On s'étonne, on se meut, on m'applaudit! j'insiste!
Le Roi rentre!.... (1) j'obtiens, une, deux, et trois croix;
On me nomme préfet! d'après cela, je crois,
Que je puis me vanter d'être un bon royaliste.

. . . .

Napoléon revient..... (2) le fait paraît constant,
Il se rend à Paris! l'armée est dans l'ivresse......
Eh bien, messieurs, je puis vous le dire à présent,
Je l'avais deviné! je le disais sans cesse:

(1) 1814.
(2) Mars 1815.

Dans le premier moment, j'ai montré quelqu'effroi,
Mais, j'avais tort !.... au fait, c'est un bonheur pour moi;
Car, vous le savez tous, sa respectable image
Dans le fond de mon cœur eut toujours mon hommage:
Exprès pour le servir, j'ai dit *vive le Roi*,
Mais je n'en voulais pas, je n'aime que l'Empire!
Qu'on ne me parle plus des lis, ni d'un Bourbon,
Un majorat m'attend! je dois être baron!
Et, grâce au ciel, enfin je puis tout haut me dire
Le fidèle sujet du grand Napoléon.....

. . . .

Le Roi revient encor..... (1) ce dernier coup m'assomme.
Où fuir? — Ne fuyez pas! faites vous oublier,
Ne soyez plus préfet, baron, ni chevalier,
Et tâchez (s'il se peut) de n'être qu'honnête homme.

M. le Ch. Marsollier.

(1) Juillet 1815.

RÉPONSE DE Mme DE ***,

A PALISSOT.

Lorsque j'ai lu Racine, et son style excellent,
Du tragique aussitôt j'ai quitté la carrière;
Mais j'ai dans le comique exercé mon talent.
— Vous n'avez donc pas lu Molière?

M. Fayolle.

VERS (1)

Mis au bas d'une gravure, représentant un berger qui surprend son amante au bain, et qui respecte sa pudeur.

Vous, des fautes d'autrui juges si rigoureux,
Vous, austères censeurs de la moindre faiblesse,
A l'ombre du secret, auprès d'une maîtresse,
Dites! qu'eussiez-vous fait dans ce cas dangereux?

M. Thuret.

(1) Ces vers sont traduits de l'anglais de *Thompson*.

HIER.

Hier, dans les bras de Glicère
Je savourais maint amoureux larcin :
Mais, aujourd'hui, la beauté qui m'est chère
M'accable, hélas! d'un rigoureux dédain :
Beau jour d'hier, ne pouvait-il se faire
Que tu fusses sans lendemain?

M. L. D. L. Audiffret.

LE LENDEMAIN DES FÊTES.

Les fêtes ont cessé : d'un auguste hyménée
Les muses ont chanté la chaîne fortunée ;
Ma voix, qui de nos rois célébra le retour,
Redira des Bourbons le bonheur et l'amour.

Quel astre bienfaisant veilla sur ta naissance,
Jeune princesse ? A peine échappant à l'enfance,
Dieu te protége assez, pour t'imposer la loi
D'affermir le bonheur que nous devons au roi,
Pour placer en ton sein toute notre espérance,
L'avenir des Bourbons, le repos de la France.

Sous quel auspice heureux, tu parus sur nos bords !
Quel prestige divin excita nos transports ?
Grâce au sang précieux, dont le ciel te fit naître,
Nous t'avons adorée avant de te connaître,
Et dès que tu parus, par un accord flatteur,
Les yeux ont confirmé l'expression du cœur.
Tu viens auprès d'un trône où gronda la tempête ;
De nos jours incertains tu fais des jours de fête ;
L'hiver sur nos climats avait régné long-temps ;
Il t'était réservé d'amener le printemps.

Heureux époux ! quel gage et d'amour et d'estime !
Quel lien fut jamais plus pur, plus légitime ?
Ceux dont tant de courage honora le malheur,
Devaient enfin du ciel épuiser la faveur.

Quand le prince guerrier, que l'hymen récompense,
Signalait au combat sa précoce vaillance,
Et voulait avec gloire éviter au Français,
Des désastres nouveaux, et de nouveaux excès,
Sa jeune épouse ouvrait les yeux à la lumière
Pour voir de grands périls environner son père,
Et, près de son berceau, l'hydre des factions,
Comme en France, ébranlait le trône des Bourbons.
Des gouffres du Vésuve, aux plaines de Sicile,
Notre royal enfant eut alors un asile,
Et non loin de l'Ethna, de la foudre et des mers,
Des rois les plus puissans contempla les revers.
  C'est là que se forma sa jeune expérience,
Et cet aimable esprit si digne de la France.
Elle vint, elle plut sans peine et sans efforts,
Et crut voir sa patrie en entrant dans nos ports.
Nos hommages, nos vœux, nos accens d'alégresse
Ont sur son nouveau peuple appelé sa tendresse;
Et si l'art d'être aimé n'eût germé dans son cœur,
Elle l'aurait appris sur les pas de sa sœur.
  Depuis que choisissant une seconde fille,
Louis d'un nouveau lustre embellit sa famille,
Une gaîté plus vive éclate en ses regards;
Il semble qu'il nous dise : « après tant de hasards,
» Et de si grands malheurs causés par notre absence,
» J'ai dû sur l'avenir étendre ma puissance,
» J'ai réussi : mes fils, dignes de leurs aïeux,
» Ne se multiplieront que pour vous rendre heureux. »
  Devant l'astre nouveau que le ciel nous envoie,
Les princes à l'envi font éclater leur joie.

Toi surtout, père heureux, vrai chevalier français,
Tu vois un dieu puissant te rendre les bienfaits
Que tu verses sur nous. Aux brillans avantages,
Qui t'ont d'un peuple entier mérité les suffrages,
Nous devons ajouter ce jugement exquis,
Ce secret d'assurer le bonheur de tes fils.
Paris a vu quels soins, quelle délicatesse,
Quels égards prodiguait à la jeune princesse
Ce couple généreux, si grand dans le malheur,
Calme au sein des périls, et qui par sa valeur,
Étonnant du Midi les fidèles provinces,
Fit voir ce que l'on doit attendre de nos princes.
Dieu d'hymen! quel triomphe et quel éclat nouveau
L'amour vient d'ajouter à ton divin flambeau!
Signe consolateur de paix et d'harmonie,
Tu rétablis le calme au sein de ma patrie.
La voix du factieux s'éteint dans les déserts.
Que dis-je? il n'en est plus: les yeux se sont ouverts.
Sous l'étendard royal tout Français se rallie;
Salut au jour brillant, qui nous réconcilie!
Nous devions nous attendre à ces heureux accords,
Dès qu'un Bourbon de plus descendit sur nos bords.

M. d'Egvilly.

DISTIQUE.

Avez-vous lu, Monsieur, ma tragédie?
— Je l'ai lue, et jamais n'ai tant ri de ma vie.

M. D. Edmond (d'Alençon).

LE BAROMÈTRE CASSÉ.

FABLE.

Durant ces jours et froids et pluvieux
Qui semblaient attester la colère des cieux,
Et qui de nos moissons ruinaient l'espérance,
Dieu sait les sots propos dont retentit la France :
C'était, vraiment, fort curieux :
Aux taches du soleil l'un s'en prend avec rage;
Cet astre est usé, c'est dommage,
Disait l'autre : oui, l'on sent s'éteindre de ses feux
La chaleur et vive et féconde;
La terre allait périr, tantôt sous les glaçons,
Tantôt sous les torrens; et mille autres chansons
Dont toujours le refrain était la fin du monde.
Tandis qu'au ciel le peuple offre un pieux encens
Et court à l'Éternel adresser sa prière,
Un bourgeois qui, d'ailleurs, était homme de sens,
En furieux transports exhalait sa colère;
Enfin, lecteur, le croirez-vous?
Son baromètre fut l'objet de son courroux :
« C'est toi, dit-il, peste maudite,
» Qui viens, tous les matins, dans mon âme interdite
» Porter le deuil et le trépas ;
» C'est toi qui de la pluie es la cause peut-être:
» C'est toi-même : à mes yeux, va, cesse de paraître. »
A ces mots, il le jette et le brise en éclats.

Mais, bientôt, le soleil vient, comme à l'ordinaire,
Mûrir de ses rayons les trésors des guérets :
Alors, maudissant sa colère,
Mon bourgeois interdit, en proie aux vains regrets,
Sent de son action un repentir sincère.

La France est pleine de ces gens
Qui, dans leur vive impatience,
Et méprisant le conseil du bon sens,
Ne savent point attendre le beau temps.
O mes amis, écoutez la prudence:
Attendez, leur dirai-je ; et pourquoi vous priver
De l'avis de l'expérience ?
On voit toujours (ainsi le veut la Providence)
Après le mauvais temps le beau temps arriver :
Du beau le jour qui luit est la veille peut-être ;
Les méchans ont régné, c'est donc le tour des bons :
Qui pourrait en douter ? nous avons les Bourbons ;
Surtout, pour n'avoir pas le temps que nous voulons,
Ne cassons pas le baromètre.

M. Valmalette.

ÉPIGRAMME.

Qui me dira pourquoi Jule a dans ses défauts,
Celui de croire tout, le vrai comme le faux,
Sans bien juger de rien ? — C'est que toute pécore
Est semblable au gourmand qui, sans choisir, dévore.

M. Delacoretterie.

HUITAIN.

IL est des nœuds doux et sacrés,
Qui devraient, toujours révérés,
Unir et la sœur et le frère,
La fille surtout, et la mère;
Mais d'ingrats et d'indifférens,
A tel point, ce monde fourmille,
Qu'il faut, pour trouver des parens,
Les chercher hors de sa famille.

M. le Ch. VIGÉE.

VERS

Ecrits sur le tombeau de Suzanne, l'anniversaire de sa naissance.

O MON amie! ô nouvelle souffrance!
Pourquoi faut-il célébrer ta naissance
Sur un tombeau!
Combien de fois ai-je fêté l'aurore,
Qui vit entrer mon amie au berceau!
Je l'appelais heureux ce jour...... l'est-il encore?
Je vois la même aurore éclairer son tombeau.

M. CHARLES (R.)

LA RECONNAISSANCE A LA MODE.

DIALOGUE ENTRE LORD K.... ET LE PARASITE WASP.

LE LORD.

Wilton n'est plus ministre...

WASP.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

E LORD.

Un fait certain qui me désole.

WASP.

Et moi, mylord, je m'en console.
Ce pauvre Wilton, entre nous,
Faisait depuis long-temps école sur école.....

LE LORD.

Chacun a ses défauts.....

WASP.

Oh ! je soutiendrai, moi,
Que le cher homme avait des vices.
Vain, jaloux, avare, sans foi,
Spéculant sur mille injustices,
N'ayant pour lois que ses caprices....

Des zélés serviteurs du roi
Comment payait-il les services ?....

LE LORD (*avec sévérité*).

Je n'en sais rien ; mais vous, qui tenez ce discours,
Aviez-vous bien, Monsieur, l'honneur de le connaître ?...

WASP.

Si je le connaissais, le traître !
Je dînais chez lui tous les jours.

M. FABIEN PILLET.

MOYEN DE RÉUSSIR.

CHERCHANT son manuscrit en vain,
Au jour fixé d'une lecture,
Un auteur trouva son carlin
Endormi sur la couverture.
Quel pronostic, dit un railleur,
Pour les ouvrages que vous faites !
Ils réussiront, dit l'auteur,
S'ils endorment toutes les bêtes.

M. CORNETTE (F. M.)

SAINT-LOUIS EN ÉGYPTE.

ROMANCE HISTORIQUE.

Nobles Croisés, sans plus attendre,
Bravons une mer en courroux;
Damiette est là devant nous:
C'est aussi là qu'il faut descendre!
Pouvons-nous plus long-temps souffrir
Des Musulmans sur ce rivage?...
« Qu'ils périssent, ou sur la plage
» Allons mourir. »

Au sein des mers Louis s'élance,
Le casque au front, le glaive en main;
Sur les flots il paraît soudain;
Leur fureur cède à sa puissance.
Mille traits viennent l'assaillir;
Vains efforts! il atteint la rive:
« Chrétiens, a-t-il dit, qu'on me suive!
» Vaincre ou mourir! »

Louis triomphe, et Damiette
Soumise a reconnu ses lois.
Quels sont les fruits de tant d'exploits?
Hélas! la peste, la disette.
Il voit ses guerriers dépérir;
De ses mains les soignant lui-même,

Il dit : « Si vous mourez, de même
» Je dois mourir. »

Dans ses décrets le ciel ordonne
L'esclavage de Saint-Louis ;
A ses pieds, des sultans soumis
Viennent déposer leur couronne.
« Devant moi, dit-il à l'émir,
» Quel blasphême est-ce qu'on prononce!
» On prétend qu'à Dieu je renonce ;
» Plutôt mourir. »

M. Charles-Malo.

SUR LA MORT DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE M**.

Il fut chéri jusqu'au trépas
De son prince et de la victoire.
S'il eût péri dans les combats
Aurait-il acquis plus de gloire?

M. Bonnet (de l'Isle).

AVIS AU LECTEUR.

Qui voile sa pensée, au succès doit s'attendre :
L'homme d'esprit l'entend, et le sot croit l'entendre.

M. Fayolle.

LES PLAISIRS.

CHANSON MORALE.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

TAIS-TOI, censeur austère ;
Tes antiques leçons,
Quand le vice prospère,
Sont pour nous des chansons.
Un jugement funeste,
Paul, vient de te flétrir :
Mais quoi ! l'argent te reste ;
Ça fait toujours plaisir. *Bis.*

John ici bas s'ennuie :
Fatigué de son sort,
Il préfère à la vie
Les douceurs de la mort :
L'arme qui le seconde
Ne le fait pas languir ;
Il passe en l'autre monde :
Ça fait toujours plaisir. *Bis.*

Par un penchant contraire
Sainval tient à ses jours ;
La petite Glycère
Sait en charmer le cours.

Le feu qui le dévor
Pourtant le fait mourir
Il renaît, meurt encore :
Ça fait toujours plaisir. *Bis.*

Je publie un ouvrage ;
Dans son froid feuilleton
Par un sot persiflage
Damis blesse mon nom :
Je le cherche, il m'évite ;
De qui veut nous punir
Éviter la poursuite,
Ça fait toujours plaisir. *Bis.*

Lindor à sa maîtresse
N'osant refuser rien,
Pour preuve de tendresse
A consommé son bien.
Quand cet amant fidèle
En prison va languir,
On console la belle :
Ça fait toujours plaisir. *Bis.*

Je ris de l'arrogance
D'un parvenu titré,
De l'air de suffisance
D'un parvenu lettré.
Le rimeur, l'homme en place
Qu'on vit s'enorgueillir,

Sont-ils dans la disgrace ?
Ça fait toujours plaisir. *Bis.*

M. le Ch. Lablée.

ÉPIGRAMME.

Vous, prôneurs de vos vers, prôneurs de vos discours,
Et qui, pour mieux briller, désirez le secours
De quelque langue complaisante ;
A vous, sir Câco se présente.
Imperturbable en son caquet,
Sans nuls talens, louant les vôtres,
Pour répéter l'esprit des autres
Je n'ai jamais connu de meilleur perroquet.
Il cite, il va nommant les masques sans feintise.
Mais si, devant monsieur Câco,
Vous échappait une sottise,
Prenez garde ! de même il serait votre écho.

M. Delacoretterie.

MADRIGAL.

Non, vous ne croyez pas à ma vive constance,
Lorsque je vante vos appas.
Non ; vous riez, parlez d'indifférence :
Qui vous voit, ne la connaît pas.

M. Chambet (de Lyon).

STANCES

Sur la mort de M. Edme Mentelle, Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, inhumé le 31 décembre 1815.

C'en est donc fait; sa course est terminée;
Le dernier jour sur sa paupière a lui:
Pleurons, amis, il finit une année
Qui ne doit plus renaître, hélas! pour lui.

Chacun de nous gardera la mémoire
De ses vertus dignes de l'âge d'or;
Sur son tombeau je vois siéger la gloire:
Consolons-nous, Mentelle existe encor.

En philosophe il finit sa carrière;
Vaincu par l'âge il expire en chantant;
Toute sa vie il mit ses soins à plaire:
Il fut aimable.... et c'était un savant!

Grand connaisseur en sphère, en mappemonde,
Cette science eut pour lui tant d'appas
Qu'il est allé visiter l'autre monde,
Et c'est le seul qu'il ne connaissait pas.

M. le Ch. Jacquelin (J. A.)

CONJECTURES ET ESPÉRANCES

D'un vieux royaliste, formées en l'an 8e (1800), réalisées presque toutes aujourd'hui (1814).

Sur les débris sanglans de notre monarchie,
De ce limon impur de l'horrible anarchie,
Doit sortir un guerrier! un chef! un dictateur!
En lui, nous croirons tous voir un libérateur.
Subjuguant par l'audace un stupide vulgaire,
Il sera quelque temps l'idole de la terre,
De son sceptre de fer il nous écrasera,
Et nouveau Mahomet, à Seïde (1) il dira :
« Au peuple, il faut un dieu, des temples et des prêtres (2).
» Au peuple, il faut des lois, (3) des souverains, des maîtres (4);
» Et cette liberté qu'on lui vante si fort,
» N'est qu'un piége trompeur qui le mène la mort :
» Pour son propre intérêt, sous le joug qu'il fléchisse!
» C'est pour le rendre heureux, qu'il faut qu'on l'asservisse!
» Lié, c'est un enfant soumis, religieux ;
» Déchaîné : c'est un tigre insensé, furieux :

(1) *Duroc* ou *Maret*, je suppose.

(2) Le culte rétabli en apparence.

(3) Le code Napoléon, la constitution d'Italie, les conseils, le sénat.

(4) L'empereur.

» Qui le craint, doit bientôt devenir sa victime!
» S'il n'est pas opprimé, c'est lui qui nous opprime :
» Prévenons ses besoins, plaignons même ses maux,
» Du travail et du pain (1), le monstre est en repos.
» De certains novateurs (2), redoutons l'influence,
» Enivrons-les d'honneurs, de titres, d'opulence (3);
» Plus instruits que le peuple, ils sont plus dangereux ;
» S'ils étaient les plus forts, nous ramperions sous eux :
» Concentrons dans un seul (4) l'autorité suprême ;
» On renverse souvent le Roi faible qu'on aime,
» Mais le brave que rien ne peut intimider,
» C'est celui que le ciel créa pour commander ;
» Qu'on le doive au hasard, qu'on le doive à l'audace!
» Quand le trône est vacant, le plus hardi s'y place.
» Le chemin m'est ouvert ! c'est à moi d'y monter ;
» Pour m'y bien affermir, rien ne doit me coûter :
» Oui, par du sang s'il faut cimenter ma puissance,
» Je puis tout immoler, tout jusqu'à l'innocence! (5)
» Et le peuple, aveuglé par mes nombreux succès,
» En comptant mes exploits, oublira mes forfaits.
» C'est ainsi qu'abusant la foule qu'on méprise,
» On fait mentir l'histoire (6), et l'on s'immortalise ».

(1) Le Louvre, les quais, les marchés, les ponts, les routes du mont Cénis, *du Simplon.*

(2) Les jacobins.

(3) La légion d'honneur, les majorats, les dotations.

(4) Le consulat d'abord, l'empire ensuite.

(5) Le duc d'Enghien, Mme. Frotté, Pichegru, Toussaint-Louverture, Moreau.

(6) La colonne, l'arc de triomphe, les N du Louvre.

Il règne ! Tout fléchit devant l'ambitieux ;
Mais son bonheur l'enivre, et déjà la victoire
Déserte ses drapeaux jadis si glorieux ;
Ce n'est plus un héros, ce n'est qu'un furieux
Qui poursuit en aveugle une sanglante gloire :
Il tombe !... Et l'univers peut à peine le croire ;
Les tyrans quelquefois ont des momens heureux,
Mais on voit rarement ces fléaux de la terre
Dans le crime impuni prolonger leur carrière ;
La main de l'Éternel s'appesantit sur eux ;
Le colosse écroulé rentre dans la poussière :
Et ces jours d'équité sont un bienfait des cieux.... (1)
Il luit, enfin, ce jour...... ce jour qui nous délivre
D'un pouvoir sanguinaire, impie, usurpateur !
Nous ne répandrons point le sang de l'oppresseur ;
L'Europe le condamne au supplice de vivre
Pour s'entendre maudire et voir notre bonheur.....
Tous nos maux sont finis ; l'héritier légitime
Rentre pour succéder à ses nobles aïeux.
Quel air calme, imposant ! A son aspect le crime,
Pâle, tremblant, confus, n'ose lever les yeux ;
Mais Louis ne sait point se venger d'une offense ;
De son cœur généreux il écoute la voix ;
Près de lui sur le trône il place la clémence,
Fait grâce à nos erreurs, dicte de sages lois,
Qui doivent assurer le bonheur de la France.
Humain, ferme, sensible, il est tout à la fois
Le père de son peuple et l'exemple des Rois.

M. le Ch. Marsollier.

(1) Ici finissent les conjectures du vieux royaliste.

ELLE ÉTAIT LA.

ROMANCE.

Elle était là, dans de vives alarmes,
Le jour heureux qui fixa notre sort;
Elle était là, quand vis couler ses larmes,
Et quand Amour vint nous mettre d'accord.

Elle était là, l'aimable enchanteresse,
Qui d'un regard, fit alors mon bonheur;
Elle était là, lorsque de sa tendresse,
Obtins l'aveu si cher et si flatteur.

Elle était là, sans pouvoir se défendre,
Quand sur mon cœur osai presser sa main;
Elle était là, du baiser le plus tendre,
Lorsque ma bouche a fait tant doux larcin.

Elle était là! j'y cherche en vain la trace
De nos plaisirs avec elle éclipsés;
Elle était là! n'y vois plus que sa place!
Cruels regrets les ont tous effacés.

M. R*** de L**.

STANCES

Composées à l'occasion de la naissance de Mlle DE MONTPENSIER, dernier enfant de S. A. S. Mgr LE DUC D'ORLÉANS.

PLUS de crainte, plus de danger !
Auguste épouse, tendre mère,
Contre une douleur trop amère
Lucine a su te protéger.
Par le bonheur qu'elle te cause,
Nos destins seront embellis,
Puisqu'à la touffe de nos lis,
Elle ajoute encor une rose !

Je la vois cette aimable fleur,
Je la vois nous charmer, nous plaire,
Devenir de notre parterre
Et les délices, et l'honneur ;
Si toujours elle se propose
D'imiter ses auteurs chéris,
Elle aura la fierté des lis
Unie aux grâces de la rose !

Un cri d'alégresse est parti
De l'illustre séjour de Pope (1);
Sur nos bords et dans Parthenope,
A la fois, il a retenti !

(1) Twickenham, séjour de Mgr le duc d'Orléans, en Angleterre.

Noble enfant, pour la même cause,
Tu deviens chère aux deux pays;
Tous deux ont recouvré les lys,
Tous deux, ils aimeront la rose!

Et toi, trop heureuse Albion,
Toi, qui viens de la voir éclore,
La posséder long-temps encore,
Flatterait ton ambition!
Sur cet espoir, tu te reposes;
Mais tes désirs seront trahis;
Ce n'est que sur le sol des lis
Que peuvent prospérer les roses!

M. Lassagne.

A UN MALADROIT COPISTE DES ANCIENS PREUX.

Quand vous voulez singer les héros de l'histoire,
Ayez, du moins, bonne mémoire.
N'imitez pas ce sénateur
Qui, fier de conserver ses emplois, sa richesse,
Et de François Premier affectant la grandeur,
Mandait à sa moitié : *Dieu soit loué, Comtesse,*
Nous ne perdons rien, fors l'honneur!

M. Fabien Pillet.

L'UNION.

ODE AUX FRANÇAIS (1).

Toute puissance est faible à moins que d'être unie.
LAFONTAINE.

Sur une mer perfide et féconde en naufrages,
On a vu quelquefois battu par les orages
Un vaisseau, de Thétis et l'amour et l'orgueil.
Le ciel est agité d'une horrible tourmente;
Et la vague écumante
Des matelots tremblans semble ouvrir le cercueil.

Cependant le pilote, au sein de l'épouvante,
Saisit le gouvernail, et d'une main savante
Combat tout à la fois l'un et l'autre élément:
Mais il épuise en vain un sublime courage,
Si l'indigne équipage
N'imite son exemple et son beau dévoûment.

Du vaisseau de l'état, Français, telle est l'image.
Ballotté dès long-temps par un affreux orage,
Ses mâts sont renversés, il périt loin du port,
Si tous les citoyens, par un effort utile,
À son pilote habile
Ne prêtent le secours d'un généreux accord.

(1) Cette pièce a été faite en août 1815, et présentée à un illustre personnage qui daigna l'accueillir favorablement. On a cru devoir la laisser telle qu'elle était alors. (*Note de l'auteur.*)

Au sein d'un grand danger l'accord est nécessaire.
Lui seul put ravir Rome à sa ruine entière,
Alors que de Brennus les belliqueux enfans,
Conduits par la victoire au pied du Capitole,
Y plaçaient leur idole,
Et plantaient au Forum leurs drapeaux triomphans.

Mais si parmi la guerre et la terreur publique,
L'union des Romains sauva la république,
Plus tard, et sous les yeux de l'univers surpris,
Cette reine du monde, et si grande et si fière,
Disparut de la terre,
Quand tous les citoyens se furent désunis.

Interrogeons les temps, les peuples et l'histoire ;
L'union fut partout la source de la gloire.
Mais quoi! faut-il citer tant d'exemples divers?
C'est l'accord de vingt rois, unis par la vengeance,
Qui délivre la France,
De ce tyran fougueux, l'effroi de l'univers.

Ah! que n'ont-ils encor, ces illustres monarques,
Donnant de leur pouvoir de plus augustes marques,
Étouffé parmi nous l'hydre des factions,
Et, plus grands dans la paix qu'au sein de la victoire,
Mérité que l'histoire
Les proclamât un jour sauveurs des nations!

Mais que dis-je?.... et pourquoi la puissance étrangère,
Sur la France un moment errante et passagère,

Viendrait-elle, évoquant nos coupables excès,
Nous ravir à la fois la gloire et l'avantage
D'accomplir un ouvrage,
D'où dépend aujourd'hui le bonheur des Français?....

Non, non; c'est à nous seuls d'acquérir cette gloire;
Non, non, c'est à nous seuls d'expier la mémoire
De ces temps malheureux de désordre et d'effroi.
Français, nous le pouvons, rallions-nous en frères
Sous les mêmes bannières,
Et de l'antique honneur suivons encor la loi.

Cependant quels transports, quelle horrible furie
Appelle la discorde au sein de ma patrie,
Et d'odieux partis ressuscite les noms?....
Arrêtez, malheureux! votre injuste vengeance,
Loin de servir la France,
De ces partis éteints rallume les brandons.

Arrêtez! c'est un roi que le monde révère,
Que le Français honore et chérit comme un père,
C'est Louis qui vous crie : « Arrêtez, malheureux!
» Je n'ai point mis de borne à ma juste clémence :
» Quelle aveugle démence
» Vous rend donc plus que moi cruels et rigoureux? »

Quoi! le monarque oublie, et le sujet accuse!
O mes concitoyens, quelle erreur vous abuse!
Dieux! gardons-nous surtout de ce malheur nouveau;
Que le glaive des lois tombe sur le coupable,

Que la honte l'accable,
Mais que son frère, hélas! ne soit pas son bourreau.

Quoi! la France aura vu vingt peuples de la terre,
Différens d'intérêts, de mœurs, de caractère,
Pour atteindre un seul but, réunir leurs efforts;
Et nous qu'un seul amour, qu'un seul devoir enchaîne,
Nous souffrons que la haîne
De son souffle homicide empoisonne nos bords!

Ce ne fut point ainsi que nos glorieux pères,
Fatigués comme nous d'erreurs et de misères;
Terminèrent jadis un long cours de débats.
Henri quatre pardonne: à ce trait magnanime
D'un accord unanime,
La France toute entière a volé dans ses bras.

Illustres malheureux que l'Europe contemple,
Pouvons-nous dédaigner un aussi noble exemple?
Ah! que tous les partis confondus désormais,
S'unissent à la voix d'un roi puissant et juste
Qui, sur son trône auguste,
Fait asseoir avec lui la clémence et la paix!

Ah! loin d'accroître encor les maux de la patrie,
Loin que notre mémoire à ce point soit flétrie,
Offrons à l'univers un spectacle plus beau:
Suivons d'un roi chéri l'exemple qu'il nous donne,
Et qu'autour de son trône
Tous les cœurs réunis ne fassent qu'un faisceau.

Alors la France, alors heureuse et respectée,
Libre des passions qui l'ont tant agitée,
Lèvera sur la terre un front plus glorieux ;
Comme le cèdre altier, vainqueur de la tempête,
Lève sa noble tête,
Et plus grand, et plus fier, s'élance vers les cieux.

M. Leleux (V.)

MADRIGAL.

Ne sais pourquoi, belle Zelmire,
Voulez arrêter mon ardeur ;
Ne sais pourquoi, si je soupire,
Trouvez en mes soupirs trop brûlante chaleur.
Ah ! contre l'ardeur qui m'enflâme,
Zelmire, avez assez, croyez-moi, combattu ;
Et pouvez laisser dans votre âme
Entrer l'amour sans blesser la vertu.
Écoutez ce qu'on peut vous dire.
Quand voyez rose que zéphire
Caresse et fait épanouir,
Brûlez soudain de la saisir.....
Rien autre chose, ô douce amie,
N'est l'objet de mon vif désir :
Chez vous rose est épanouie,
Et je brûle de la cueillir.

M. d'Artois de Bournonville (L. T. A.)

NAÏVETÉ.

Certain hidalgo de province,
Au fond d'un vieux manoir juché,
Et d'une noblesse assez mince
Assez sottement entiché,
Ne parlant, ne rêvant que généalogies,
Termes de blason, armoiries,
Du père Anselme et de d'Hozier
Préconisant la science divine;
Mais des Corneille et des Racine
Dédaignant fort le talent roturier,
Un sot enfin de son métier,
Un jour se trouvait, d'aventure,
Parmi des gens de goût qui parlaient de peinture:
L'un d'eux vint à citer ce superbe tableau
Où, par l'effet d'un magique pinceau,
Lebrun présente à notre vue
De Darius la famille éperdue
Embrassant les pieds du vainqueur.
A ces mots notre sot qui depuis long-temps grille
De faire aussi son connaisseur,
Croyant qu'il s'agissait d'un portrait de famille,
Les Darius, dit-il, je les connais, je crois;
Ce sont gentilshommes d'Artois.

Mlle C. de R.

LE DÉBAT DES FLEURS,

OU

LE LIS ET LA ROSE.

Fable allégorique, à l'occasion du mariage de S. A. R. Mgr le Duc de Berry.

Toute belle veut plaire. Un grain de vanité
Doit donc s'excuser chez les belles.

Dans un riant jardin, par zéphire habité,
Les fleurs avaient dispute entr'elles,
Et chacune avec feu vantait sa qualité.
Si l'on en croyait l'anémone,
Elle effaçait toutes ses sœurs
Par la diversité de ses riches couleurs.
Le tournesol, étalant sa couronne,
Faisait valoir ses nobles attributs:
A l'entendre, il était l'image de Phœbus.
— « Si tes rayons sont d'or, lui disait la jonquille,
» C'est par l'or aussi que je brille.
» Ton grand mérite est dans ce vain éclat;
» Moi, je flatte à la fois les yeux et l'odorat ».
— « Oui, ton parfum a de quoi plaire, »
Dit à son tour l'œillet jaloux,
« Mais, en fait de parfums, ma chère,
» Le mien seul l'emporte sur tous. »

A ce mot, le jasmin, le narcisse, l'ambrette,
Le muguet, et même, je crois,
L'humble et timide violette
Allaient, contre l'œillet, revendiquer leurs droits,
Quand Flore, avec un doux sourire,
Leur dit : — « Charmantes fleurs, gloire de mon empire,
» Chacune de vous a son prix.
» En famille, l'on vous admire;
» Vous déployez l'éclat de l'écharpe d'Iris.
» Ainsi plus de querelle vaine.
» Dans la rose, déjà vous aviez une reine,
» Vous en comptez deux, en ce jour
» Dignes de vos respects, dignes de votre amour.
» Voyez cette rose nouvelle
» Qui, d'un lointain climat, transplantée à ma cour,
» Des grâces offre le modèle :
» C'est un bouton naissant dans toute sa fraîcheur;
» La tendre sensitive est moins modeste qu'elle;
» Son teint du lis égale la blancheur :
» A cette blancheur même, aisément on devine
» Qu'elle tire des lis son illustre origine.
» Ornemens de ma cour, que la rose et le lis
» Soient donc à jamais réunis !
» Que leur tige s'élève et s'affermisse encore!
» C'est le vœu général de l'empire de Flore. »
Un murmure flatteur, redit par les échos,
Accompagne ces derniers mots;
Et, pour fêter le royal hyménée,
La dispute des fleurs est soudain terminée.

M. Le Bailly.

L'AMOUR ET LES BERGÈRES.

IDYLLE.

Assise au bord d'une onde claire,
Chloé répétait à sa sœur :
Ressouviens-toi bien que ma mère
T'a dit de conserver ton cœur.

Thaïs, c'était l'autre bergère,
Disait : conserve bien ton cœur ;
C'est le conseil de notre mère :
Il faut t'en souvenir, ma sœur.

Puis répétaient les deux bergères :
Amour est un dieu si trompeur,
Il a des ailes si légères ;
Gardons bien, gardons notre cœur.

Près du ruisseau le Dieu volage,
En tapinois les écoutait ;
Caché sous un épais feuillage,
Bien invisible, il les voyait.

Il dit : gentilles bergerettes,
Amour pourtant sera vainqueur ;
Et je jure par mes sagettes,
Que je blesserai votre cœur.

Sur ces enfans de la nature
Je veux exercer mon pouvoir ;
Et, d'abord, que cette onde pure
A tous deux serve de miroir.

Les belles étaient sans alarmes ;
Mais l'œil fixé sur le ruisseau,
Chacune a reconnu ses charmes,
Chacune admire le tableau.

Rêvant sur cette herbe fleurie,
Des songes vont les égarer.
Des fleurs qui paraient la prairie,
Le parfum va les énivrer.

A quelques pas, la riche treille
Offrait son philtre dangereux ;
Mais la grappe était si vermeille !
Bacchus les trouble toutes deux.

Un chêne auprès de la tonnelle,
Ornait encor ce beau séjour.
Un tourtereau, sa tourterelle,
S'y prodiguaient baisers d'amour.

Déjà la nuit baissait son voile :
L'air était pur, le ciel serein.
De Vénus la brillante étoile
Verse sa flamme dans leur sein.

Amour choisit dans ses sagettes :
Le couple fuit. A quelques pas
Sont les amans des bergerettes :
Amour les blesse dans leurs bras.

Et bientôt l'écho du bocage
Répéta : perdons notre cœur !
Je reviendrai sur ce feuillage :
Amour, merci de mon bonheur.

M. Pepin (de Bourges).

A UN AMPHITRYON-POÈTE.

On dit qu'au festin de Thyeste,
Apollon recula d'horreur.
Je le crois : mais, maudit rimeur,
On fuit les tiens comme la peste.
Ce n'est pas qu'ils ne soient exquis :
Toutefois, pour avoir acquis
Des droits à ma reconnaissance,
Tu devrais consulter mes goûts.
Qu'ai-je besoin de tes ragoûts ?
Ce que j'aime, c'est ton silence.

M. de Labouïsse.

ÉPIGRAMME.

Connaissez-vous Damis, ce fat par excellence ?
Absent, il vous déchire, et présent, vous encense.
Caméléon adroit, selon ses intérêts,
Il change de maintien, de langage et de traits.
Constant en un seul point qui surtout l'intéresse,
C'est qu'épris de lui-même, il s'admire sans cesse :
Il vante son esprit, ses talens, ses vertus,
Et ses nobles aïeux que lui seul a connus ;
Mais hélas! quoi qu'il fasse ou dise à sa louange,
Qu'est-ce, entre nous? Un ver échappé de la fange.

M. Brun de Vioux.

ANECDOTE.

LE WIGH ET LE TORY.

Entre le wigh et le tory
Qu'est ce qui fait la différence,
Disait un jour un roi de France
A son ministre favori?
— Sire, elle est simple, et la voici :
Le wigh est wigh tant qu'il n'a point de place.
En obtient-il ? cela change de face:
Alors le wigh devient tory.

M. F. Ch.

LES TROIS FEMMES.

Lorsque la loi se tait, le juge doit se taire :
Tel est l'usage en Angleterre.
Là, comme ici, le code a défendu
De posséder plus d'une femme,
Si bien qu'il dit que le bigame,
Pour son haut tort, sera pendu.

Un jeune brac y prit pourtant deux femmes
Sans trop songer aux risques d'un tel fait;
La sagacité des deux dames
Éventa bientôt le forfait ;
Grande rumeur éveille la justice :
Le voilà pris : sa mort n'eût pu tarder
S'il n'eût trouvé moyen de s'évader
Par un fort heureux artifice.
Or jugez ce fauteur et d'hymen et d'amour :
Ce n'était tout que bigamie;
Le drôle avait dans un faubourg,
En outre, une petite amie.

Il court chez tous les avocats,
Cherchant conseil en sa détresse;
Aucun ne trouve, et le confesse
Remède pour ce méchant cas :
Cependant par sa bonne chance
Il se présente sur le tard
Chez un procureur, vieux renard,

En rubriques fécond, autant qu'aucun de France.
« Cas expliqué: ma foi, mon beau vaurien, »
Lui répond ce maître en affaire,
« Vous n'avez plus qu'un testament à faire,
» Et l'art pour vous ne peut plus rien.
» Mais... attendez.... pourtant ;... certain remède extrême
(Jamais le malin corps ne fut au dépourvu),
» Épousez-en une troisième ;
» La trigamie, au code, est un crime imprévu.
» — O grand trait de lumière! avis plein d'importance!
» S'écria le drille soudain :
» Je n'ai plus peur de la potence,
» J'épouse la petite, et cela dès demain ».
Point n'hésita sur la triple alliance ;
Étayé du vieux procureur,
Il affronta, plein d'assurance,
Le tribunal et sa fureur
Qui fut tout-à-fait inutile.
L'aréopage eut beau feuilleter, regarder,
Il ne put dans sa juste bile
Le condamner qu'à les garder
Dans un unique domicile.
Il ne fut pas pendu, mais qu'il fut mieux puni!
Trente lionnes échappées,
Sont un péril moins grand qu'avoir au même nid
Les trois femmes qu'on a dupées.
Les tourmens des lieux infernaux
Ne sont que des peines légères
Au prix des indicibles maux
Qu'il éprouva, des trois Mégères,

Si grands qu'un jour, errant, tout éperdu,
Il vit approcher la dernière :
Sur elle, concentrant sa douleur toute entière,
Malheureuse, dit-il, c'est toi qui m'as perdu ;
Sans toi, l'on aurait pu me pendre,
J'en avais la facilité.
A rien je ne puis plus prétendre ;
Ce bonheur aussi m'est ôté :
J'épouserais la quatrième
Qu'on ne me pendrait pas encor.
A ces mots, muni d'un fil tort,
Il prit la fuite, et se pendit lui-même.

Ainsi périt ce pauvre humain,
Las de tortures et d'épreuves :
D'un coup il fit trois douces veuves,
Toutes d'accord le lendemain.

M. Th. de la Ch.

AVEU

D'UN ACADÉMICIEN AVANT SA RÉCEPTION.

En quoi, ces portes indociles
Ne s'ouvrent point devant mes pas?
Ils sont là quarante imbéciles ;
Et moi, B..., je n'en suis pas.

M. Fayolle.

RÉFLEXION.

Ah ! quelle inconstance est la nôtre !
Nous ne nous attachons à rien :
Nous n'avons pas plutôt un bien
Que nous en désirons un autre.
Lycas, d'un tendre amour épris,
Aurait donné toute la terre
Pour un seul regard de Philis :
Philis est à lui toute entière......
Il ne rêve plus qu'à Cloris !

M. J. Blondeau (de Commercy).

LE PARJURE EXCUSABLE.

Ennuyé d'être trop constant
Au doux objet de ma tendresse,
Vingt fois, j'ai juré fermement
Que je fuirais l'enchanteresse ;
Mais voyez quelle est ma foiblesse !
Vingt fois, j'ai trahi mon serment
Pour ne point trahir ma maîtresse.

M. Audiffret (L. D. L.)

LE TYRAN PUNI.

FABLE.

Aux pieds de ces monts sourcilleux,
Qui, séparant l'Italie et la France,
De leur sommet semblent frapper les cieux,
Dans uu vallon où règne un éternel silence,
Chaque lustre expiré, loin de l'œil des humains,
Le peuple des oiseaux s'assemble pour élire
Celui d'entr'eux qui dans ses mains
Tiendra le gouvernail du vaisseau de l'empire.
L'aigle depuis dix ans, jouissait d'un honneur
Aux cygnes dévolu comme antique appanage.
Non content d'être usurpateur,
Au lieu de gouverner en sage,
Le tyran en tous lieux promenait le ravage.
Tel l'aquilon dévastateur
Se livre à l'excès de sa rage.
Décimant ses sujets nouveaux,
Il en aurait éteint la race,
Si l'on n'eût arrêté les projets infernaux
Que nourrissait sa criminelle audace.
De toutes parts, au jour fixé par le décret
Publié par le sansonnet,
Les députés en foule arrivent.
Les milans, les vautours, tous oiseaux importans,
Paraissent dans les premiers rangs;

On y voit jusqu'aux cormorans :
Pinsons, moineaux, bouvreuils, quoique de loin, les suivent.
Chacun a pris sa place. Un sinistre épervier,
Soi-disant archichancelier,
Se lève lourdement. De son maître il explique,
En termes ambigus, le vouloir despotique.
L'aigle ensuite, d'un ton altier,
Prend la parole : « Un nouveau sacrifice,
» Pour cimenter de la postérité,
» Et la grandeur et la prospérité,
» Oiseaux, est nécessaire. Il faut qu'on en finisse ».
Le tyran a parlé. Partout on se taisait ;
Disons mieux, on tremblait,
Quand le héron enfin demanda la parole.
Il l'obtient et s'écrie : Eh ! messieurs, faut-il donc
Qu'à son humeur ambitieuse et folle,
Dont sans pudeur il suit le penchant vagabond,
L'aigle sans pitié nous immole ?
Certe, il est temps,
De mettre un terme à ses déportemens,
Si nous ne voulons plus lui servir de victimes !
Oui, reprend le corbeau : profitons du moment ;
Et sans aucun retardement,
Arrêtons le cours de ses crimes.
Soudain un murmure confus
De tous côtés s'élève. On se saisit du sire,
Malgré ses efforts superflus
On le déplume ; il a beau dire :
Qu'on le déchire,
Il doit subir le sort qu'il a tant mérité !

Dans une île déserte, aux régions lointaines,
D'une commune voix, le voilà déporté.
On rappelle le cygne, il rentre en ses domaines,
Où le lis croît en liberté.
Oiseaux, votre félicité
Dorénavant ne peut souffrir d'atteinte;
Vous allez désormais, à l'abri de la crainte,
Sous d'équitables lois, jouir en liberté
De tous les charmes de la vie.
Alors que des Bourbons l'auguste dynastie
A recouvré d'imprescriptibles droits,
Français, sous le meilleur des Rois,
A la fidélité votre antique appanage,
Revenez sans partage;
Et le bonheur, comme autrefois,
Redeviendra votre héritage.

M. Regnault de Baucaron.

SUR LE MARIAGE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BERRY.

Gloire nouvelle pour la France!
A nos lis, une fleur de plus!
Sur le trône encor des vertus!
Et des Bourbons en espérance!

M. Charles R.

ÉPITRE

En réponse aux protestations de constance et d'amour d'une femme coquette.

INSPIRER un doux sentiment
Qu'on ne doit partager ni sentir pour la vie,
Est-ce bien sage, ô ma Délie ?
Ah ! si l'amour chez toi n'est qu'une fantaisie,
Te fallait-il changer mon repos en tourment ?
O temps heureux ! où ta présence
Suffisait seule à mon bonheur,
Quand, te pressant tendrement sur mon cœur,
Je m'enivrais d'amour et d'espérance !
Ce temps n'est plus ; la triste expérience
A détruit, sans retour, ce prestige du cœur ;
J'ai mieux connu tes penchans, mon erreur,
Et j'ai repris ma fière indépendance.
O doux plaisir de feindre et de tromper !
Passe-temps si chéri de la coquetterie !
Que de femmes, hélas ! ne pouvant plus duper,
Diraient : hélas ! que faire en cette vie ?
Eh bien ! soyons amis seulement, je te prie,
Et, sans humeur, avec tranquillité,
Formons, entre nous, un traité
Que l'amour-propre justifie.
Ton seul plaisir est de ranger
Plus d'un mortel sous ta puissance ;

Le mien, d'aimer avec constance,
Ou de ne point chercher à m'engager.
Je te cède l'honneur de la toute-puissance;
Enchaîne chaque jour mille amans à ton char,
En malice, sois invincible,
Et mariant la pudeur avec l'art,
Pour conserver ton plus aimable fard,
Ne quitte point ton air sensible.
A d'inquiets amours j'ai trop sacrifié;
Mais puisque de mes goûts tu fus long-temps l'arbitre,
De ton cœur, aux amans, ne donne que moitié;
Ton esprit, tes talens réclament l'amitié :
Soyons amis! — est-il un plus beau titre?

M. Ardisson (Amé **.)

A MON DIRECTEUR

Qui me reprochait de ne pas diriger toutes mes affections vers le ciel.

Oui, je suis détaché des choses d'ici bas;
Mais, lorsque de Chloé j'adore les appas,
Je n'aime rien que de céleste;
Ah! mon cher Directeur, si jamais vous voyiez
L'incomparable objet dont je suis la bannière,
Vous-même vous conviendriez
Qu'il tient plus au ciel qu'à la terre.

M. Blanchard de la Musse.

A UN JEUNE POÈTE.

Ainsi, vous voulez du Parnasse,
Beau rêve de nos devanciers,
Sur les pas d'Homère et d'Horace,
Affronter les rudes sentiers !
Dans mon printemps, j'eus votre audace,
Dans mon hiver, je m'en repens :
Là, de corbeaux et de serpens
Quelle bande siffle et croasse !

Pour vous je crains peu le destin
Qui tourmenta les jours d'Homère.
Mourir de misère et de faim,
C'est mal terminer sa carrière :
Pour un tel fils, il est certain
Qu'Apollon ne fut pas bon père.

Oser, après lui, me citer,
Ne serait modeste ni sage ;
Et pourtant, quel est mon partage?
De vivre en guerre, de lutter
Contre tel grimaud dont la rage,
Quand j'ai griffonné quelque ouvrage,
Ne manque jamais d'y compter
Deux sottises au moins par page ;
Heureux et fier de l'avantage
Qu'il a de pouvoir en prêter.

Quoi que l'on sache, on ne sait guère
Si, culbutés du haut en bas,
Passeront le ciel et la terre;
Mais, à moins d'un pareil fracas,
Je vous le dis en vieux confrère :
Les Frérons ne passeront pas.

VOLTAIRE.

VERS

Pour mettre au bas du buste de S. M. placé dans le foyer d'une salle de spectacle.

O VOUS! dont ce théâtre amuse les loisirs,
Français, de tout état, de tout rang, de tout âge,
Attachez vos regards à cette auguste image,
Et qu'elle ajoute encore un charme à vos plaisirs.

M. IMBERT (D. C.)

ÉPIGRAMME.

AMI, mon bonheur est extrême.
Partageant mon tendre penchant,
Philis, enfin, dit qu'elle m'aime.
— Philis vient de m'en dire autant.

M. BAROT (E. F.)

IMITATION

De la 5e Fable du 5e livre de Phèdre :

SCURRA ET RUSTICUS.

Un bateleur, dans une foire,
Imitait le cochon de lait
Au point que tout le monde au prodige criait,
Phèdre est garant de mon histoire;
Mais quelqu'un soupçonnant de la fraude, lui dit :
Levez votre manteau ; le bouffon obéit,
Et chacun d'applaudir ainsi qu'on peut le croire ;
Un rustaut qui se trouvait là,
De dire en ricanant : quoi ? n'est-ce que cela ?
Ah ! parbleu, mes amis, si Dieu me prête vie,
Je veux vous faire entendre, ou je ne suis qu'un sot,
Si c'est ainsi qu'un cochon crie :
Le paysan fut pris au mot ;
Et pour le lendemain on remit la partie.
Au lieu marqué le villageois revient ;
En regrognant encor le bateleur obtient
Les mêmes *bravos* que la veille :
Mais, sans montrer plus d'embarras,
Le nez sous son manteau, Rustaut tira l'oreille
D'un cochon qu'il avait apporté sous son bras.
(On juge bien qu'il fit le cochon à merveille.)
Déjà, lecteur, vous croyez bonnement
Qu'il dût avoir le prix du grognement:

Il n'en fut rien ; car l'assistance
Proclama pour vainqueur
Le bateleur,
Et persiffla *Rustaut* à toute outrance :
Lors montrant son cochon aux rieurs assemblés,
Et riant à son tour de leur surprise extrême,
Ce n'est pas moi, dit-il, que vous sifflez,
Messieurs, c'est le cochon lui-même.

M. Blanchard de la Musse.

A CÉCILE.

De ces jeunes mondains redoutez la douceur:
Le ciel est dans leurs yeux, mais leur cœur est profane ;
Cécile, ils ont la voix des élus du Seigneur :
On les écoute, et l'on se damne.
Qu'il est étroit, le chemin du salut !
Qu'une fille jolie avec peine y voyage !
Pour l'empêcher d'aller au but,
Voyez combien de gens font rage.
Ah ! qu'il faut vous aimer pour oser vous prêcher!
Cécile, par reconnaissance,
Si parfois vous vouliez pécher,
Accordez-moi la préférence.

M. J. Boucher Deperthes.

LE SOMMEIL ET L'ESPÉRANCE.

En formant l'homme de ses mains,
Du ciel la faveur infinie
Accorda deux biens aux humains
Pour charmer les maux de la vie.
Sur nos sens d'un effet pareil,
Calme enchanteur dans la souffrance,
La nuit, l'un est le doux sommeil;
L'autre, le jour, est l'espérance.

Oh! spectacle touchant et beau!
Voyez la paix et le silence
Habiter autour d'un berceau,
Temple sacré de l'innocence.
Un enfant dort, à son réveil,
Tout pour lui sera jouissance;
Heureux déja par le sommeil,
Plus tard, il aura l'espérance.

Croyez-vous que dans son réduit,
Le pauvre en butte à la misère,
Jouet du sort qui le poursuit,
Se lamente et se désespère?
Loin d'accuser chaque soleil
D'éclairer nouvelle souffrance,
Il est heureux par le sommeil,
Et riche encor par l'espérance.

Il est des mortels cependant
Qu'excepte cette loi commune;
C'est l'avare, c'est le méchant,
Auteurs de leur propre infortune.
Triste nuit, douloureux réveil,
Tout éternise leur souffrance:
La crainte agite leur sommeil,
Le jour, loin d'eux fuit l'espérance.

Destin, ô toi de qui je tiens
Le seul bienfait de la lumière,
Qui de revers plus que de biens
As semé ma triste carrière,
Rends mon sort en maux sans pareil;
Mais laisse-moi, pour jouissance,
De la vertu le doux sommeil,
Et les rêves de l'espérauce.

M. Cornette (F. M.)

A BON CHAT BON RAT.

Une Anglaise fort belle et d'une humeur volage,
Disait un jour à sa fille Myrté :
« — Que donneriez-vous bien pour avoir ma beauté ? »
« — Maman, répondit-elle avec vivacité,
« Ce que vous donneriez pour n'avoir que mon âge. »

M. Deville (Albéric.)

SUR LE RETOUR DE LOUIS XVIII.

Air : *Du Réveil du peuple.*

Descends de la voûte azurée,
De nos maux viens finir le cours,
Aimable paix, vierge sacrée,
Rends à la France ses beaux jours :
Apporte, espérance chérie,
Le calme à nos cœurs éperdus....
Tu vas renaître, ô ma patrie,
Par les soins d'un nouveau Titus.

Un monstre altéré de carnage,
Répandant le sang et l'effroi,
Pensait, en sa jalouse rage,
Soumettre le monde à sa loi :
Le ciel, touché de nos misères,
En brisant son sceptre d'airain,
Appelle au trône de ses pères
Le légitime souverain.

Français, que la discorde cesse ;
Ne formons qu'un peuple d'amis;
Que le crêpe de la tristesse
Disparaisse à l'aspect des lis !
Ah ! plus de haine vengeresse,
Plus de souvenirs douloureux ;

Répondons tous à la tendresse
D'un Roi qui sait nous rendre heureux.

M. SAMSON (de Caen).

ANECDOTE.

EN maint endroit de son palais
FRÉDÉRIC avait fait placer plusieurs portraits
De JOSEPH, son digne adversaire;
Eh ! comment avez-vous pu faire
Cet honneur à votre ennemi,
Lui dit un jour un courtisan sincère ?
Monsieur, lui dit le roi, j'ai jugé nécessaire
D'avoir partout les yeux sur lui.

M. F. CH.

MORALITÉ.

LA flatterie est un piége grossier,
Dont la raison devrait bien nous défendre ;
Par un travers qu'on a peine à comprendre,
L'homme d'esprit est le premier,
Qui, bêtement, s'y laisse prendre.

M. IMBERT (D. C.)

BOUTADE.

Jouis sans réfléchir, dit tout bas la folie;
Résiste à tes penchans, dit tout haut la raison;
Jeunes, l'amour trompeur nous enivre, nous lie;
Plus âgés, l'hymen gronde ou dort à la maison.
Tu peux aller à tout, nous dit l'ambition;
Écrase tes rivaux, nous répète l'envie;
Crois à l'enfer, dit la religion;
Ne crois à rien, dit la philosophie:
C'est une fièvre, une agonie
Qui ne fait que changer de nom!.....
La vie est une maladie
Dont la mort est la guérison.

M. le Ch. Marsollier.

SUR LA FOULE DES IMITATEURS DE LAFONTAINE.

Tous ces moutons qui suivent Lafontaine,
Ces fabulistes nains, si loin de l'égaler,
Du bonhomme, lui-même, auraient glacé la veine:
Ce sont des animaux qu'il n'eût pas fait parler.

M. Fayolle.

RÉPONSE D'UN OPTIMISTE

A QUELQUES QUESTIONS FAITES EN 1816 (1).

Dans la région planétaire
De ces globes roulant sur nous,
Est-il une maison de fous?
Si Delambre en fait un mystère,
C'est dans ce globe sublunaire,
Que l'*éternel-célibataire* (2)
Les a, je crois, relégués tous.
Qu'importe, au reste, à l'optimiste
Que le monde soit jeune ou vieux,
Qu'il soit parfait ou vicieux
Quand le bien près du mal existe?
Laissant le mal au pessimiste,
Du bien, il est l'apologiste;
Il se rit des ambitieux,
Et jamais son cœur ne s'attriste
Ni de l'amour capricieux,
Ni des froideurs de l'égoïste.
Il parcourt la vie en fleuriste,
Et, dans ses sentiers épineux,
Qu'une rose brille à ses yeux,
Sa main la cueille; il est heureux!
Veut-on connaître la recette
De son bonheur toujours parfait?

(1) Almanach des Muses de 1816, pag. 133.
(2) Le *Créateur*, ainsi appelé par un sage moderne.

En Lavater, il interprète
Des ames le moindre secret,
Et, lorsqu'il braque sa lorgnette,
Chacun s'y montre trait pour trait.
Dans l'importun qui le fatigue
De son hypocrite amitié,
Il voit l'esclave de l'intrigue,
Il en sourit, en a pitié :
Si sa faconde lui prodigue
Maint compliment étudié,
Un adieu prompt en est la digue;
Et, pirouettant sur un pié,
Loin de lui pour former sa brigue,
Cliton part... il est oublié.
Il voit, dans l'homme d'importance,
Un nain qui, sorti du néant,
Se regarde comme un géant
Dès qu'il peut, je ne sais comment,
S'élever sur une éminence.
Il croit voir dans ce Mirmidon
Si bas, dans son humble posture,
Aux pieds de cet homme à cordon,
L'enfant qu'éblouit la dorure,
Ou qui demande du bonbon.
Il voit (mais pour lui faire grâce
Puisque c'est aussi son métier),
Ce fou, piéton du Parnasse,
Juché sur une double échasse,
Qui, sans être un digne héritier
Ou d'un Virgile ou d'un Horace,

Va clopinant sur leur sentier...
Pourvu qu'il n'ait pas trop d'audace.
Voit-il le vice se trahir ?
Il applaudit à sa disgrâce ;
Mais il le plaint, sans le haïr :
C'est comme la laideur qui passe ;
Il lui fait d'abord la grimace,
Et, pour ne plus s'en souvenir,
Cherche la vertu, pour plaisir,
La trouve, et sourit à sa grâce....
Indulgent pour l'humanité
Dont il observe l'inconstance,
La folie et l'inconséquence,
Mais point dupe de sa bonté,
Ainsi l'optimiste, en silence,
De son bouclier revêtu,
Pèse les rangs et l'opulence....
Qui doit emporter la balance ?
Ah ! c'est sans doute la vertu.
Vous qui, de la belle outragée
En chevalier, l'avez vengée,
Contre les sots et les méchans,
Quittez vos armes, cher Vigée ;
Eh ! corrige-t-on leurs penchans ?
On a beau crier et beau dire,
L'on vit et l'on verra toujours
Des chats à pattes de velours,
Des perroquets à vains discours,
Des renards flatteurs dans les cours,
Des singes, des loups, même pire.

A quoi bon épancher son ire
Sur les sottises de nos jours ?
Le mieux, je pense, c'est d'en rire,
Ou le sage est pris pour un ours.
Soyons donc *optimiste !...* au reste,
Si quelque Timon, quelqu'Alceste,
A cet avis ne se rend point,
S'il fuit l'homme, comme la peste,
Je ne veux pas qu'on lui conteste
Ce plaisir-là ; qu'il le deteste,
Mais se rassure sur un point.
Selon l'hypocondre Héraclite,
C'est par l'eau que tout doit périr ;
Selon le rieur Démocrite,
Le feu doit un jour nous rôtir :
Qu'Alceste choisisse, mais vite,
Il n'a que huit jours pour choisir ;
« Le monde, en juillet, doit finir,
» (Dit maint astronome), à la suite
» D'une catastrophe subite » !
Mais touchons-nous réellement
Au vif et brusque dénoûment
De cette longue comédie
Que les sots, par amusement,
Quelquefois, sans savoir comment,
Donnent dans le cours de la vie ?
Chacun sa marotte, et ses goûts ;
On doit bien les approuver tous ;
Pourtant, caprice pour caprice,
S'il faut que ce globe périsse,

Qu'au gré des Français, un peu fous,
Ce soit par un feu... d'artifice!

M. Mullot (Ch.) de la Gironde.

COUPLETS

A Mlle LISE DELOZE.

Comme une rose
S'entr'ouvre aux baisers du zéphir,
Ainsi, d'amour, jeune *Deloze*,
Bientôt les soins vont t'embellir
Comme une rose.

Comme une rose
S'enorgueillit de ses boutons,
La belle, dont l'amour dispose,
Est fière de ses rejetons
Comme une rose.

De jeunes roses
Au printemps naissent chaque jour;
Amour, ainsi tu te reposes
Sur *Lise* pour parer ta cour
De jeunes Roses.

M. Blanchard de la Musse.

L'INGÉNUITÉ FÉMININE.

Des pleurs qui coulent de vos yeux
Je devine la cause, Hortense.
Un perfide a trahi vos feux,
Et vous pleurez son inconstance.
— Ah! comment à ce point pouvez-vous vous tromper?
Connaissez mieux ce qui m'occupe!
Mon chagrin ne vient pas de me trouver sa dupe,
Mais de n'avoir pu le duper.

M. d'Artois de Bournonville.

A ADÈLE DE LAFONTAINE,

Le jour de sa Fête.

Votre fête, ma douce amie,
Est la fête de la *beauté:*
La *vertu* la plus accomplie
Vient prendre place à son côté.
Le tendre *amour* y tient son siége :
Les *plaisirs* voltigent autour ;
La *sagesse* orne le séjour ;
Les *grâces* ferment le cortége.

LES RENCONTRES.

Mars 1814.

Maudite soit la ville où l'on ne peut marcher
Sans que mille embarras ne vous viennent chercher!
Tous les matins, chez moi, je reste d'ordinaire;
Mais, contraint de sortir hier pour une affaire,
Je m'habille en grondant et donnant au démon
Le corsaire, l'arabe, en un mot, le libraire
Que par exploit en forme, acte judiciaire,
Lorsqu'il nie un traité garanti de son nom,
Il faut que pour l'exemple on mette à la raison.
A peine avais-je fait quelques pas dans la rue,
Qu'un homme, en souriant, m'aborde, me salue.
Eh quoi! monsieur, c'est vous! par quel heureux hasard?
Vous qui sortez si peu, qui vous levez si tard?
Ah! j'éprouve un plaisir...—Cela peut fort bien être;
Mais je n'ai point, monsieur, l'honneur de vous connaître.
— Quoi! Mégrin! votre ami! vous auriez oublié...
Rivaux, contemporains, dans le même collége,
Nous avons, autrefois, ensemble étudié.
La balle, le cerceau, la pelotte de neige,
La corde, en double tour, fuyant sous notre pié,
En classe vos succès, dans les jeux votre adresse,
Tout cela, sous mes yeux, se reproduit sans cesse.
O doux amusemens! salutaires loisirs!
Il n'est qu'un heureux temps, celui de la jeunesse:
Il est passé pour moi. Vous voyez, la vieillesse

L.

A dépouillé mon front, m'interdit les plaisirs,
Et, pour comble de maux, je suis dans la détresse.
Parlons bas. En faveur d'une ancienne amitié,
De mon sort désastreux daignez prendre pitié,
Et prêtez-moi vingt francs.—Vos raisons sont pressantes;
J'oblige volontiers; mais vingt francs, sur ma foi,
Sont, en ces durs momens, bons à garder pour soi :
Je vous les prêterai, quand on paîra les rentes.
Mon homme me quitta d'un air très-mécontent,
Et je m'en séparai, moi-même, regrettant
De n'avoir pu lui rendre un bien faible service,
Lorsque ce gros Germeuil, nouvelliste d'office,
Qui, du café Hardi gourmand habitué,
A le mettre en renom a tant contribué,
Le front tout rayonnant du plaisir qu'il achète
En déjeunant au moins deux fois à la fourchette,
M'avise dans l'instant où, fuyant son regard,
J'allais, pour l'éviter, quitter le boulevard,
Et me fait de son ventre une énorme barrière.
Ah! je vous tiens, dit-il, en me serrant la main.
Tout va bien. Écoutez : le *Moniteur*, demain,
Contiendra les détails; mais jusqu'à la frontière
Les ennemis poussés (1) et menés d'un tel train
Qu'ils seront trop heureux de repasser le Rhin;
Voilà ce que je sais, et de très-bonne source.
Les Effets, aujourd'hui, remontent à la bourse;
Achetez ou vendez; profitez de l'avis,

(1) On a pu voir par la date mise en tête de cette pièce, dans quel temps et quelles circonstances elle a été écrite.

Vous m'en remercîrez, c'est moi qui vous le dis.
Il n'est que trop de gens débitant des sornettes,
En nouvelles féconds, parce qu'ils les ont faites;
Mais bien sot qui se fie à leur babil menteur!
Pour être trop crédule, on sait ce qu'il en coûte.
Moi, vous pouvez me croire et me citer. — Sans doute
Je vous crois. J'attendrai pourtant le *Moniteur*.
De pitié souriant, à ces mots, il me laisse.
Je poursuis mon chemin, caché de mon manteau,
Et, jusque sur mes yeux, enfonçant mon chapeau,
Craignant de rencontrer un coude qui me presse.
Vaine précaution! Quelqu'un vient droit à moi.
Qui vois-je? Florival. Est-il bien vrai? C'est toi,
Dit-il, mon cher ami: permets que je t'embrasse.
Je ne te quitte pas. Il faut, absolument,
Qu'ensemble nous dînions. — Oh! non, je te rends grâce
Excuse mon refus; mais j'ai, précisément,
Pour aujourd'hui lundi, pris un engagement...
— Tu le rompras, morbleu! tu connais bien ma tête,
Elle n'a point changé. Conquête sur conquête,
C'est ma devise à moi. La femme a tant d'appas!
— Je suis de ton avis, mais il arrive un âge
Où, par de mûrs pensers, il faut devenir sage;
Et tu devrais... — Moi! non; le cœur ne vieillit pas:
C'est une vérité que l'on a cent fois dite,
Et je t'en suis garant. Sache que mon bonheur,
Mon destin, mon étoile, à coup sûr, favorite
Me fait, le mois dernier, rencontrer en visite,
Chez un de mes amis, une femme et sa sœur....
Deux anges, le printemps dans sa première fleur.

Je demande leur nom à quelqu'un ; on hésite,
Et pour raison ; ailleurs, je m'informe, j'apprends,
A mon très-grand plaisir, que nous sommes parens.
Près d'elles, à l'instant, humblement je m'avance,
Je me nomme, et bientôt, nous lions connaissance.
L'entretien se prolonge, et, quand sonnait minuit,
En voiture chez moi l'on m'avait reconduit.
— Voilà ce qu'on appelle aller vite en affaire.
— Voilà comme je suis. Sous le sceau du mystère,
Cela t'est confié. Bref, un dîner charmant
Dont il ne tient qu'à toi d'augmenter l'agrément,
C'est ce qu'on peut t'offrir. A l'heure désirée,
Nous arrivons. D'un mot j'enhardis ton entrée,
On t'invite, il t'en coûte un doux remercîment,
Près de l'une des sœurs ta place est assurée,
Tu risques un clin-d'œil, un tendre compliment,
Et la partie, alors, mon cher, devient carrée.
Veux-tu, ne veux-tu pas? Dis-moi? — c'est bien tentant.
Deux femmes de fraîcheur, de jeunesse.... — Etonnantes.
— Je me suis engagé, rien n'est plus vrai. Pourtant...
— Un homme, tu le sais, jamais on ne l'attend.
— Je t'accompagnerai chez tes belles parentes.....
— Tu me ravis. — Fort bien. Mais je songe, à présent,
Que, dans ce négligé. je ne saurais paraître.
— Bon ! je t'excuserai. D'ailleurs, en ce moment,
Je suis sûr que déjà l'on est à la fenêtre
A me guetter. Marchons, de grâce, et promptement :
C'est au Marais qu'on loge. Effrayé de la course,
De deux fois seize sous, j'allégerai ma bourse,
Me dis-je ; et justement, traîné par deux coursiers,

Attelage vraiment grotesque autant que rare,
Un de ces chars poudreux que de son nom bizarre
Dota l'humble patron des humbles jardiniers,
Se présente. Cocher! es-tu loué? criai-je.
Le cocher, à ces mots, descendu de son siége,
Nous ouvre la portière, et nous montons. Il part,
Me voilà de nouveau traversant le rempart.
Jamais ambassadeur dans sa plus grave entrée,
Ne pourra mieux du temps calculer la durée;
Mais le pas des chevaux pouvait-il être vif?
L'un d'eux était boiteux, et l'autre était poussif.
Nous avançons pourtant, et le but se rapproche.
Un voiturier distrait, en passant, nous accroche.
Chacun lui donne tort; mais, comme de raison,
Il s'en prend au cocher qui, tout bouillant de rage,
De son fouet allongé, soudain, sur le visage,
Lui grave, à tour de bras, maint et maint écusson.
Au danger éprouvé, loin de quitter le poste,
Le hardi voiturier de son côté riposte,
Et les deux champions, l'un sur l'autre rués,
Sans qu'à leur dur combat personne mette obstacle,
Sont vainqueurs ou vaincus, applaudis ou hués:
Tant il est vrai que tout, à Paris, est spectacle.
Témoins impatiens, mon compagnon et moi,
Pour mettre le hola, descendons de voiture;
Mais, vains efforts! les coups pleuvent, et comme à soi
Il faut songer, ainsi l'a voulu la Nature,
De la course laissant le prix en sûre main,
A pied nous poursuivons tous deux notre chemin.
A la fin, nous gagnons une rue écartée

Où ne sont que des murs, des toits pour horizon.
Patience, me dit Florival; la maison,
Nous y sommes. Il frappe. Une vieille édentée
Qui, par trois fois, en vain, a tiré le cordon,
Vient nous ouvrir la porte, elle-même, en personne.
Chrétien, à son aspect, je crus voir le démon,
Poëte, à son aspect, je crus voir Tisiphone.
Qu'est-ce que vous voulez? ah! c'est vous, Dieu merci,
Dit-elle à Florival. Montez. Je l'envisage
Et dis à mon ami : quels traits et quel corsage!
Le printemps est là haut, mais l'hiver est ici.
Parvenus au premier, une petite niche,
Sous un double battant, en matelas piqué,
Nous offre, au creux d'un mur avec art pratiqué,
Une longue ficelle où pend un pied de biche.
Florival a sonné; l'on vient. Un gros doguin
Et deux petits bichons étouffant dans la graisse,
Traînant avec effort leur hideuse vieillesse,
De leur triple aboîment nous accueillent sans fin.
J'étais tenté sur moi de refermer la porte;
Et, toutefois, entrant sous la bruyante escorte,
Je traverse une pièce où d'antiques portraits
De maint grave Robin, en regard de sa dame,
Dans leur cadre écorné, d'un tissu de Bergame,
Sur le mur étendu, rehaussent les attraits.
Dans mon esprit, déjà, s'élevait quelque doute,
Mais je veux, jusqu'au bout, tenir bon. Non, jamais,
Dans l'univers entier, sous la céleste voûte,
Dût-on, aux bords du Nil, fouiller ces monumens,
Vieux tombeaux dont la masse a bravé trois mille ans,

On n'a vu, ne verra rien qui soit comparable
A la double... momie, étrange, inconcevable,
Dont, pour me trop punir d'un désir curieux,
Une chambre enfumée épouvanta mes yeux.
L'une, presque enterrée au fond d'une litière,
Sa navette à la main, faisait des nœuds : Minet,
Angora tout pelé, sur ses genoux dormait:
L'autre, d'un garde-vue ombrageant sa paupière,
Et placée en pendant, d'un doigt tremblant filait,
Tandis que de côté perché sur son épaule
Que pour un vrai bâton pouvait prendre le drôle,
Jâco, l'œil clignotant, répétait à part soi :
As-tu déjeuné? oui. De quoi? du rôt du Roi.
De leur accoutrement je ne puis faire grâce.
Bonnet en papillon à deux rangs de carcasse,
Énorme fichu noir, noué sous le menton,
Parfait contentement du sein couvrant la place,
Jupon à grand ramage, à triple falbalas,
Qui sur une bouffante en chaque pli grimace,
Robe à manche plombée et mantille lilas :
Qu'on juge maintenant du moment que je passe!
Florival me présente en prononçant mon nom;
Une seconde fois, on desire l'entendre,
On ne me connaît point; ma réputation
Jusqu'au fond du Marais n'avait pas su s'étendre.
Mais voilà Florival qui, sous cape riant,
De mon talent, de moi, parle en s'extasiant.
Ah! vous ne savez pas quel bonheur est le vôtre,
Mesdames, a-t-il dit. C'est un auteur charmant
Qui peut vous adresser, et sans nul compliment,

Vingt madrigaux au moins plus jolis l'un que l'autre ;
D'ailleurs, chose assez rare, il est très-complaisant.
Ça, tes *Conventions*, mon cher, avant qu'on serve.
Bourreau, dis-je tout bas, que le ciel m'en préserve !
Cet ouvrage pour vous n'aurait rien d'amusant,
Mesdames, l'amitié l'égare sur mon compte,
Ajoutai-je bien vite, en élevant la voix.
Florival me pressait, et j'étais aux abois.
Par bonheur, de sa marche aussi lourde que prompte
Ébranlant le parquet, et sa serviette en main,
Un laquais vient, criant : on a servi. La faim
Me tourmentait un peu. Galant par politesse,
J'offre un bras, on l'accepte, ou plutôt on s'y pend.
Nous marchions d'un tel pas qu'une tortue entrant,
Nous suivant, aurait pu nous gagner de vitesse.
Or, la salle à manger, pour plus grand agrément,
Formait l'extrémité de tout l'appartement.
J'y suis, et je remarque une table assez grande
Où fume plus d'un mets distingué, succulent.
Le cuisinier a fait preuve de son talent,
Et puis, faute de mieux, la vieillesse est gourmande.
Je dînai bien, très-bien. Deux flacons de Pomar,
Ce n'était pas du vin, non, c'était du nectar,
A l'entremets servis, tour à tour se vidèrent.
Le Tokai, le Xérès bientôt les remplacèrent,
Et, pour calmer leurs feux, de deux ne faisant qu'un,
Le sucre et le Moka, dans le Japon, mêlèrent
L'un sa blanche saveur, l'autre son noir parfum.
Je voyais d'un autre œil mes deux Basses Bretonnes ;
(En effet, j'avais su dans le cours du festin,

Que chacune était née à Quimpercorentin.)
Le dîner demandait grâce pour leurs personnes.
Mais, dans mon estomac, le nectar s'est aigri
Quand, hors de table à peine, on me propose un tri.
Vainement j'invoquai l'ombre de ma grand'mère
Pour m'en souffler la marche; il fallut m'accuser
De ma sotte ignorance, et, dès lors, refuser.
Douze rois, au piquet, seront mieux son affaire,
S'écria Florival; mais, je vous en prévien,
Point de distraction, car il écarte bien;
Vous serez son second, je ferai la chouette,
Dit la dame, brûlant de voir un tapis vert
De cartes, de jetons et de fiches couvert.
Sa sœur déjà dormait. C'est victoire complette
Pour nous deux, répliqua très-gaîment Florival.
De fièvre, comme on dit, je tombais en chaud mal.
Douze rois! quel travail! quand, par expérience,
Je sais que, pour un rien, je bous d'impatience.
A douze rois, hélas! j'ai dû me condamner;
La chouette commence, hélas! par mal donner.
Les ennemis, pourtant. se trouvent en présence.
Cinq heures, montre en main, a duré le combat,
Et lorsqu'il eut cessé, j'étais dans un état....
J'étouffais, je mourais, n'avais plus d'existence.
Ayant perdu, je paie. Alors, malignement:
Madame, comme au jeu votre tactique est franche,
De vous nous espérons tous deux notre revanche,
A dit mon partenaire; et moi, subitement
De me sauver après un court remercîment.
Je gagne l'escalier, à tâtons, mais n'importe.

Je traîne un pied, puis l'autre, et me trouve à la porte;
J'ai saisi le cordon, j'ouvre, ferme, je cours....
Et j'entends que l'on crie : au secours! au secours!
J'avance; à la lueur d'un pâle réverbère,
Et, très distinctement, je vois un homme à terre.
J'approche. Mon... ami, partagez... mon... effroi...
Qui... ne... tremblerait pas? ils sont... vingt... contre moi...
Au moins. Je... les... tuerais, mais... c'est... trop de besogne.
Il faut... m'aider... un peu. — Tais-toi, maudit ivrogne,
Dis-je, appuyant ces mots d'un geste menaçant.
Mais pour le vice même on est compatissant.
L'Humanité vous parle, en vain on lui résiste,
On finit par céder. Dans un état si triste,
Comment abandonner ce malheureux? D'abord,
Je veux le relever, et fléchis sous l'effort.
Je parviens, cependant, mais non sans quelque peine,
A le mettre, à peu près, [illegible]es jambes. Soudain,
Je revois Florival qui, r[illegible]ant à peine,
Croit que je me défends [illegible] bras d'un assassin.
Je le détrompe. Alors, chez un marchand honnête
Nous conduisons notre homme et le recommandons.
Bonne... nuit..., nous dit-il, c'étaient... de vrais poltrons.

Dès que nous sommes seuls : quelle charmante fête!
Ensemble, quelquefois, mon cher, nous en rirons.
Ces mots de Florival excitaient ma colère.
Écoute, poursuit-il, voici tout le mystère.
De ces dames je suis, comme petit-neveu,
Héritier présomptif, et, je t'en fais l'aveu,
De leur succession que je mange d'avance
Je me fais un devoir de soigner l'espérance.

Mais, tout en leur montrant ma face d'héritier,
Je ne suis pas toujours d'humeur à m'ennuyer,
Et j'ai trouvé plaisant, je t'en demande excuse,
Quand je devais dîner chez elles aujourd'hui,
D'employer un détour, une petite ruse
Pour être, grâce à toi, préservé de l'ennui.
Où vas-tu ? — Des *Français* je vais prendre la route.
— Le spectacle à présent, sera fini sans doute.
Au revoir. Moi, je vole, et sans plus m'expliquer,
A certain rendez-vous que je ne puis manquer.
  Vainement, en effet, j'allonge un pas rapide.
Au théâtre j'arrive, et la foule en sortait.
A retourner chez moi cela me décidait,
Mais le destin, encor, me joue un tour perfide.
Nez à nez, je me trouve avec ce désœuvré,
Au ton présomptueux, au regard effaré,
Des femmes qu'il ennuie, inévitable apôtre,
Qui, toujours balancé d'une hanche sur l'autre,
Soir et matin, marchant, courant en égaré,
Amuse tout Paris de son air affairé.
Eh ! salut, mon très-cher. Vous avez vu la pièce?
—Non. — C'est tant mieux pour vous : n'en ayez nul regret.
Affiches et journaux annonçaient Bajazet ;
Mais, bon Dieu ! quel visir ! surtout quelle princesse !
N'importe. Ce Racine a vraiment de l'esprit :
Convenez ? — j'en conviens, puisque vous l'avez dit.
Des *Français*, on le sait, vous faites vos délices.
— Moi, j'y passe ma vie ; et lorsqu'on veut me voir,
On est toujours certain de me trouver le soir.....
—A l'orchestre? Au balcon? — Non pas ; dans les coulisses :

Je ne juge que là du talent des actrices.
— Aussi vos jugemens sont partout répétés.
— Geoffroi s'est trouvé bien de les avoir cités.
On veut le remplacer, et la lice est ouverte,
Mais on ne pourra point réparer cette perte.
Dans le monde érudit il n'était qu'un Geoffroi.
Quel goût! quelle finesse! — et quelle bonne foi!
— Tirer sur lui, mon cher, c'est avoir à s'en plaindre (1).
Je ne vous nierai point que l'on ne dût le craindre.
Critique, il fut sévère et passa pour méchant,
Mais il ne décria jamais..... — que le talent.
Sans adieu, faites-lui dresser un cénotaphe,
Et je me chargerai, moi, de son épitaphe.
Mon sot s'éloigne, fuit avec un peu d'humeur;
Et le moment d'après, effrayant de pâleur,
Me saisissant le bras, à mes yeux se présente,

(1) Non; je n'ai jamais eu, *personnellement*, à me plaindre de feu *Geoffroi*. Comme il ne parlait, dans ses *feuilletons*, que des acteurs et des auteurs dramatiques, je n'ai été, en cette dernière qualité, soumis qu'une seule fois à sa censure, et somme toute, j'ai eu plus de remercîmens que de reproches à lui faire. Mais, que de fois j'ai été indigné de l'indécence avec laquelle il traitait auteurs et acteurs; de la partialité, de l'injustice qu'il montrait pour de vrais talens, et des éloges outrés, ridicules, qu'il prodiguait à des talens plus que médiocres! C'est lui qui a forcé *La Rive*, ce tragédien célèbre, à quitter le théâtre douze ans trop tôt; *La Rive* qui, à tous les avantages extérieurs, joignait un organe si plein et si pur, une articulation si nette, une diction si franchement, si noblement tragique; qui, pendant vingt ans, du vivant même de *Le Kain*, fut si justement applaudi par un Parterre *debout et non payé;* qui le fut der-

Comme un fantôme affreux, Déricourt, ce joueur
Qui, de tous les tripôts colonne permanente,
Perdit, d'un coup de dé, cinq mille écus de rente.
Mon ami! vous voyez un homme au désespoir.
Je gagnais ce matin, j'ai tout perdu ce soir,
Tout, jusques à l'argent qu'on m'a prêté sur gage.
Montre, boëte, bijoux sont restés en otage.
Je n'ai plus rien, hélas! mais, voyez mon malheur.
Je jouais, tour à tour l'*inverse* et la *couleur*.....
Vingt masses, en doublant, sans que j'en retire une.
Je veux mettre à la *rouge*; oh! comble d'infortune!
Elle était en faveur, devait fixer mon choix,
J'y mets. Eh bien! la *noire* a passé quinze fois.
— Calmez-vous. Profitez de votre expérience,
Et, dupe trop long-temps, ne tentez plus le sort
A ces jeux dont l'appât vous peut charmer d'abord,

nièrement encore, lorsqu'après une longue absence du théâtre, il joua, s'honorant d'un acte de bienfaisance, le rôle de *Tancrède*, comme il le jouait dans toute la jeunesse et la force de son talent. C'est *Geoffroi* qui, trop tôt sans doute, nous a privés encore du rare talent de Mlle *Contat*, qui, pourtant, n'avait pu faire oublier Mlle *Doligny*, charmante comédienne, dont la conduite irréprochable fera époque dans les annales des *coulisses*; qui, aux accens d'une voix enchanteresse, unissait une ingénuité si vraie, une sensibilité si profonde et si entraînante. C'est *Geoffroi* qui, harcelant sans cesse notre *Talma*, eût fini, peut-être, par faire quitter la scène française à cet acteur, modèle dangereux, si l'on veut, mais acteur, par momens, sublime. Enfin, c'est *Geoffroi* qui changeant la critique en diffamation, prouvant que l'on peut se faire craindre et s'enrichir en déchirant les réputations les mieux affermies, en offrant à la malignité

Mais dont la ruse échappe à toute prévoyance ;
A ces jeux dont chacun est un vrai guet-apens
Qui tient l'esprit, le cœur, tous les sens en suspens ;
A ces jeux, on l'a dit, et je le dis encore,
Où la perte ruine, où le gain déshonore ;
Où l'honnête homme, hélas ! non, sans quelque raison,
Peut craindre, tôt ou tard, de devenir fripon ;
Où le plus grand bonheur, enfin, qui vous arrive,
Est de se voir réduit.... — Non ; leçon trop tardive.
Mon ami !.... mais que dis-je? invoquer l'amitié !
Je ne puis même pas implorer la pitié.
O passion funeste ! ô destin exécrable !
Père, époux, qu'ai-je fait ? je suis un misérable,
Un scélérat, un monstre à l'enfer dévoué.
Pour la dernière fois, du moins, j'aurai joué.

a a mechanceté un aliment journalier, nous a valu ce tas de vermisseaux, qui, sortis de sa tombe, infestent aujourd'hui le champ de la critique.

Qu'un *Auger*, un *Dussault*, un *Félets*, un *Hoffmann*, un *Salgues*, et autres littérateurs de cette trempe, nourris d'excellentes études, pleins de connaissances, d'érudition, de goût, jugent un auteur, le louent ou le blâment, à la bonne heure : mais que des marmots qui ne savent pas même les règles de la syntaxe, montent en chaire et s'avisent de vouloir régenter lorsqu'ils sont à peine échappés des bas bancs de leurs lycées, voilà ce qu'en bonne police littéraire on ne devrait pas souffrir. Encore, si l'on pouvait les atteindre lorsqu'ils vous insultent ! Mais on ne peut pas les comparer mieux qu'à ces amphibies hideux qui bordent les étangs, plongent dans l'eau, s'y cachent au moindre bruit qu'ils entendent, et ne viennent reprendre leur place sur le gazon qu'ils souillent, que lorsqu'ils croient pouvoir s'y poser, de nouveau, en toute sécurité.

Il ne me reste pas un denier dans ma bourse.
La mort, la mort, voilà ma dernière ressource,
Elle va mettre un terme à mes égaremens;
Mais, sûr de la trouver, ma femme, mes enfans,
Faut-il, jusque sur eux, que mon malheur s'étende?
Ils ne me verront plus.... je vous les recommande.
Les yeux chargés de pleurs, il ressaisit mon bras,
Le quitte, et, loin de moi, précipite ses pas.
Interdit, consterné, je veux en vain le suivre:
Je l'appelle, il m'entend..... il a cessé de vivre.
Je revois ma maison, je rentre en mon réduit,
Mais de ce malheureux l'image me poursuit.
Le sommeil, vainement, pesa sur ma paupière,
Il ne put la fermer. Durant la nuit entière,
Je voyais, devant moi, repasser tour à tour
Les objets dont l'aspect m'avait frappé le jour,
Et me disais: voilà le tableau de la vie.
Du plaisir quelquefois si la peine est suivie,
Les contradictions, les fâcheux contre-temps
Semblent se disputer presque tous nos instans.
Hier, je désirais terminer une affaire;
Libre, je crois pouvoir disposer de mon temps,
Et, dans plus d'une scène, acteur involontaire,
J'ai fait tout, excepté ce que je voulais faire.

C'est ainsi qu'au moment des noires visions,
Au moment où la France, en de vives alarmes,
Voit des enfans du Nord les nombreux bataillons
Envahir ses cités et couvrir ses sillons,
Partage, entre les siens, le faisceau de ses armes;
Étonné d'un succès, inquiet d'un revers,
L'esprit troublé parfois, l'ame souvent flétrie,

Toujours fier cependant de ma noble patrie,
Et je cherche et je trouve à mes tourmens divers
Quelque soulagement en écrivant ces vers.
Dieu! quel sinistre bruit s'est fait soudain entendre!
Le bronze destructeur a tonné mille fois;
Jusqu'au sein de Paris vient retentir sa voix;
Paris ne sera plus que ruine, que cendre;
On le dit, on le craint, à tout on doit s'attendre.
Mais vous avez paru, Héros libérateurs,
Ennemis généreux, magnanimes vainqueurs,
Dédaignant le laurier d'une sanglante gloire,
Et de l'olive ornant le front de la victoire.
Cessez, injuste crainte, injurieux soupçons!
Ces vainqueurs dans nos murs ramènent les BOURBONS.
A ce nom bien aimé, tendre et sensible mère,
Rassure-toi, tes fils fermeront ta paupière.
Utile agriculteur, des champs humble habitant,
Retourne, en son berceau, caresser ton enfant,
Consoler ta compagne, et son triste veuvage.
Du démon de la guerre (1) expire enfin la rage.
L'industrie, aux cent bras, reprendra ses travaux.
Des mers qui gémissaient d'un trop long esclavage
La voile du commerce étonnera les flots;
Et des lis triomphans la tige refleurie,
S'élevant sous les pleurs de la France attendrie,
De l'Europe à jamais assure le repos.

M. le Ch. VIGÉE.

(1) On ne s'attendait pas *alors* au retour du *Démon*.

FIN.

TABLE

DE L'ALMANACH DES MUSES DE 1817.

(1) L'auteur a fait à cette pièce beaucoup de changemens et d'additions qui n'ont pu paraître dans ce volume, parce qu'il était imprimé au moment où on les présentait à l'Éditeur. La pièce, ici indiquée et telle qu'on la lira, ne doit donc être regardée que comme une *ébauche*.

FIN DE LA TABLE.

AVIS IMPORTANT.

Les Auteurs qui désireront faire insérer des Poésies *inédites* dans L'ALMANACH DES MUSES, sont priés de les adresser *avant le 1er octobre* (*et* NON *dans le courant, et surtout à la fin de novembre*), *à l'Éditeur* DE L'ALMANACH DES MUSES, *rue Louis-le-Grand*, *n°* 3.

Ils voudront bien aussi *écrire chaque pièce* sur UNE FEUILLE SÉPARÉE. Le retard dans les envois et cette dernière attention oubliée s'opposent généralement ou partiellement à la publication des pièces.

Quant aux Poésies, Pièces de Théâtre ou Recueils imprimés dont les Auteurs désireraient qu'il fût parlé dans la *Notice*, c'est aussi *avant le 1er octobre* qu'ils doivent les faire parvenir à *l'Éditeur.*

Les Envois, cette année, ont été très-multipliés. Dans ce nombre se sont trouvés beaucoup de vers de *circonstance* qui exigeaient une préférence que *l'Éditeur* a dû leur donner. Les vers qu'il lui a été impossible de publier ont été mis en réserve, et il se fera un devoir de les placer les premiers dans l'ALMANACH DES MUSES de l'année prochaine.

Il prévient qu'il reçoit trop de Lettres *pour pouvoir répondre à aucune.* Celles *envoyées sans être affranchies* restent à la Poste; elles ne doivent, au surplus, porter d'autre *Suscription* que celle indiquée dans cet avis. Quant à la demande qu'on fait souvent à *l'Éditeur* de renvoyer les vers qu'il ne croirait pas devoir impri-

mer, c'est un soin qu'il ne peut prendre; il l'a déjà positivement déclaré sans se dispenser d'en donner les motifs; il croit devoir aussi prévenir les Auteurs qu'il est inutile qu'ils prennent la peine de lui apporter leurs vers, d'autant qu'il s'est fait une loi de ne jamais les lire *en leur présence*; la raison n'en est pas difficile à deviner.

ERRATA.

Page 82, *lisez* ce vers omis.

Ami, s'il m'en souvient, c'étaient là tes discours.

NOTICE

DES

POÉSIES ET PIÈCES DE THÉATRE

QUI ONT PARU EN M. DCCC. XVI.

POËMES.

SAPHO, poëme en trois chants, suivi de poésies lyriques, 1 vol. in-8°. Chez les Marchands de nouveautés.

Quelques vers faibles et prosaïques, des incorrections de style, mais des beautés d'un ordre supérieur. Début qui donne des espérances et mérite des encouragemens.

La Fin du Monde et le Jugement dernier, poëmes par M. Lablée, demi-feuille in-18. — Chez tous les libraires.

Poëmes connus et jugés depuis long-temps.

Alfred, poëme en 4 chants, par Charles Millevoye, 1 vol. in-18.—Chez Eymery.

Sujet bien choisi ; narrations décousues ; manière froide et monotone ; point de génie ; versification soignée ; jolis détails.

Les Muses ont depuis cinq mois à déplorer la perte de

ce jeune poète, qui s'est trompé sur sa véritable vocation. Il était appelé à des succès brillans dans le genre léger, érotique, élégiaque; mais il voulut s'élever jusqu'à l'épopée, et produisit des *miniatures* lorsqu'on attendait des *tableaux d'histoire*. Le bon *Lafontaine* l'a pourtant dit si bien :

Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce.

Sion ou les Merveilles de la Montagne Sainte, poëme en trois chants, par J.-L. Boucharlat, membre de la société royale académique de Paris. De l'imprimerie de Didot l'aîné. Paris, Eymery, libraire, rue Mazarine; Delaunay, Palais-Royal, etc.

Des vers bien tournés; tout l'intérêt que le sujet pouvait comporter; talent qui sort de la ligne ordinaire.

Saint-Louis, poëme héroïque par E. T. Simon, 1 vol. in-18.—Chez Brunot-Labbe.

Le *Saint-Louis* du père *Lemoyne*, revu, corrigé et diminué. C'est avoir pris trop de peine.

Les Trois Ages, poëme en six chants, par M**, 1 vol. in-12.—Chez Firmin Didot.

Vers bien faits. L'auteur de ce poëme tient, dit-on, décidément à garder l'anonyme: c'est trop de modestie.

L'École des Empires, poëme épique par M. Renaud Blanchet, 1 vol. in-18. — Chez Michaud.

Encore une épopée! reste à savoir jusqu'à quel point les vers suivans sont épiques:

Pour ne pas augmenter la masse des impôts,
On doublait les trésors des *fermiers-généraux*!

Ouvre-t-on *des emprunts* la source dangereuse,
En dépit des calculs *le déficit se creuse;*
La dette se grossit d'onéreux intérêts
Dont *l'amortissement* ne s'opère jamais.

Le Retour des Bourbons, poëme en dix chants, avec cette épigraphe :

Est-il d'autre parti que celui de vos Rois?
MÉROPE, acte I, scène 3.

Vers anecdotiques consacrés à une famille auguste et à une famille.....

ODES, ÉPITRES, STANCES, ÉLÉGIES, etc.

Ode sur le mariage de S. A. R. M[gr] LE DUC DE BERRY avec S. A. R. MARIE-CAROLINE, petite-fille du roi des Deux-Siciles, fille du PRINCE HÉRÉDITAIRE. Paris; marchands de nouveautés.

De belles strophes; de l'enthousiasme; des expressions, des locutions, des images hasardées; au total, ouvrage digne d'un poète dont s'honore notre Parnasse.

La Mort, ode philosophique, par Pierre Lamontagne (de Langon), auteur de plusieurs poëmes dramatiques, poésies diverses, et ouvrages traduits de l'anglais; de la société des sciences et belles-lettres de Bordeaux. Paris; Hugelet, éditeur, rue des Fossés S[t]. Jacques, près la place de l'Estrapade.

A cette ode, envoyée par l'auteur, étaient jointes différentes productions poétiques qu'il a publiées. Il se plaint amèrement et des critiques des journalistes et de leur silence lorsqu'ils devraient annoncer ses ouvrages. M. *Lamontagne* ignore-t-il que leur silence est souvent une

faveur, et que l'on peut s'honorer souvent de leurs critiques? Plus juste que ces journalistes qui ont certainement mérité les reproches que leur adresse M. *Lamontagne*, je transcris, avec plaisir, cette strophe de son Ode sur la mort.

Mais de la mouvante machine
Où l'ame avait son logement,
Le Temps qui, par degrés, la mine,
Amène le dernier moment.
Ce corps, après le coup funeste,
Privé de ce souffle céleste
Dont son auteur sut l'animer,
N'étant plus qu'une froide argile,
Présente une larve (1) immobile
Que le tombeau doit renfermer.

(1) *Larve*, premier état de l'insecte au sortir de l'œuf. Ce mot exprime très-bien la dépouille mortelle de l'homme. D'après cette idée, un cimetière, très-mal nommé, puisqu'on n'y dort pas, devrait être appelé un *Larvaire*. (*Note de l'auteur.*)

Quand des journalistes se refusent à l'annonce de tels vers, et craignent de citer une pareille note, on peut dire hardiment qu'il n'y a plus de conscience littéraire en France. Il faut briser sa plume, c'est ce que je conseille à M. Lamontagne.

Frange, miser, calamos, etc.

Chant religieux composé pour l'inauguration du *Buste du Roi* faite, à Paris, le 20 mars 1816, dans la chapelle de l'institution des *Jeunes Aveugles*, paroles de M. Delamarre, musique de M. Blasius.

Paroles et musique dignes de la cérémonie solennelle et pieuse qui les a fait naître. Les jeunes aveugles, ce jour-là, sachant par cœur quelques mots si heureux du bon Roi, s'écriaient :

Nous ne le verrons pas, si nous pouvions l'entendre !

Épître au Roi par M. Baour-Lormian, de l'académie française. Paris, Michaud, imprimeur, rue des Bons-Enfans, nº 34.

Versification correcte, élégante, harmonieuse; des vers très-heureux; quelques longueurs; plan un peu vague; un peu de désordre racheté par un style qui n'appartient qu'à l'auteur, et le place au premier rang parmi ses rivaux.

Épître au Roi, sur l'ordonnance du 5 septembre, suivie des épîtres à M. le comte de.... et à l'empereur Alexandre; par J. P. G. Viennet. Paris, Delaunay, libraire au Palais-Royal.

Beaucoup de talent; de la verve; des pensées. Quelquefois trop de facilité, trop d'abandon dans le style. M. *Viennet* se fait déjà remarquer comme un poète distingué, mais qu'il se pénètre de cet excellent précepte de notre maître à tous:

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

L'Heureux Retour, fête anniversaire de la rentrée en France de Louis XVIII et de son auguste famille, 4 mai 1815; par M. Dusausoir, membre de l'Athénée des Arts, avec cette épigraphe:

Rara avis in terris.

Paris, Michaud, imprimeur, rue des Bons-Enfans, nº 34.

Vers faciles, qui décèlent un bon citoyen dévoué à son pays et à son prince.

Les Saturnales du Parnasse, ou le Dave litté-

raire, étrennes à quelques journalistes, avec une épître à mes vers pour servir de préface, et des notes littéraires et critiques, nécessaires à l'intelligence de l'ouvrage; par F. M. Cornette, professeur de rhétorique au collége d'Argentan. Paris; marchands de nouveautés.

L'auteur a pris pour épigraphe ce vers de *Juvenal:*

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Colombe ou non, puisque dans sa brochure il allonge un peu la griffe, il est certain qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'instruction ni de talent, et qu'il a été traité dans certains journaux comme si on ne l'avait pas lu. Je parle de son instruction, et cependant je relèverai dans ses notes une erreur qu'il a commise avec beaucoup de citateurs qui attribuent à *Boileau* ce vers :

La critique est aisée, et l'art est difficile.

Il faut le laisser à *Destouches* qui le fait dire à *Philinte* dans la cinquième scène du deuxième acte du *Glorieux*.

Douze épîtres, suivies de stances, par L.... M...., avec cette épigraphe :

Et ce que j'ai senti, je me plais à le peindre.

Pourquoi une préface où l'auteur semble désespérer de lui et tant redouter la censure? Si ses épîtres dans le genre soutenu laissent, je suppose, quelque chose à désirer, ses épîtres légères sont agréables. Eh bien ! du courage. On refait à trente ans ce que l'on avait fait à vingt. Mais, à ce dernier âge, il est un ennemi terrible contre lequel il faut se tenir en garde, c'est l'imprimeur. Cet homme-là vous livre à la critique, et avec elle, dans ce moment-ci, *il ne fait pas bon*. Cela soit dit sans application directe à M. L.... M....

Les deux Chutes de l'usurpateur, suivies de stances aux incrédules et de couplets sur le mariage de S. A. R. Mgr le duc de Berry; par M. Dusausoir. Paris; Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Que n'en a-t-il fait une à se casser le nez!

Et c'est de la première què parlait un comédien aspirant à débuter au Théâtre Français, en lisant le titre de cette brochure. La seconde, en effet, coûte un peu cher aux Français obligés de payer et *le déménagement de l'île d'Elbe* et *l'emménagement à l'île de Ste. Hélène.* Vers, au surplus, qui prouvent la confiance que l'auteur a dans le rétablissement du trône légitime.

RECUEILS.

Élégies de Tibulle, traduction de M. Mollevaut, 5e édition.

Poésies de Catulle, traduction de C. L. Mollevaut.

Élégies de Properce, traduction de C. L. Mollevaut.

Élégies de C. L. Mollevaut. Paris; Arthur-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Quatre volumes, dont les deux premiers accueillis par tous les amateurs de la poésie latine et de la poésie française, ont eu déjà plusieurs éditions, et dont les deux autres obtiendront sans doute la même faveur. M. *Mollevaut* pourtant n'a-t-il rien à revoir dans les Élégies de *Properce* et dans les siennes, lui qui vise à la perfection, et me paraît fait pour l'atteindre?

Chansons et poésies fugitives de M. M. A. Dé-

saugiers, président du Caveau moderne, et directeur du théâtre du Vaudeville; avec une gravure et des airs notés, tome 3e. Paris; Rosa, libraire, grande cour du Palais-Royal, et rue Montesquieu, n° 7.

Talent rare qui met M. *Désaugiers* au-dessus de tous ses rivaux, lorsqu'il en est plus d'un qui peut lui disputer la palme. Des couplets dont *Collé* se serait justement applaudi, et qui ne perdent rien à être lus, même après qu'on les a entendu chanter à l'auteur.

L'art du Quatrain, essai dédactique en 4 chants, suivi de quatrains, d'un poëme, de distiques; par C. Palmezeaux, des académies de Lyon, Dijon, etc. etc.

Quatre chants sur l'art du *Quatrain!* n'est-ce pas un peu trop? Il est vrai que l'auteur paraît s'être laissé entraîner à son amour pour cette sorte de petit poëme. Parle-t-il de *Cotin?* ce n'est pas sans admiration; témoins les vers suivans :

Cotin, dont se moqua l'immortel Despreaux,
Voit briller son vieux nom sur des écrans nouveaux;
Et dans tous les boudoirs, plus fêté que Malherbe,
Son amoureux quatrain déploie un front superbe.

Je n'ose pas chicaner M. de *Palmezeaux* sur le déploiement du *front superbe* d'un quatrain, mais je lui reprocherai le quatrain suivant qui est de sa composition. Pour le portrait de M. le comte *Carnot*, ministre de l'intérieur:

Citoyen désintéressé,
Et, quelque fût son rang, toujours ami de l'homme,
Par ses rares vertus n'a-t-il pas remplacé
Le Phocion d'Athène et le Caton de Rome?

Le citoyen *Carnot* était ministre, sans doute, à l'époque où ce quatrain fut composé. On prétend que M. de

Palmezeaux, dans une édition prochaine de son volume, y substituera le quatrain suivant :

Assassin de son Roi, d'un tyran vil ministre,
Républicain farouche, en son crime entêté,
Regardez-le, son œil sinistre
Se détourne à l'aspect de la postérité.

Chamousset, ou la Poste aux Lettres, poëme en quatre chants, précédé d'une Dissertation historique sur l'origine, l'usage et l'utilité des Postes; par M. de Cubières-Palmezeaux, ancien écuyer de Madame, Comtesse d'Artois, des Académies de Lyon, Dijon, Rouen, Marseille, Toulouse, etc.; avec cette épigraphe :

La Poste, comme on sait, console de l'absence.
VOLTAIRE.

Paris; Migneret, imprimeur-libraire, rue du Dragon, faubourg St-Germain, n° 20; et Mondelet, libraire, même rue, n° 9.

Le bon *Chamousset*, qui, pour me servir des expressions de M. *de Cubières*, *avait une physionomie noble, douce et candide qui annonçait toutes ses vertus*, ne s'attendait guères, je crois, lorsqu'il établissait à Paris la poste aux lettres, à être un jour le héros d'un poëme. Cet honneur si rare, il le doit à M. *de Cubières*, qui, loin de le traiter avec économie, lui a consacré quatre chants qui, de son aveu pourtant, ne lui ont coûté que trois semaines de travail.

Ce poëme, comme toutes les dernières productions de M. *de Cubières*, offre quelques vers heureux entourés, malheureusement, de vers lâches et prosaïques. Que voulez-vous? il en convient lui-même; il ne peut plus écrire autrement, c'est plus fort que lui.

Ce poëme est suivi de quelques poésies fugitives *du bon temps* de l'auteur, de vers sur une maladie de

Mme la comtesse d'Artois, de vers encore pour son portrait et celui de son aimable et auguste époux. M. de Cubières était alors si bien inspiré, pourquoi?.....

Élan d'un œur royaliste, opuscules poétiques, par Mme la baronne de M... Paris; imprimerie de Hocquet, rue du faubour Montmartre, nº 4.

Très-bons sentimens exprimés souvent en bons vers.

Anthologie française, ou Choix d'épigrammes, madrigaux, portraits, épitaphes, inscriptions, moralités, couplets, anecdotes, bons mots, réparties, historiettes; auquel on a joint des questions ingénieuses et piquantes, suivies des réponses en vers: avec cette épigraphe:

> Les madrigaux ne sont-ils pas les maris des épigrammes?
> Ce sont de si jolis ménages quand ils sont bons!
> Mme de Sévigné, lettre du 18 août 1680.

2 volumes in-8º de près de 500 pages chacun.

Choix qui atteste le goût du compilateur, à quelques exceptions près, qui prouvent un peu trop d'indulgence. Nos vieux et modernes poètes mis heureusement à contribution; beaucoup de bons mots, de madrigaux très-agréables, d'épigrammes très-piquantes, exhumés d'un fatras de volumes où l'on se garderait bien d'aller les chercher; lecture, en général, très-amusante; volumes qui réclament leur place dans toutes les bibliothèques, et qu'on feuilletera souvent de préférence à certains recueils où l'ennui ne vous prend pas à la première page, mais vous guette à la seconde, vous saisit et vous endort à troisième.

La Vieillesse, poëme, suivi de fables et de poé-

sies diverses ; par M. D. F. de Valmalette. Paris, de l'imprimerie de Porthmann.

Des vers bien écrits, bien pensés dans le poëme de la *Vieillesse*, et dans *l'Epître à Molière* ; des fables ingénieuses ; des odes où l'auteur sait élever à propos son style ; des pièces fugitives qui sont agréables.

Fastes de la France, fragment d'un poëme inédit, suivis de poésies diverses ; par M. Talairat. Paris, chez l'Éditeur, quai de la Mégisserie, n° 38.

L'auteur en ne publiant que des fragmens s'est méfié, sans doute, du goût du public. Il a eu tort : le public verra son poëme entier avec la même bienveillance que ses poésies fugitives.

Étrennes lyriques (35ᵉ année), dédiées et présentées à MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÊME, 1 vol. in-18, orné de 12 gravures en couleur, par Charles-Malo. Paris ; Janet, libraire.

Recueil connu, estimé depuis long-temps, et qui a gagné beaucoup depuis que M. *Charles-Malo* en est l'éditeur.

Le Chansonnier des Dames, le Chansonnier des Demoiselles, le Chansonnier des Grâces, le Chansonnier des Vieillards, le Chansonnier des Enfans, etc. etc. Paris ; marchands de nouveautés.

Que l'on dise à présent qu'on ne chante plus en France ! Et il n'est pas question dans cette annonce des Dîners du Caveau, des Soupers de Momus, et autres recueils où se trouvent des noms tels que ceux de *Désaugiers*, *Armand-Gouffé*, *Bérenger*, *Ourry*, *Rougemont* et autres poètes

gais et aimables qui, certes, ne tournent point mal le couplet.

Almanach des Muses, 1816, 52ᵉ vol. de la collection.

Almanach dédié aux Dames pour l'an 1816. Paris; Lefuel, libraire, rue St. Jacques, nº 54.

Charmant volume. Bon choix de pièces; très-jolies gravures; impression soignée; beau papier et reliures du meilleur goût.

OUVRAGES PÉRIODIQUES OU L'ON INSÈRE DES POÉSIES.

On insère des poésies dans tous les journaux connus, au nombre desquels il faut compter *le Journal de la Jeunesse*, ci-devant des *Dimanches*, rédigé par M. le chevalier *Lablée*.

THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Le Carnaval de Venise, ou la Constance à l'Épreuve, ballet-pantomime en deux actes, par M. Milon, musique de MM. Persuis et Kreutzer; 20 février 1816.

Joli ballet; intrigue amoureuse assez amusante; variété piquante de jeux, de danses, de combats et de mascarades.

Le Rossignol, opéra-comique en un acte, paroles de M. Étienne, musique de M. Lebrun, ballets de M. Gardel; 2 mai.

Bluette qui offre des détails piquans et de jolies scènes.

Les Dieux rivaux, ou les Fils de Cythère, opéra-ballet en un acte, à l'occasion du mariage de S. A. R. le duc de Berry : paroles de MM. Dieu-Lafoy et Briffaut, musique de MM. Spontini, Persuis, Berton et Kreutzer; 20 juin.

Poëme de circonstance; bonne musique; décors superbes; ballets agréables.

THÉATRE FRANÇAIS.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Arthur de Bretagne, tragédie en cinq actes, par M. Aignan; 2 février.

Ouvrage retiré après la première représentation.

Charlemagne, tragédie en cinq actes, par M. Lemercier; 27 juin.

Succès contesté.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

Henri IV et Mayenne, ou le Bien et le Mal, comédie en trois actes et en prose; 10 février.

Point de succès.

La Comédienne, comédie en trois actes et en vers, par M. Andrieux; 6 mars.

Style facile; de jolies scènes; succès.

Apelles et Campaspe, comédie en un acte et en vers, par M. Delaville; 29 avril.

Sujet rebattu, traité avec adresse; quelque intérêt;

quelques scènes bien tracées ; le style en général pur et facile ; du succès.

La fête de Henri IV, comédie en un acte, en vers libres, à l'occasion de la fête de S. M., par M. Rougemont ; 22 août.

Jolis détails ; allégorie délicate ; succès.

Le Médisant, comédie en trois actes et en vers, par M. Gosse ; 22 septembre.

Petite comédie de caractère, comme on n'en a point vu depuis long-temps, qui a complètement réussi, et mérité le succès qu'elle a obtenu.

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

Le Mari pour Étrennes, opéra comique en un acte, paroles de MM. Theaulon et Dartois ; musique de Bochsa ; 1er janvier 1816.

Petit acte plein de comique et de gaîté ; fond usé ; musique faible, très-faible.

La Comtesse de Troun, opéra comique en trois actes, paroles de M***, musique de Guénée.

Point de succès.

La Fête du Village voisin, opéra comique en trois actes ; 5 mars.

Poëme de M. Sewrin, que l'on a jugé faible ; musique de M. Boyeldieu, qui est charmante.

L'Inconnu, ou le Coup d'épée viager, opéra comique en trois actes ; 30 mars.

Sujet pris dans de vieux anas ; point de succès.

L'une pour l'autre, ou l'Enlèvement, opéra comique en trois actes, paroles de M. Etienne, musique de Nicolo; 11 mai.

Ouvrage qui n'a pas répondu, généralement, à l'attente du public qui savait d'avance le nom des auteurs.

Plus Heureux que Sage, opéra comique en un acte; 25 mai.

Passons à la pièce suivante.

Charles de France, ou Amour et Gloire, opéra comique en 2 actes, paroles de MM. Theaulon et Dartois, musique de M. Boyeldieu; 18 juin.

Titre heureux; joli poëme; jolie musique; grand succès.

Le Maître et le Valet, opéra comique en trois actes; paroles de M. Justin, musique de M. Kreutzer; 8 août.

Succès d'estime; représentations peu suivies.

Féodor ou le Batelier du Don, opéra comique en un acte, paroles de***, musique de Berton; 15 octobre.

Peu de succès.

THÉATRE DE L'ODÉON.

Les deux Réputations, comédie en 5 actes et en prose, par M. Picard; 7 février.

Comédie trop prônée peut-être avant la représentation, qui n'a pas été aussi heureuse qu'on le désirait pour un auteur tel que M. *Picard*.

La Fête d'un Bourgeois de Paris, comédie en trois actes, par MM. Merle et Dumersan; 17 février.

On a prétendu que les auteurs s'étaient trompés dans la composition de cet ouvrage; que cela soit vrai ou non, ils sont assez en fonds d'esprit et de talent pour prendre leur revanche.

Le Valet de son rival, comédie en un acte et en prose, par M***; 19 mars.

Bluette piquante; jolies scènes; mots heureux; de l'esprit, de la gaîté; grand succès.

Les Comédiennes, ou Critique de la Comédienne, pièce en un acte et en prose, par M. Dumersan; 23 mars.

Peu de succès.

Le Secret révélé, comédie en trois actes et en vers libres, de feu Monvel; 28 avril.

Drame indigne de l'auteur de l'*Amant Bourru*, et qu'on aurait pu se dispenser d'exhumer de ses cartons. Les principes touchans d'*égalité* que prêche cette pièce sont heureusement passés de mode. A propos de ces principes, un mauvais plaisant disait : c'est le gâteau de miel qu'on jette à Cerbère.

Le Chevalier de Canole, pièce en cinq actes et en prose, par M. S*****s.

Premier essai qui promet beaucoup.

Le Chemin de Fontainebleau, divertissement en un acte, mêlé de couplets, par MM. Georges Duval et Rochefort; 15 juin.

Ouvrage critiqué par l'un, loué par l'autre; soyons de l'avis du dernier.

La Rivale d'elle-même, comédie en trois actes et en vers, par M. Loraux; 6 juillet.

Passons encore à la pièce suivante.

Les Deux Philibert, comédie en trois actes et en prose, par M. Picard; 10 août.

Comédie d'intrigue, qui est sans contredit la meilleure pièce que l'Odéon ait donnée depuis plusieurs années. Tout Paris a déjà vu les *Deux Philibert*, et les reverra long-temps encore avec plaisir : cette pièce rappelle le bon temps de M. *Picard*.

La Chaumière Bretonne, comédie en un acte, mêlée de couplets; 22 août.

Les auteurs ont quitté le *Chemin de Fontainebleau*. Ils se sont égarés en route. La *Chaumière* qu'ils ont rencontrée n'a pas été pour eux un heureux abri.

Les Fausses Apparences, comédie en trois actes et en vers, par M. Charles Maurice; 11 octobre.

Point de succès. L'auteur ne manque pourtant ni de talent ni d'esprit. Attendons un autre ouvrage.

Les Petits Protecteurs ou l'Escalier dérobé, comédie en un acte et en prose, par M. Daubigny; 16 septembre.

Succès qui, tout agréable qu'il a pu être pour M. Daubigny, n'a pas égalé celui de la *Pie voleuse*. On a cependant vu avec plaisir qu'il quittait les *Boulevards* pour le *faubourg St.-Germain*. Aux premiers, la société est plus nombreuse, mais au second elle est meilleure.

FIN DE LA NOTICE.

J. M. ÉBERHART, Impr. du Collége Royal de France, rue du Foin St. Jacques, n° 12.

